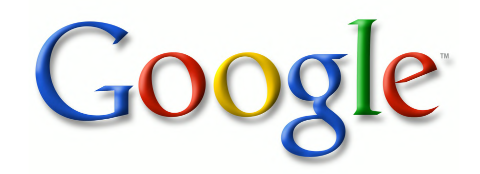
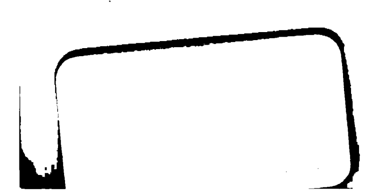








LYCÉE,

OU

ANALYSE CRITIQUE

DES

CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES

DES

DIX-SEPTIÈME ET DIX-HUITIÈME SIÈCLES.

LYCÉE,

OU

Analyse Critique

DES

CHEFS-D'ŒUVRE

LITTÉRAIRES

DES

17me & 18me *Siècles.*

PAR

E. A. MANSART.

5s. *Bds.*

W. WILSON, PRINTER, 57, SKINNER-STREET, LONDON.

LYCÉE,

OU

ANALYSE CRITIQUE

DES

CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES

DES

DIX-SEPTIÈME ET DIX-HUITIÈME SIÈCLES.

AUGMENTÉ DE NOTES,

PAR

E. A. MANSART,

*Auteur de l'*ABEILLE *et du* LITTÉRATEUR.

"La Langue Française est claire, nette, méthodique; elle procède comme la
"pensée et l'observation, et on lui fait l'honneur de la chérir, de l'adopter, de
"la parler, dans presque toutes les cours de l'Europe."—*Watelet.*

LONDRES,

CHEZ LONGMAN, REES, ORME, BROWN, ET GREEN.

1830.

AU VÉNÉRABLE P. INCHBALD,

DOCTEUR EN DROIT, DE L'UNIVERSITÉ D'OXFORD.

MONSIEUR,

VEUILLEZ me permettre de vous dédier ce petit ouvrage, comme un faible témoignage de la gratitude que je ressens pour toutes les grâces dont vous m'avez comblé depuis mon séjour dans ce pays.

C'est sous vos auspices que j'ai commencé la carrière de l'enseignement; c'est vous qui avez daigné encourager ma tendre jeunesse par l'indulgence de vos conseils, entretenir en moi le goût des bonnes études, et aplanir toutes les difficultés que j'ai pu trouver dans l'étude des Lettres Grecques; c'est donc pour tous ces bienfaits

que je vous prie d'agréer ici l'hommage de la plus vive reconnaissance, et l'assurance du profond respect avec lequel,

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

E. A. MANSART.

Adwick-Hall, ce 1er Juillet, 1830.

INTRODUCTION.

On cultive en Angleterre *la Langue Française* avec une persévérance et un succès qui ne font pas moins d'honneur à la langue, objet de cette prédilection, qu'à la nation éclairée qui la parle avec pureté et en médite journellement les chefs-d'œuvre. L'encouragement qu'on y accorde aux professeurs de cette langue, et l'approbation dont on a quelquefois honoré leurs efforts et leur méthode d'instruction, leur imposent l'obligation de remplir avec honneur et exactitude les devoirs nombreux de leur important emploi.

Il me semble qu'il est du devoir de tout instituteur de poser pour *seule et solide base* de la connaissance d'une langue, *celle des principes*, de faire ensuite remarquer aux étudians la netteté, la lucidité, l'élégance et la délicatesse de la Langue Française, et surtout de leur en indiquer *le génie* : or, l'on ne peut arriver à ce but de l'instruction qu'en s'efforçant de faire acquérir aux jeunes gens *un bon style* dans la langue qu'ils étudient, et particulièrement en propageant et en leur recommandant fortement l'étude des poètes, Corneille, Racine, Boileau, Molière, La Fontaine, J. B. Rousseau, Voltaire, et Delille ; des philosophes, Descartes, Buffon, Pascal, Montesquieu, Fénélon, Nicole, et La Bruyère ; des historiens, De Thou, Bossuet, Gaillard, Rollin, et Millot ; et enfin des orateurs, Bourdaloue, Massillon, Fléchier, Cochin, et D'Aguesseau*. Outre

* Dans la vue de remplir ce but, l'auteur a publié des extraits

le grand avantage que les élèves retireront de cette méthode, celui de connaître à fond toutes les beautés de la langue, ils se formeront encore *un bon goût*, *des mœurs irréprochables*, et d'*excellens principes de religion*, en se trouvant habituellement dans la société de ces esprits élevés et de ces illustres écrivains, qui ont, par leurs ouvrages immortels, rendu universelle la langue dans laquelle ils les ont composés, et qui ont aussi par leur génie bienfaisant honoré leur Dieu et leur patrie.

C'est donc dans la vue de remplir l'un des de-

faciles, avec des *notes* pour les commençans, sous le nom *d'Abeille*, et ensuite des morceaux choisis des meilleurs écrivains français, sous celui de *Littérateur*.

Abeille française, 1 vol. in-12°, } chez M. Souter, et MM.
Littérateur français, 1 vol. in-12°, } Longman et Ce, à Londres.

Le premier de ces ouvrages a pour but de familiariser l'étudiant avec *les principes* et *les difficultés grammaticales* de la Langue Française ; et le second, de lui faire connaître *le style* et *les beautés* des auteurs qui l'ont illustrée.

voirs de ma profession, celui d'étendre encore davantage l'étude et la connaissance des auteurs classiques français, ainsi que d'être utile aux personnes qui veulent s'appliquer à la *Littérature Française*, et se familiariser par-là avec *le génie* de la langue, que je leur présente une édition de l'*Essai sur l'Origine et la Formation de la Langue Française*, de M. Petitot. On y trouvera *des dissertations intéressantes* sur les progrès des langues française et italienne; *un aperçu* des écrivains des deux langues qui les premiers se sont distingués dans la carrière des lettres; *une notice* des principaux ouvrages de l'Italie; enfin *une analyse raisonnée* des chefs-d'œuvre littéraires des deux derniers siècles. Cependant, comme il se trouvait dans cet essai des citations et des développemens qui m'ont paru s'écarter du plan que je m'étais tracé, je les ai retranchés; et pour remplir quelques omissions et augmenter

l'utilité de l'ouvrage, j'y ai ajouté *une liste* de quelques bonnes éditions de nos Classiques, ainsi que *des notes* extraites en général des historiens Hénault et Blanchard, et des littérateurs La Harpe, Rollin, Neufchateau, D'Olivet, et Barante.

Puisse cet Ouvrage répondre au but d'utilité que je me suis proposé ! Puisse ce travail favoriser la cause de l'érudition, et engager les étudians à ne s'adonner qu'à l'étude des ouvrages profonds et éloquens qui ont mérité l'aveu des meilleurs critiques et l'approbation des honnêtes gens ! Puisse-t-il augmenter leur goût pour l'étude des langues dans lesquelles tant de grands écrivains se sont immortalisés ! Car " c'est l'étude des langues (dit Rollin) qui sert " comme d'introduction à toutes les sciences. " Par elle nous parvenons presque sans peine à

" la connaissance d'une infinité de belles choses
" qui ont coûté de longs travaux à ceux qui les
" ont inventées. Par elle tous les siècles et
" tous les pays nous sont ouverts. Elle nous
" rend en quelque sorte contemporains de tous
" les âges, et citoyens de tous les royaumes ; et
" elle nous met en état de nous entretenir en-
" core aujourd'hui de tout ce que l'Antiquité a
" produit de plus savans hommes, qui semblent
" avoir vécu et travaillé pour nous. Nous trou-
" vons en eux comme autant de maîtres, qu'il
" nous est permis de consulter en tout tems ;
" comme autant d'amis, qui sont de toutes les
" heures, et qui peuvent être de toutes nos
" parties, dont la conversation toujours utile et
" toujours agréable nous enrichit l'esprit de
" mille connaissances curieuses, et nous ap-
" prend à profiter également des vertus et des

" vices du genre humain. Sans le secours des " langues tous ces oracles sont muets pour nous, " tous ces trésors nous sont fermés ; et faute " d'avoir la clef qui seule peut nous en ouvrir " l'entrée, nous demeurons pauvres au milieu de " tant de richesses, et ignorans au milieu de " toutes les sciences."—*Traité des Études.*

Adwick-Hall, ce 1er Juillet, 1830.

TABLE DES MATIÈRES.

ESSAI

SUR

L'ORIGINE ET LES PROGRÈS

DE

LA LANGUE FRANÇAISE.

CHAPITRE I.

Avis Préliminaire.

Les progrès et la décadence d'une langue sont inséparables des progrès et de la décadence du goût. Pour s'assurer de l'état d'une langue, il faut examiner si, depuis sa fixation, l'on n'a point altéré son génie, en introduisant de mauvaises constructions, en inventant de nouveaux mots, en détournant l'acception des termes admis, en confondant les genres de style; voilà les signes auxquels on reconnaît la décadence des langues. La syntaxe est la même, quoique la langue soit changée. On trouvera dans Sénèque*, et dans Silius† des morceaux

* Sénèque, né à Cordoue vers l'an 2 de l'ère vulgaire, mort à Rome l'an 65; précepteur et victime de Néron. On a de cet auteur latin, des Lettres, des Traités sur divers sujets de morale; dix tragédies latines portent son nom.

† Silius Italicus, né l'an 25, mort vers l'an 100; auteur d'un poème latin en dix-sept livres sur les Guerres Puniques.

aussi corrects, quant à la syntaxe, que les passages les plus admirés des Catilinaires et de l'Enéide; et cependant la langue de Sénèque et de Silius n'était plus celle de Cicéron* et de Virgile†. C'est sous ce rapport que j'ai considéré la langue française.

Obligé de parler d'une multitude d'auteurs, j'ai dû être avare de citations. Je les ai donc bornées à celles qui étaient absolument nécessaires pour marquer les changemens arrivés dans la langue. Quelquefois un grand écrivain ne m'en a fourni aucune, parce qu'il m'eût été impossible de rapporter un passage isolé. J'ai plusieurs fois cité des vers, moins souvent de la prose. A peu d'exceptions près, la prose perd à être offerte par fragmens; les beaux vers n'ont point ce désavantage.

Cet essai a pour but principal d'indiquer le génie de la langue française.

* Cicéron (M. Tull.) né à Arpinum l'an 106 avant l'ère vulgaire, et victime des Triumvirs l'an 43 avant la même ère. Orateur, Littérateur, Philosophe, le plus grand écrivain en prose de l'antiquité.

† Virgile, né à Andes, près de Mantoue, vers l'an 70 avant l'ère vulgaire, mort à Brindes en Calabre à l'âge de cinquante-un ans, poète latin. Dix Eglogues, les Géorgiques en quatre livres, et l'Enéide en douze.

CHAPITRE II.

Origine des Langues.

Langues Anciennes.

Plusieurs savans et quelques philosophes modernes ont fait des recherches sur l'origine des langues. Les premiers, soit en étudiant les Hiéroglyphes égyptiens, et les monumens les plus anciens de l'Asie, soit en consultant les voyageurs sur les divers idiomes du Nouveau-Monde, ont marché d'analogie et se sont flattés d'avoir trouvé les traces d'une langue primitive. Mais la diversité de leurs systêmes, le peu d'accord de leurs opinions, même dans les points où ils auraient pu se rapprocher davantage, prouvent que, si leurs travaux ont été de quelque utilité pour éclaircir les doutes sur les peuples anciens, ils n'ont presque fait faire aucun pas vers le but qu'on s'était proposé. Du moins leurs timens étaient fondés sur quelques traditions
on n'y trouve point cette incertitud
toujours lorsqu'on ne raison
philosophes ne furent pas
le même scrupule. En
hommes furent dans l'é

les déserts, il fut facile de composer en idée l'édifice de la société. On calcula, sans peine, l'influence que les besoins et les passions des hommes avaient pu avoir sur l'ordre social. L'homme livré à lui-même, cherchant sa nourriture dans les forêts, souvent exposé à en manquer, fuyant devant tous les objets nouveaux qui se présentent à ses regards, impitoyable envers les êtres plus faibles que lui, surtout lorsque la faim le dévore, se fatigue enfin de cette vie errante. Quelques rapprochemens se font. L'esprit de famille s'introduit; on se réunit pour la chasse. Bientôt on sent qu'il est plus avantageux d'élever des animaux; de les multiplier que de les faire périr, aussitôt qu'on s'en est rendu maître. Les peuples pasteurs se forment. Quelques hommes font des plantations; des voisins jaloux s'emparent du fruit de leurs travaux; ils s'unissent pour les défendre, ils tracent des limites, et la propriété est reconnue. Telle est la gradation que les philosophes ont imaginée, en se bornant à faire des conjectures sur les commencemens de la société, sans consulter les traditions religieuses et historiques. De là cette métaphysique fondée sur de pures spéculations, ces théories si trompeuses dans la pratique, l'idée d'un contrat par lequel les hommes ont stipulé leurs droits avant de se mettre en société; de là aussi les systêmes erronés [illegible] l'origine des langues.

[illegible]

[illegible] Modernes.

[illegible] comment les langues mo-
[illegible] que de la décadence de

l'Empire romain, lorsque les mêmes provinces voyaient se succéder une multitude de nations barbares, lorsque les peuples du nord et du midi se sont mêlés au milieu des plus grands désastres que l'humanité ait éprouvés ; lorsqu'enfin tous ces hommes, étrangers l'un à l'autre par leur éducation, par leurs mœurs, et par leurs goûts, ont confondu des idiomes barbares, avec les laugues harmonieuses de la Grèce et de l'Italie.

Ils doivent surtout rechercher comment, du sein de ce désordre, put naître une langue moderne, qui, par sa clarté, sa noble élégance, et par des chefs-d'œuvre, s'est répandue dans l'Europe, et fait encore les délices de tous ceux qui connaissent ou peuvent cultiver sa littérature.

CHAPITRE III.

Origine de la langue française, et sa conformité avec la langue italienne.

Sans trop m'étendre sur la recherche des langues modernes, plus curieuse que véritablement utile pour la majorité des lecteurs, je vais essayer de tracer rapidement l'origine et la formation de la langue française, ses progrès depuis le règne de François I, époque où elle commença à se dépouiller de ses formes barbares, jusqu'à Pascal et à Racine, qui l'ont fixée ; j'indiquerai enfin les causes de sa décadence dans un tems où l'on confondit tous les genres, où plusieurs auteurs adoptèrent un *néologisme* inintelligible, où se répandirent sur la littérature les mêmes erreurs et les mêmes sophismes que sur la politique.

Je serai obligé en même tems de parler des progrès de la langue italienne, parce qu'elle a la même origine que la nôtre, parce que, comme on va le voir, les deux langues se sont souvent rapprochées, parce que les premiers auteurs français ont pris pour modèles les auteurs italiens. La langue espagnole, quoique née aussi de la langue latine, n'a pas dû sa perfection aux mêmes causes. La littérature des Arabes, si célèbre dans le

moyen age, a inspiré les premiers auteurs espagnols, et nous n'avons commencé à les connaître et à les étudier qu'au tems d'Anne d'Autriche. Je m'abstiendrai donc de faire mention de leur langue, qu'au moment où elle a pu influer sur la langue française.

Lorsque les Romains eussent asservi les Gaules*, la langue latine s'y introduisit. Autun† et quelques villes

* César et Strabon nous apprennent que l'ancienne Gaule avait pour limites le Rhin, les Alpes, la Méditerranée, les Pyrénées, et l'Océan. Ce pays comprenait quatre cents nations, ou peuplades diverses, mais qui se rapportaient à ces trois principales : 1°, les Belges, du Rhin jusqu'à la Marne et à la Seine ; 2°, les Celtes, ou les Gaulois proprement dits, de la Marne et de la Seine jusqu'à la Garonne ; 3°, les Aquitains, de la Garonne aux Pyrénées.

Ces peuplades nombreuses devaient s'entendre entre elles, ne fût-ce que pour concerter les émigrations guerrières, les colonies, et les conquêtes, par lesquelles elles se portèrent dans toutes les parties du monde alors connu. On voit les Celtes aller en Espagne, d'où vinrent les Celtibères, les Belges passer dans la Grande-Bretagne ; les Gaulois fondre en Italie, sous Bellovèse, d'où l'Italie supérieure fut appelée par les Romains la Gaule Cisalpine ; dans le même tems Sigorèse conduisait une autre colonie au-delà du Rhin ; les Tectosages allèrent dans la forêt d'Hercinie ; les Scordisques, dans la Pannonie ; enfin les Gaulois fondèrent dans l'Asie Mineure, le royaume de Galatie. Certainement tous ces guerriers avaient une langue commune ; mais quel était cet idiome ? De tant d'exploits, de tant de gloire, de ces destinées si brillantes, à peine nous reste-t-il une mémoire confuse.—*Essai sur les meilleurs ouvrages écrits en prose dans la Langue Française, par M. le Comte François de Neufchateau.*

† Autun, ville de France, département de la Saône et Loire, ancienne Bourgogne ; c'est la Bibracte, ou Augustodunum, des Ro-

l'origine des *romans*, c'est-à-dire des ouvrages écrits dans la langue nouvellement formée. Ce nom de roman a depuis été donné aux narrations d'événemens imaginés. Le plus ancien monument de la langue romane est un traité entre Charles le Chauve et Louis le Germanique, cité par le président Hénault.

des Troubadours ; 2°, Duclos, dans son Mémoire sur l'origine et les révolutions de la Langue Française, inséré dans le Recueil de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (tome XVII in-4° pages 171-190) ; 3°, Voltaire, dans l'article *Français*, de ses Questions sur l'Encyclopédie ; 4°, Bullet, dans son Histoire de la Langue Celtique.

CHAPITRE IV.

Influence des croisades sur la formation de la langue française et de l'italienne.

Les peuples de la France et de l'Italie étaient alors plongés dans l'ignorance la plus profonde ; aucune relation n'existait entre les différentes provinces ; les liens du commerce n'unissaient point les hommes ; et les seuls ecclésiastiques, chargés de rédiger en latin les actes publics, avaient conservé quelques connaissances littéraires. Les croisades* tirèrent l'Europe de cette apathie, et étendirent les connaissances de ses habitans. Ces expéditions lointaines, où les peuples purent remarquer des usages nouveaux pour eux, des inventions qui leur étaient inconnues ; les sites délicieux de l'Asie Mineure, un climat doux, l'aspect des monumens

* Aucun peuple, dans cette occasion, ne montra plus de zèle, plus d'ardeur, que le peuple français. Notre nation aime la gloire ; elle semble née pour les entreprises grandes et périlleuses ; comment n'aurait-elle pas embrassé celle-ci avec enthousiasme ? elle y vit le motif généreux de secourir les opprimés, et de forcer les Barbares à fléchir le genou devant le signe respectable qui était l'objet de son culte.—*Beautés de l'Histoire de France, par Blanchard*, p. 120.

de l'antiquité, durent développer les facultés intellectuelles de ces conquérans, et leur inspirer du goût pour les arts agréables. On peut justement attribuer à cette impulsion les talens oratoires de saint Bernard*, qui, dans les plaines de Vézelai, harangua en français des milliers d'auditeurs. Un siècle qui produisit des hommes tels que Pierre le Vénérable et Abailard, une femme telle qu'Héloïse, n'était pas un siècle entièrement barbare.

Constantinople était l'unique séjour où les belles-lettres se fussent conservées. Au milieu des horreurs qui souillent si souvent les fastes de l'Empire, l'esprit de société n'avait point éte détruit. Les institutions des premiers empereurs chrétiens y subsistaient encore, et malgré la corruption des mœurs, malgré les fréquentes révolutions du palais, le peuple de Bisance avait conservé ce vernis d'élégance et d'urbanité qui distingue les nations policées. Ces mœurs étaient absolument étrangères aux peuples de l'occident. On cultivait à Con-

* Saint Bernard, né en 1091, dans le village de Fontaine, en Bourgogne. Il se fit moine à vingt-deux ans à Citeaux, et à peine sorti du noviciat, il fut nommé Abbé du Monastère de Clairveaux. Chargé par le pape Eugène III de prêcher la croisade, Bernard persuada d'abord Louis le Jeune; ensuite il fit dresser un échafaud en pleine campagne à Vézelai, en Bourgogne sur lequel il parut avec le Roi. Il échauffa tellement les esprits, que tout le monde voulut être croisé, et quoiqu'il eût fait une grande provision de croix, il fut obligé de mettre son habit en pièces pour suppléer l'étoffe qui manquait. Il rejeta le mauvais succès de l'expédition sur les déréglemens des soldats et des généraux qui la composaient. Il se retira sur la fin de sa vie à Clairveaux, où il mourut dans sa soixante-troisième année.

stantinople les arts d'agrément, la poésie et l'éloquence y étaient honorées; et la langue grecque, quoique dégénérée, prêtait toujours aux ouvrages d'esprit ses grâces et son harmonie.

Lorsque Baudouin, Comte de Flandre, aidé par les Génois et par les Vénitiens, monta sur le trône des Comnènes*, les trois nations se familiarisèrent avec le peuple de Constantinople. Pendant l'empire latin, qui dura un peu plus d'un demi-siècle, il est à croire qu'elles puisèrent au centre des arts et des belles-lettres, les germes du goût qu'elles déployèrent dans la suite. Les liens que les Français contractèrent avec les familles grecques, la préférence que les femmes accordaient à ces chevaliers dont elles aimaient à polir les manières un peu sauvages, la nécessité où ils étaient d'apprendre la

* Alexis Comnène, fils d'Isaac l'Ange Empereur, vint à Venise implorer le secours des Croisés contre le tyran Alexis, son oncle, qui avait fait crever les yeux à l'Empereur, et avait usurpé l'Empire. Les Français remirent Isaac sur le trône qui mourut peu de jours après ; et son fils Alexis lui succéda ; le peuple se souleva contre lui. Alexis Ducas, homme de néant, se mit à la tête des rebelles, le prit, le fit mourir, et se fit déclarer Empereur. Cet usurpateur déclara la guerre aux Français, mais l'armée française assiégea cette cité et la prit d'assaut.

Les Français ainsi maîtres de Constantinople élurent en 1204, pour Empereur des Grecs, Baudouin, Comte de Flandres. C'est ce qui s'appelle l'Empire des Latins ; cet empira ne dura que cinquante-huit ans. Les Grecs se révoltèrent, chassèrent les Français, et élurent pour Empereur Michel Paléologue : ce nouvel empire dura environ deux-cents ans jusqu'à la prise de Constantinople par Mahomet II en 1453.

langue des réunions brillantes où ils étaient admis, durent leur faire sentir la dureté et la barbarie de leur idiome; et de ce mêlange trop court d'un peuple guerrier, avec une nation livrée aux arts paisibles, dut naître, pour la France, qui était alors la métropole de ces faibles débris de l'Empire grec, un progrès rapide vers le perfectionnement de la société. Le commerce maritime que les Vénitiens établirent entre eux et Constantinople qui se trouvait l'entrepôt de tout le levant, contribua à enrichir l'Italie, à la rendre moins barbare; et le midi de la France jouit des mêmes avantages.

Les livres d'Aristote* avaient été retrouvés vers la fin du onzième siècle. Presque tous les auteurs attribuent à cette découverte l'introduction dans la langue romane de plusieurs mots grecs que les Romains n'avaient pas adoptés. Je pense que le séjour des Français dans la

* Nicolas Oresme, précepteur de Charles le Sage, fut le premier traducteur d'Aristote: il mourut en 1383.

Le livre des Politiques d'Aristote, traduit en Français par ordre de Charles V Roi de France, avec les gloses, Paris, Vérard, 1489, in-fol. Il traduisit aussi pour son élève les Ethiques d'Aristote, imprimées avec les gloses, chez le même Antoine Vérard, 1486, in-fol. en caractères lombards.

Ces ouvrages furent fort estimés de leur tems. Machiavel et Montesquieu avaient bien lu les *Politiques*, et tous deux en ont profité, mais non pas dans le même sens. L'édition des Politiques se trouve à la bibliothèque du Roi, E. 32. La traduction de Champagne est infiniment préférable à ce premier essai de Nicolas Oresme; mais nous croyons devoir donner ces indications pour ceux qui seraient curieux de suivre les progrès et l'histoire de notre langue.—*M. Le C. de Neufchateau*.

Grèce, influa beaucoup sur cette variation de leur langue. En effet, une révolution de ce genre, dans le langage d'un peuple, se fait plutôt par l'impulsion donnée à la multitude que par les efforts des savans ; ce qui sert à fonder cette conjecture, relativement au peuple dont je parle, c'est qu'à cette époque, les savans seuls étaient en état de lire Aristote, tandis que le peuple entier avait des relations avec les vainqueurs des Grecs. D'ailleurs on sait qu'alors les livres sérieux étaient écrits en latin, langue inconnue à la multitude. Les mots ne purent donc se répandre par ce moyen dans la langue vulgaire.

Thibault, Coucy, premiers poètes français.

L'époque des croisades nous offre les premiers monumens de la poésie française. Thibault, Comte de Champagne, et le Châtelain de Coucy, chantèrent leur amour dans cette langue informe. L'un, égaré par une passion qui ne fut jamais partagée, composa pour la reine Blanche*, mère de St. Louis, plusieurs chansons qui ont

* Blanche de Castille, fille du Roi Alphonse IX fut mariée en 1200 à Louis VIII. Elle réunissait à la beauté une âme forte et un esprit aussi solide que brillant. Blanche fut régente du royaume pendant la croisade de son fils, à laquelle elle s'opposa de tout son pouvoir, prévoyant tous les maux que cette expédition devait entraîner ; car elle n'eut pas le bonheur de voir son fils de retour de sa malheureuse expédition ; sa santé s'affaiblissant, elle quitta la Capitale pour aller respirer un air plus pur à Melun, où elle mourut en 1252.—*Histoire de France, par Goffaux.*

Fondemens de la Bibliothèque Royale; Froissart, historien et poète.

Les malheurs de la France, beaucoup plus graves que ceux des Florentins, retardèrent le progrès de la littérature, et la formation de la langue française. Lorsqu'après les troubles civils qui suivirent la captivité du roi Jean, les peuples durent quelques années de repos à la sagesse et à la prudence de Charles V; les lettres furent sur le point de renaître. Ce Prince, qui les aimait, fit rassembler dans son palais les livres les plus estimés de son tems, et jeta les fondemens de la Bibliothèque Royale*, la plus complète peut-être qui existe. Sous

* On peut regarder Charles V comme le véritable fondateur de la Bibliothèque du Roi. Ce Prince aimait fort la lecture, et c'était lui faire un présent très agréable que de lui donner des livres; il parvint à en rassembler environ neuf cents, nombre bien considérable pour un tems où l'imprimerie n'avait pas encore été inventée, et pour un Prince à qui le Roi Jean son père n'avait laissé qu'une vingtaine de volumes au plus. La bibliothèque de Charles V était composée de livres de Dévotion, d'Astronomie, de Médecine, de Droit, d'Histoire, et de Romans; peu d'anciens auteurs des bons siècles, pas un seul exemplaire des ouvrages de Cicéron, et l'on n'y trouvait des Poètes Latins qu'Ovide, Lucain, et Boëce; de traductions en Français de quelques auteurs comme Tite Live, Valère Maxime, la Cité de Dieu, la Bible, etc. Charles les fit placer dans une des tours du Louvre, que l'on nomma la *Tour de la Librairie.* C'est de ces faibles commencemens que s'est formée la Bibliothèque Royale, dont il aurait été difficile alors de prévoir l'éclat et la grandeur; elle fut considérablement augmentée par les soins de Louis XII et de François I, à mesure que les lettres

son règne Froissart se distingua comme poète et comme historien. Les Chroniques de cet auteur; qui ont été d'une si grande utilité aux historiens français, deviennent plus intelligibles que les récits de Joinville. On y remarque que la langue y a fait des progrès sensibles; les règles grammaticales sont moins arbitraires, et l'on trouve même une sorte d'élégance.

Les poésies de Froissart, parmi lesquelles on distingue, surtout, les Pastourelles, sont presque toutes galantes; quelquefois elles sont trop libres. Ce fut lui qui réussit le premier dans la balade.

Pètrarque.

Mais l'Italie avait fait de grands pas vers la perfection du langage. Pétrarque y florissait dans le quatorzième siècle. Il adoucit les expressions trop rudes dont s'était servi le Dante; il y rendit les constructions plus claires, et il fixa la syntaxe. Heureux, si, en donnant à la langue

et le goût des sciences s'étendirent dans la France sous la protection de ces princes. Mais ç'a été principalement sous les règnes de Louis XIV et de Louis XV qu'elle a été portée à ce degré d'immensité et de magnificence, qui la rendent aujourd'hui la plus riche et la plus précieuse bibliothèque du monde.—*Abrégé Chronologique de l'Histoire de France, par Hénault*, p. 325.

Cette Bibliothèque se trouve à Paris, rue Richelieu, No 58. C'est le dépôt le plus complet des productions de l'esprit humain, où l'on trouve rassemblés maintenant plus de 800 mille volumes imprimés, 72 mille manuscrits, 5 mille volumes de gravures, et la collection la plus rare d'antiques et de médailles.

CHAPITRE V.

Les deux principaux dialectes de la langue française.

A CETTE époque la langue française était partagée en deux dialectes ; l'un se parlait dans le nord de la France jusqu'à la Loire, l'autre dans le midi au-delà de cette rivière. Le premier avait toutes les terminaisons barbares que les Francs avaient ajoutées aux mots latins. Il était rempli de sons désagréables à l'oreille, tels que *oi*, *oin*, *ouil*, *oil*. Plusieurs de ces sons furent adoucis, lorsque la langue se forma ; ceux qui furent conservés, ayant été placés convenablement, ont jeté dans le langage une variété que n'a pas la langue italienne. Le dialecte du midi était beaucoup plus doux, surtout depuis que l'italien s'y était mêlé ; mais il ne portait pas ce caractère particulier sans lequel une langue ne peut ni s'établir, ni se répandre. Adoptant toutes les licences de la langue toscane, y joignant celles qu'il avait déjà, il ne put jamais acquérir ni cette noblesse qui convient aux ouvrages sérieux, ni cette élégance qui doit parer les ouvrages d'agrément, ni cette correction scrupuleuse, nécessaire dans le genre didactique. L'idiome du nord, par des causes différentes, parvint à se former, et devint

propre, par la suite, à exprimer tous les sentimens, à rendre toutes les pensées, à peindre tous les tableaux, à se plier enfin à tous les tons. Nos premiers auteurs furent obligés de lutter péniblement contre la dureté de la langue, et de cette lutte résulta un travail qui fut utile au perfectionnement du langage. A force de tourmenter cet idiome barbare, on parvint à l'adoucir; les efforts qu'on faisait pour écrire avec une sorte d'élégance, contribuaient à rendre les pensées plus nettes, à les faire exprimer avec plus de clarté. On admit plusieurs mots et plusieurs tournures de la langue italienne; mais on ne les substitua pas ainsi que le midi, aux mots et aux tournures de la langue nationale. On les adapta, comme on put, au génie de la langue française; on les modifia pour leur faire perdre les traces de leur origine; et l'on conserva, surtout, les terminaisons qui, seules, suffisent pour donner à un langage un caractère particulier. Le séjour continuel de la cour dans les lieux où l'on parlait cette langue, servait aussi à la répandre et à la fixer. Tout ceci explique pourquoi la langue du nord a prévalu sur celle du midi. Les observations que j'ai faites me semblent suffire pour répondre à ceux qui ont semblé regretter que le *languedocien* ne l'ait pas emporté sur le *picard*. Peut-on s'élever en effet contre la dureté d'une langue dans laquelle furent écrits nos chefs-d'œuvre, et qui surpasse toutes les autres langues modernes, par la clarté, le nombre, et l'harmonie, que les grands écrivains du siècle de Louis XIV ont su lui donner.

CHAPITRE VI.

Progrès des langues française et italienne.

Bocace.

Les efforts lents et pénibles que les auteurs français furent obligés de faire pour former leur style, retardèrent donc un succès qui, s'il eût été prématuré, n'aurait pas été aussi durable. Tandis qu'en poésie et en prose nous n'avions que les Pastourelles et les Chroniques de Froissart, la langue italienne rendue poétique par Pétrarque, acquérait dans la prose de Bocace une pureté et une harmonie qui jusqu'alors lui avaient manqué. Les ouvrages de cet auteur, fruits d'une imagination riante, et quelquefois trop libre, sont écrits d'un style facile et correct. Ses périodes souvent trop longues, présentent quelques obscurités; mais en général la grâce et l'élégance sont ses caractères distinctifs. On aurait ignoré le talent de Bocace pour peindre des tableaux sérieux et pour exprimer des sentimens nobles, si, dans l'Introduction à ses Nouvelles, il n'avait fait le récit des effets de la peste du quatorzième siècle qui fit le tour de l'Europe, la dévasta, et dont fut victime la fameuse Laure, qui avait inspiré Pétrarque. Ce morceau historique est de la plus grande beauté. Il peut être comparé à tout ce que les

anciens ont de plus parfait dans ce genre. Le style est rapide et serré, les descriptions pleines de vérité ; et les désastres de la contagion sont tracés avec tant d'art que, sans jamais faire naître le dégoût, ils excitent toujours le plus vif intérêt. C'est donc à Bocace que les Italiens ont dû la formation de leur prose.

Alain Chartier.

Les lumières se propageaient en Italie, par la protection que les princes commençaient à leur accorder. En France, les dissentions politiques qui troublèrent le règne de Charles VI, et les conquêtes des Anglais qui rendirent si orageux celui de Charles VII, retardèrent les progrès qu'avaient faits les belles-lettres sous le règne trop court de Charles V. Alain Chartier fut presque le seul qui les cultiva avec quelque succès. Prosateur et poète, ainsi que Froissart, il se distingua dans l'un et l'autre genre, et fut successivement le secrétaire de deux rois. De son tems on le regardait comme le père de l'éloquence française, maintenant il n'est lu que par ceux qui font des recherches sur notre ancien langage. Celui de ses ouvrages qui réussit le plus, est un *Traité sur l'Espérance.* Dans un tems où les malheurs publics étaient parvenus à leur comble, le sujet seul de cet ouvrage devait en assurer le succès. Les poésies d'Alain Chartier sont presque toutes en rimes redoublées ; ce qui prouve que *Chapelle* n'a point inventé ce genre, qui ne convient qu'aux pièces légères. En général, on remarque

dans les ouvrages d'Alain Chartier, que la langue acquiert de l'harmonie, que les constructions deviennent régulières, et que la syntaxe se rapproche de celle que nous avons adoptée depuis.

Philippe de Commines.

Philippe de Commines, qui vécut sous le règne suivant, parvint aux premières dignités à la cour d'un roi qui avait assez de pénétration pour distinguer le mérite, mais dont le caractère sombre et cruel rendait souvent cette distinction dangereuse pour ceux qui en étaient l'objet. Je me bornerai à faire quelques remarques sur ses Mémoires.

C'est le seul ouvrage français de ce tems-là qu'on lise encore avec plaisir. La diction est claire et intelligible ; elle a même une sorte d'élégance inconnue aux auteurs contemporains. Philippe de Commines a été long-tems dans l'intimité du roi ; il avait pu quelquefois pénétrer dans les replis de cette âme sombre et dissimulée, enfin il avait eu part à l'administration publique et à des négociations importantes. Il rapporte donc des faits dont lui seul a pu être instruit. Son langage porte toujours le caractère de la vérité. Les récits intéressans qu'il offre aux lecteurs paraissent faits sans art ; il y règne une grâce et un ton facile qui ne peuvent se trouver que dans un homme de la cour. Ses Mémoires servent encore de guide à tous ceux qui veulent s'instruire à fond des particularités du règne de Louis XI. On y remarque une

réserve et une retenue qui prouvent que, quoique l'auteur ait écrit la plus grand partie de son ouvrage après la mort de ce monarque, il était cependant arrêté volontairement par la crainte à laquelle il avait été habitué. Cette contrainte lui a fait chercher le moyen de s'exprimer en termes détournés, lorsqu'il craignait d'attaquer ou des hommes puissans, ou des opinions reçues. C'est lui qui le premier a connu l'art de parler des choses les plus délicates, de manière à ne pas se compromettre. Il a introduit dans son style cette mesure dont nos bons auteurs se sont servi depuis avec tant d'avantage, qui, poussée trop loin dans le dix-huitième siècle, a dégénéré en subtilité et en finesse recherchée : ce qui, avec beaucoup d'autres causes, a contribué à la décadence du langage.

Villon.

Villon*, comme l'a dit Boileau, dans ces siècles grossiers,

Débrouilla l'art confus de nos vieux romanciers.

Ses poésies sont beaucoup moins lues que les Mémoires de Philippe de Commines, parce que leur objet ne présente aucun intérêt. Malgré l'espèce d'éloge que notre grand critique paraît donner à Villon, il y a peu de dif-

* Villon (Franç. Corbueil), né à Paris en 1431, poète françois, Rondeaux, Ballades, le Grand et le Petit Testament. Ses Œuvres ont été réimprimées par Coustelier, en 1723, in-8°.

férence entre ses ouvrages et ceux d'Alain Chartier. C'est à peu près à la même époque que l'on place la première comédie où nous nous soyons rapprochés d'Aristophane et de Plaute. Cette pièce, qui a été rajeunie par l'abbé Brueys, est restée à notre théâtre sous le nom de *L'Avocat Patelin**.

Grammaire royale de Despautère.

On commença à s'occuper sérieusement de la grammaire ; on fixait les règles encore incertaines de la langue française; et l'on cherchait à inventer des méthodes faciles pour enseigner la langue latine ; on raisonnait sur les différentes acceptions des mots ; on analysait les propositions ; on définissait les termes dont on se servait ; on donnait aux parties du discours les dénominations qui pouvaient leur convenir. Despautère, notre plus ancien grammairien, fit alors sa *Grammaire Royale*, qui fut conservée, pour l'instruction de la jeunesse, jusqu'au siècle de Louis XIV, et dont le plan est si bien combiné, qu'en la perfectionnant par la suite, on n'osa presque rien changer aux bases principales de l'ouvrage†.

* Cette pièce est d'un nommé Blanchet. Elle est intitulée : *Ruses et Subtilités de Maître Patelain, avocat.* Elle est écrite en petits vers. Quelques auteurs la placent sous le règne de Charles VI.

† Scipion Dupleix donna plus de clarté à la *Grammatica regia* de Despautère ; on en fit paraître une édition pendant la minorité de

Découverte de l'imprimerie.

Une découverte qui eut une grande influence sur les institutions politiques de l'Europe, rendit la science familière à un plus grand nombre d'hommes, répandit les ouvrages des anciens dont les copies étaient très rares;

Louis XIV. La première Grammaire Française faite d'après Despautère, parut en 1649.

Pour satisfaire la curiosité du lecteur, j'ajoute ici la liste des meilleures grammaires, qui ont paru depuis celle de Despautère: Beauzée, Grammaire générale, in-8°; Vaugelas, Remarques sur la Langue Française; Restaut, Principes généraux et raisonnés de la Langue Française, in-12°; Wailly, Principes généraux et particuliers de la Langue Française, in-12°; Port Royal, Grammaire générale et raisonnée, in-8°; Girault Duvivier, Grammaire des Grammaires, cinquième édit. 2 vol. in-8°; Lévizac, Grammaire philosophique et littéraire de la Langue Française, sixième édit. 2 vol. in-8°; Letellier, Grammaire Française, 1 vol. in-12°; Noël et De la Place, Nouvelle Grammaire Française, troisième édit. in-12°, Paris.

La Grammaire du Port-Royal est excellente, mais elle n'est faite que pour les savans; celle de Duvivier est du même genre; quant à celle de Lévizac, écoutons le lui-même dans son Introduction:—
"C'est dans une grammaire écrite en français que l'on doit étudier "cette langue; mais de quelle grammaire doit-on faire choix? De "celle où les idées seront les plus claires, les plus justes, et les mieux "liées; où l'on saisira mieux la chaîne des principes et des consé- "quences; où les variations de l'usage seront le plus exactement "marquées; où les décisions seront appuyées sur les raisonnemens "les plus simples et les plus palpables; où le mécanisme du langage "ne servira qu'à faire connaître le génie; où tout, en un mot, for-

et par son introduction en France, contribua d'une manière puissante, au perfectionnement du langage. L'art d'écrire en caractères mobiles, et de multiplier avec rapidité les exemplaires d'un livre, fut trouvé par un peuple dont la langue vulgaire n'était pas encore formée, et connu seulement en Europe par une érudition pédantesque que le goût n'avait point épurée*.

" mera un faisceau de lumières également propres à former la raison, " l'esprit, et le goût." C'est là le but que cet excellent grammairien s'est proposé dans son ouvrage, il l'a atteint ; c'est pourquoi je recommande sa grammaire à tous les étudians, et particulièrement aux étrangers ; cependant à ceux d'entre eux qui n'ont pas encore acquis une connaissance assez étendue de la langue, c'est la Nouvelle Grammaire de MM. Noël et De la Place que je leur conseille de se procurer.

M. D'Olivet a fait, à mon avis, une bien bonne observation sur la grammaire ; je demande donc la permission de la citer ici :—" La " grammaire, quoiqu'elle soit d'une indispensable nécessité pour bien " écrire, ne fera pas toute seule un bon écrivain. Pour bien écrire, il " faut le concours de trois arts différens : la Grammaire, la Logique, " et la Rhétorique. A la grammaire nous devons la pureté du dis- " cours ; à la logique, la justesse du discours ; à la rhétorique, " l'embellissement du discours."—*Remarques sur Racine.*

* La découverte de l'imprimerie eut lieu en 1440 ; on attribue cette invention à Guttemberg, natif de Mayence. Mais cet artiste était bien loin de l'art typographique, qui consiste à employer des caractères de métal mobiles, que l'on peut réunir, composer, séparer, et changer à volonté, afin de les faire servir successivement à l'impression de différentes choses ; et la découverte en appartient à Schœffer, qui commença à imprimer, en caractères mobiles, une bible latine, en 1450.—*Lunier, Dictionnaire des Sciences et des Arts.*

Les Médicis.

L'Italie conserva la gloire littéraire qu'elle avait acquise du tems de Pétrarque et de Bocace. L'influence des Médicis se faisait sentir à Florence, et de toutes parts on voyait les arts se répandre et se perfectionner. Déjà tous les savans de Constantinople, après la chute de l'Empire grec, quittaient leur patrie pour se fixer dans la Toscane. Ils y apportaient des connaissances nouvelles pour les peuples de l'Occident. Léonard Aretin écrivit l'histoire dans le goût des anciens. On regrette qu'il se fût trop peu exercé dans la langue vulgaire, et qu'il eût composé en latin la plus grande partie de ses ouvrages. Ange Politien justifia la faveur dont il jouissait à la cour de Florence, par des poésies moins agréables que celles de Pétrarque, mais d'un langage plus clair et plus correct. Pic de la Mirandole, qui mourut très jeune, après avoir acquis cette multitude de connaissances qu'on ne peut posséder qu'à un âge avancé, et s'être exercé dans presque tous les genres, illustra aussi cette belle époque de la littérature italienne. Laurent de Médicis lui-même, ce pacificateur de l'Italie, ce bienfaiteur de la Toscane, cultiva les lettres au milieu des grands travaux dont il était accablé. Ce prince, aussi aimable dans la vie privée que ferme et intègre dans sa vie publique, faisant les délices du peuple dont l'administration lui était confiée, joignant aux talens politiques de son aïeul cette affabilité et cette douceur qui assurent des amis aux hommes puissans, ce prince consacra ses loisirs à l'étude

des sciences et à la poésie. Ses ouvrages qu'on a conservés, ses poésies, la protection dont il honora constamment les bons écrivains, lui valurent le titre de *Père des lettres.*

La France profita alors plus que jamais des progrès que la littérature avait faits à Rome et dans la Toscane. Les français qui suivirent Charles VIII en Italie trouvèrent un peuple poli dont le goût était formé, dont le langage était fixé, et qui était parvenu à un degré de civilisation dont le reste de l'Europe était encore très éloigné. Dès-lors une multitude de relations s'établit entre les deux peuples; les gens de lettres lièrent des correspondances utiles; il s'introduisit une espèce de rivalité où, long-temps encore, les français furent inférieurs à ceux qu'ils avaient pris pour modèles. Du tems de Pétrarque, la langue française avait emprunté plusieurs mots et plusieurs constructions à la langue italienne. J'ai montré les effets du séjour de ce poète célèbre dans les provinces méridionales. A l'époque de la conquête de Charles VIII, l'influence littéraire de l'Italie sur la France fut beaucoup plus forte; et les imitations que nos poètes firent des poésies toscanes, frayèrent la route à Clément Marot et à Malherbe. Malgré l'harmonie et la douceur d'une langue qui devaient séduire un peuple dont le langage était encore barbare, lorsque nous adoptâmes de nouveaux mots, lorsque nous perfectionnâmes la tournure de nos phrases, nous gardâmes nos constructions directes, et nos terminaisons variées. Le caractère particulier de la langue française ne changea pas.

Cependant une cause très importante nuisit long-tems aux progrès de la langue française. Quoique nos auteurs eussent été à portée de connaître les chefs-d'œuvre de l'antiquité, et les heureux essais qui avaient été tentés par les italiens, ils n'avaient pas su distinguer d'une manière précise les différens genres de style. On n'avait pas fait un choix judicieux de mots nobles que l'on pût employer, soit à la poésie héroïque, soit à la haute éloquence. En confondant ainsi toutes les ressources de la langue, en faisant entrer les termes familiers dans les discours et les écrits les plus sérieux, nous étions parvenus à nous exprimer d'une manière naïve et souvent agréable ; mais nous ignorions les moyens de donner à la diction ce ton majestueux et énergique qui convient aux grands sujets. Nous avions obtenu des succès dans les poésies gaies et galantes, dans les mémoires dont la familiarité fait le charme ; mais nous n'avions pas de grands poèmes, point d'odes, point d'histoires. On convenait assez généralement que la langue d'un peuple, aussi vif que brave, qui, comme le dit un historien italien, consolait les vaincus, en dépensant avec eux l'argent qu'il leur avait enlevé, devait être propre à des chansons de table, à des poésies érotiques, aux traits d'une conversation folâtre ; mais on pensait qu'elle ne pouvait se prêter au genre noble dans lequel Le Dante et Pétrarque s'étaient exercés.

Machiavel.

La prose Italienne, à laquelle Bocace avait donné tant de grâce et d'élégance, acquit plus de force, et prit un caractère plus sévère, lorsqu'elle fut employée par Machiavel. Dans des traités de politique et dans une histoire, cet écrivain la rendit propre à exprimer des idées énergiques et neuves. Il la plia aux règles du raisonnement, et quelquefois il lui donna la précision et la vigueur de Tacite*. Il fit aussi quelques poésies qui furent estimées.

L'Arioste.

Mais il était réservé à l'Arioste de porter cette langue à son plus haut degré de perfection. Convaincu qu'il acquerrait plus de gloire, en écrivant son principal ouvrage dans la langue nationale, il rejeta la proposition qui lui fut faite par le Cardinal Bembo, de composer le *Roland furieux* en vers latins. Par des comédies, par des satires, et par un poème où se trouvent réunis, dans un ensemble peut-être trop peu régulier, tous les genres de beautés poétiques, il montra quel parti il était possible de tirer de la langue italienne. Elle fut alternativement

* Tacite, célèbre historien latin, né à Rome au premier siècle de l'ère vulgaire, mort au commencement du second.

douce, sonore, héroïque; elle rendit avec la même facilité les passions fortes, les sensations gaies, les tableaux majestueux, et les portraits riants. Elle devint descriptive, lorsque le poète voulait peindre; passionné, lorsqu'il voulait émouvoir, vive et légère dans la comédie; piquante et ingénieuse dans la satire.

CHAPITRE VII.

Progrès sensibles de la langue française sous François I.

François I, dont le règne fut si brillant et si malheureux, protégea la littérature française, et la langue fit de plus grands pas vers sa perfection. C'est sous ce règne que se formèrent les semences des troubles qui ensanglantèrent les règnes suivans, et qui rendirent moins puissans les efforts du monarque pour faire renaître les belles-lettres. Ce prince, doué de toute la franchise d'un chevalier, n'opposa à un rival redoutable et peu scrupuleux sur les moyens d'arriver à son but, que le courage et la loyauté ; et cette lutte inégale affaiblit pour long-tems la France, qui ne se releva avec éclat que sous le règne de Louis XIV. Dans les intervalles trop courts de repos dont jouit François I, les fêtes somptueuses qu'il donna, les réunions brillantes qu'il forma à sa cour, l'influence des femmes dont l'éducation commençait à être moins négligée, et que l'on ne confinait plus dans les châteaux, firent contracter l'habitude de s'exprimer avec grâce ; et la délicatesse se joignit à la naïveté simple des règnes précédens. L'esprit de société prit naissance. La culture des lettres n'appartint plus exclusivement aux

savans qui ne pouvaient s'empêcher d'y mêler du pédantisme. On s'en occupa dans les cercles; on se permit d'en juger; le goût et la langue durent beaucoup à cette innovation.

Collége de France.

François I ne borna pas ses soins à l'impulsion qu'il avait donnée aux personnes de sa cour. Il fonda le Collége de France, qui s'est conservé jusqu'à nos jours. Cet établissement fut consacré, dès son origine, à perfectionner l'enseignement littéraire qu'on recevait dans les colléges de l'université. L'étude du grec, qui avait été négligée, fut cultivée dans ce collége, et l'on y embrassa toutes les parties des sciences et de la belle littérature*.

* On sait que l'Université servit d'asile à plusieurs de ces savans, que la ruine de l'empire d'Orient fit passer dans l'Italie et dans la France; et elle sut en faire usage. Ce fut sous de si habiles maîtres que se formèrent ces grands hommes, dont le nom sera toujours respecté dans la république des lettres, et dont les ouvrages font tant d'honneur à la France: je veux dire les Erasmes, les Gesners, les Budés, les Etiennes, et tant d'autres. De quels trésors ces derniers n'ont-ils point enrichi l'Europe? Budé surtout communiqua à la nation française le goût de l'érudition grecque, l'ayant reçu lui-même de Lascaris son maître, qui avait été employé par Laurent de Médicis à établir cette fameuse bibliothèque de Florence. Ce fut à la sollicitation du maître et du disciple que le roi François I forma le dessein de dresser une bibliothèque dans sa maison royale à Fontainebleau, et de fonder à Paris le Collége Royal. Ce sont ces deux établissemens qui ont le plus

Nos relations avec l'Italie continuèrent sous ce règne, et la langue française s'enrichit encore des trésors littéraires, dûs à la protection des Médicis et de la maison d'Est. On commença à reconnaître, principalement dans les poésies légères, une différence marquée dans la manière de s'exprimer des deux peuples. Les poètes de l'Italie cherchaient toujours à mettre de l'esprit dans leurs productions ; leurs pensées avaient quelque chose de subtil qui en affaiblissait l'effet ; ils se plaisaient aux cliquetis de mots ; ils se bornaient trop souvent à flatter l'oreille ; leur délicatesse était recherchée ; ils tombaient enfin dans le défaut reproché à Ovide*, d'épuiser une idée, en la retournant dans tous les sens.

contribué à faire fleurir parmi nous la langue grecque, aussi bien que les autres langues savantes, et généralement toutes les sciences.—*Rollin, Traité des Etudes*, tome I.

Le Collége Royal est à Paris, place Cambrai, N° 1. François I fonda en 1531 cet établissement. On y professe gratuitement et publiquement l'Astronomie, la Géométrie, la Physique Expérimentale, la Chimie, l'Histoire Naturelle, le Droit de la nature et des gens, l'Histoire et la Morale, les Langues Orientales Savantes, l'Eloquence Latine, la Poésie et la Littérature Françaises. Son édifice actuel, construit par M. Chalgrin en 1774, est dû à la munificence de Louis XVI. Ce Collége compta parmi ses professeurs le savant Ramus, l'érudit Vauvilliers, l'éloquent et docte Fourcroy, le laborieux Daubenton, le poète Delille, et beaucoup de savans illustres.

* Ovide, poète latin, mort en exil l'an 17 de l'ère vulgaire, à l'âge d'environ cinquante ans. Quinze livres de Métamorphoses ; Héroïdes, Elégies, l'Art d'aimer, etc.

Clément Marot.

Clément Marot, que nous pouvons regarder comme notre premier bon poète, prit une route différente. Il sut badiner avec grâce, et en évitant toute espèce d'affectation, une délicatesse fine et aimable domina dans ses vers, mais elle ne fut jamais poussée jusqu'à cette quintessence de sentiment qui en détruit le charme. Une sensibilité vive et naturelle échauffa seule son imagination, et l'on eut jamais à lui reprocher le défaut de ces poètes qui s'exaltent à froid, et remplacent par de grands mots les expressions simples qui, plus que toutes les autres, conviennent aux passions.

Quelques vers de Marot suffiront pour donner une idée de ce style qu'on a imité quelquefois depuis que la langue s'est formée, et que nous aimons surtout dans les poésies de La Fontaine. Marot se plaint de l'indifférence de sa maîtresse, et rappelle le tems où il était aimé.

Où sont ces yeux, lesquels me regardoyent
Souvent en ris, souvent avecque larmes ?
Où sont les mots qui m'ont fait tant d'alarmes ?
Où est la bouche aussi qui m'appaisoit ?
Où est le cœur qu'irrévocablement
M'avez donné ? Où est semblablement
La blanche main qui bien fort m'arrêtoyt
Quand de partir de vous besoin m'étoyt ?
Hélas ! amans, hélas ! se peut-il faire
Qu'amour si grand se puisse ainsi défaire ?
Je penseroy plutôt que les ruisseaux
Feroyent aller en contremont leurs eaux,

Considérant que de faict, ne pensée
Ne l'ay encor, que je sache, offensée*.

Ces vers, qui respirent la plus douce naïveté et la sensibilité la plus touchante, peuvent indiquer l'état dans lequel était notre poésie. On voit que les poètes n'avaient point adopté le mêlange réglé des rimes féminines et masculines, et que les hiatus étaient permis. Nous avions besoin de ces nouvelles règles pour donner à la poésie l'harmonie que la langue semble lui refuser, et de ces difficultés qui, forçant le poète à un travail plus long, le mettent dans la nécessité de mûrir ses idées et de polir son style.

Rabelais.

Chez tous les peuples, la prose s'est formée plus tard que la poésie. Il semble que, pour bien posséder cette aisance, ce nombre, cette variété de tours, qui caractérisent la bonne prose, il faut s'être rompu à la versification, et que les difficultés du langage mesuré sont nécessaires pour perfectionner le langage ordinaire. Aussi Rabelais, contemporain de Marot, ne mérita-t-il pas les mêmes éloges. Sous le voile d'une bouffonnerie grossière, il fit intervenir dans son ouvrage tous les grands personnages du siècle où il vécut. Il ne respecta ni les mœurs ni la religion ; et le ton grotesque qu'il avait pris, put seul le

* Marot (Clément), né à Cahors en 1495, mort à Turin en 1544, poète français. Ses Œuvres en quatre volumes in-4°, édit. de 1731.

soustraire aux persécutions qu'il se serait attirées, s'il avait eu l'air de parler sérieusement*. En faisant continuellement des allusions malignes aux événemens et aux anecdotes qui n'ont été connues que des contemporains, il obtint ce genre de succès que les hommes accordent toujours à la malignité. Il est encore lu par quelques littérateurs qui se flattent de l'entendre, et qui, pour faire un petit nombre de rapprochemens curieux, ont la patience et le courage de supporter les turpitudes et les farces dégoûtantes dont son ouvrage est rempli.

Le Tasse.

L'année de la mort de Marot vit naître le Tasse. C'était à lui qu'il était réservé de faire prendre à la langue italienne un essor qu'elle n'avait pas encore eu. L'Arioste avait montré l'étonnante variété de ses ressources; le Trissin l'avait employée sans succès dans un long poème épique; le Tasse seul sut l'élever et la soutenir au ton de l'épopée. Dans ce poète, elle est presque comparable aux langues anciennes. Les légères traces de faux bel-esprit, que Boileau appelait avec raison du *clinquant*, disparaissent par des beautés innombrables dont ce poème étincelle. Expressions cons-

* Rabelais (François), né à Chinon en 1483, cordelier, prédicateur, bénédictin, médecin, secrétaire d'ambassadeur, chanoine, mort curé de Meudon en 1553. Gargantua, Pentagruel, etc. Ses Œuvres en trois vol. in-4°, Amsterdam, 1731.

tamment justes et nobles, tournures élégantes, suite heureuse de pensées, descriptions pittoresques, allégories ingénieuses, on trouve dans cet ouvrage toutes ces richesses ; et ce qui prouve jusqu'à quel point il mérite l'estime que tous les peuples lui ont accordée, c'est qu'il se fait lire dans les traductions, épreuve que l'Arioste n'a pu soutenir.

CHAPITRE VIII.

Progrès plus prononcés de la langue française.

Après l'époque où la *Jérusalem délivrée* répandit tant d'éclat sur la littérature italienne, finissent les rapports que nos auteurs avaient eus pendant si long-tems avec les auteurs italiens. La langue française se sépare sans retour de celle qui avait contribué à la former. Nous n'imitons plus des auteurs que nous parviendrons bientôt à surpasser dans presque tous les genres de littérature. Notre langue, marchant à grands pas vers sa fixation, et renforçant chaque jour son caractère distinctif, n'a plus besoin de s'appuyer sur une langue plus parfaite. Elle lui laisse son harmonie trop monotone, ses élisions, ses mots parasites, ses strophes, sa poésie sans rime, ses inversions multipliées, pour adopter irrévocablement une harmonie qui lui est propre, des difficultés poétiques sans nombre, une construction toujours claire et directe. Je vais donc cesser de faire des rapprochemens entre les deux langues, pour ne plus m'occuper que des progrès de la langue française.

Avant qu'on put conduire cette langue au degré de perfection où elle arriva, plusieurs obstacles retardèrent

encore sa marche pendant quelque tems. Plusieurs hommes doués de grands talens, et qui auraient pu honorer la littérature, se consumèrent dans l'étude de la controverse, et contractèrent l'habitude d'un ton pédantesque et dogmatique. Une autre cause nuisit encore plus aux développemens heureux de la langue française. Ronsard avait remarqué que la diction de Marot ne pouvait se prêter aux sujets nobles, et il en avait conclu qu'au lieu de chercher à faire un choix d'expressions relevées, il fallait opérer une révolution dans la langue, en y introduisant les richesses de la langue grecque et de la langue latine*.

Ronsard.

Ronsard jouit d'une grande faveur auprès de Charles IX, qui lui adressa souvent des vers. Il paraît que ce malheureux prince, entraîné à l'excès le plus affreux, par son inexpérience et par de perfides conseils, avait un penchant décidé pour les belles-lettres, et que, sans les troubles qui désolèrent son règne, il aurait par une protection constante secondé les efforts de François I. " Quand il faisait mauvais tems ou pluie, ou d'un ex-" trême chaud, dit Brantôme†, il envoyait quérir messieurs

* Ronsard (Pierre), né près de Vendôme en 1525, poète français. Ses Œuvres, Paris, 1623, deux vol. in-fol.

† Brantôme (Pierre Bourdeilles de), né en 1527, mort en 1614. Auteur de Mémoires sur les Capitaines Français et Etrangers, sur les Femmes Illustres, etc. Paris, 1787, huit vol. in-8º.

" les poètes, et là, passait son tems avec eux." Que n'aurait-on point dû attendre d'un jeune prince qui préférait ainsi à des amusemens frivoles la conversation des hommes instruits?

Amyot.

Ce goût pour la société des gens de lettres avait été inspiré au roi par Amyot, son précepteur, à qui nous devons une traduction de Plutarque. " Si ce n'est pas l'é-
" tude d'un roi, dit Amyot à Charles IX, de s'enfermer seul
" en un' étude, avecque force livres, comme ferait un homme
" privé, mais bien de tenir toujours auprès de lui gens de
" savoir ou de vertu, prendre plaisir à en deviser et con-
" férer souvent avec eux, mettre en avant des propos à sa
" table, et en ses privés passe-tems, en ouïr volontiers lire
" et discourir; l'accoustumance lui en rend l'exercice peu-
" à-peu si agréable et si plaisant, qu'il trouve, puis après,
" tous les autres propos fades, bas, et indignes de son
" exaucement, et si fait qu'en peu d'années, il devient sans
" peine bien savant et instruit ès choses dont il a plus à
" faire dans son gouvernement*.

* Sous la protection de Charles IX, Jean Antoine de Baïf, poète, et Joachim Thibault de Courville, musicien, furent les promoteurs d'un établissement littéraire dont le souvenir mérite bien d'être conservé. Je parle d'une Académie qui fut établie sur la fin de l'année 1570, pour travailler à l'avancement du langage français, et à remettre sus, tant la façon de la poésie, que la mesure et le réglement de la musique anciennement usitée par les Grecs et Romains. Par les lettres-patentes que le roi leur accorda, ils ont le pouvoir de se choisir des associés, six desquels jouiront des privi-

La traduction des *Hommes Illustres* et des *Œuvres Morales* de Plutarque, est le premier monument durable de notre prose, car les *Essais de Montaigne* ne parurent que quelque tems après. C'étaient peut-être les seuls ouvrages de l'antiquité qui pussent passer dans la langue française telle qu'elle était alors. Plutarque est toujours simple et naïf, ses récits portent le caractère d'une bonhomie agréable, unis avec la profonde raison; et ses traités de morale, pleins d'excellens principes sur la politique, sur la société, sur l'éducation, ressemblent à une conversation d'amis, où l'auteur cherche à instruire en amusant. Notre prose qui ne pouvait encore se prêter à un style élevé, et qui était propre à peindre naïvement les détails de la vie privée, convenait très bien pour rendre les écrits de Plutarque. C'est ce qui explique les causes de la préférence que nous donnons toujours à la traduction d'Amyot* sur celle de Dacier†. Ce grand

léges, franchises, et libertés, dont jouissent, dit Charles IX, nos autres domestiques; et à ce que la dite Académie soit suivie et honorée des grands, nous avons libéralement accepté et acceptons le surnom de protecteur et premier auditeur d'icelle. Voilà, ou je suis bien trompé, la première académie qui ait été instituée pour notre langue uniquement, et sans embrasser d'autres sciences.—Henri III n'eut pas moins de goût pour les exercices de cette compagnie naissante; mais elle fut bientôt dérangée par les guerres civiles; et la mort de Baïf, arrivée en 1591, acheva de mettre en déroute la petite société d'académiciens.—*Prosodie Française, par D'Olivet.*

* Amyot (Jacques), né à Melun en 1513, mort à Paris en 1593, évêque d'Auxerre. Ses Œuvres 25 vol. in-8°, Paris, 1801-6.

† Dacier (André), né à Castres en 1651, mort à Paris en 1722,

travail fut achevé pour l'éducation de Charles IX, et avait été entrepris par les ordres de François I, qui distingua les talens d'Amyot, et qui fut son protecteur. Ecoutons Amyot lui-même parler des motifs qui l'ont déterminé, nous pourrons nous en former en même tems une idée de sa manière d'écrire. Il s'adresse toujours à Charles IX :

" Or ayant eu ce grand heur que d'être admis auprès " de vous dès votre première enfance, que vous n'aviez " guère que quatre ans, pour vous acheminer à la connais- " sance de Dieu et des lettres, je me mis à penser quels " auteurs anciens seraient plus idoines et plus propres à " votre estat, pour vous proposer à lire quand vous seriez " en âge d'y pouvoir prendre quelque goust ; et pour ce " qu'il me semble qu'après les sainctes lettres, la plus belle " et la plus digne lecture qu'on sauroit présenter à un " jeune prince, étoit les *Vies* de Plutarque, je me mis à " revoir ce que j'en avois commencé à traduire en notre " langue, par le commandement de feu grand roi François, " mon premier bienfaiteur, que Dieu absolve et parachevai " l'œuvre entier, étant à votre service, il y a environ " douze ou treize ans."

Catherine de Médicis*, dont la fausse politique influa

de l'Académie Française et de celle des inscriptions. Traducteur d'Horace, de Marc-Aurèle, d'Epictète, de la Poétique d'Aristote, de plusieurs ouvrages de Sophocle, Platon, Hippocrate, etc.

* Catherine de Médicis, fille unique et héritière de Laurent de Médicis, nièce de Clément VII. Elle fut mariée en 1533 à Henri II, et mourut en 1589. " Fœmina vasti animi, et superbi luxûs," dit De Thou.

beaucoup sur les malheurs de ses enfans, protégea les lettres, et prouva son goût éclairé pour ceux qui les cultivaient, en élevant aux premières dignités de l'Etat le fameux chancelier de l'Hôpital. Elle avait puisé ce goût dans sa famille, dont les bienfaits firent renaître la littérature italienne, et elle avait apporté de Florence cette politesse noble, cette élégance de mœurs, qui rendirent la cour de France si brillante à cette époque*.

Montaigne.

Pendant les troubles des règnes de François II et de Charles IX, au milieu des guerres civiles et des fureurs de la Ligue, on ne vit pas sans étonnement s'élever un homme qui, par la profondeur de ses pensées, par les formes heureuses dont il sut les revêtir, donna un nouvel éclat à la prose française. On ne trouvera point extraordinaire qu'en parlant de Montaigne je fasse mention des circonstances qui influèrent sur son caractère, si bien

* Le *bon goût* qui est fondé sur des principes immuables, est le même pour tous les tems, et c'est le principal fruit qu'on doive faire tirer aux jeunes-gens de la lecture. Ce goût ne se borne pas aux lettres : il regarde aussi tous les arts, toutes les sciences, toutes les connaissances. Il consiste alors dans un certain discernement juste et exact, qui fait sentir ce qu'il y a dans chacune de ces sciences et de ces connaissances de plus rare, de plus beau, de plus utile, de plus essentiel, de plus convenable, ou de plus nécessaire, à ceux qui s'y appliquent; jusqu'où par conséquent il en faut porter l'étude, ce qu'on en doit écarter, ce qui mérite un travail particulier, et une préférence sur tout le reste.—*Rollin.*

développé dans ses Essais. J'ai pensé, comme on a dû souvent le remarquer, qu'il était utile de ne point séparer les progrès de la langue française des causes politiques qui lui ont fait éprouver des variations. Or il n'est point douteux que les événemens qui se passèrent du tems de Montaigne, et auxquels il prit part, n'aient contribué à lui donner la hardiesse d'expressions que nous admirons encore dans son ouvrage*.

Montaigne, en parlant de lui-même, pénètre dans les plus secrets replis du cœur humain ; il n'emploie aucun art, ne met aucun ordre dans la distribution de ses idées, et il passe alternativement d'un sujet à un autre. Souvent l'objet de ses chapitres ne répond point au titre qu'il leur a donné. Malgré ce désordre, il plait encore généralement. Son style fait oublier la longueur de ses digressions. Ne quittant point le ton naïf du siècle, il est souvent familier, mais quelquefois il devient fort. Il exprime d'une manière originale des idées neuves ; il est pittoresque dans les descriptions, et quelques mots vieillis qui expriment énergiquement des pensées que nous rendons aujourd'hui par des périphrases, ajoutent encore au charme qu'on éprouve en le lisant. Montaigne avait été habitué, dès l'enfance, à parler en même tems latin et français ; de là viennent plusieurs tournures latines qu'on remarque dans ses ouvrages.

* Montaigne (Michel), né en 1533, mort en 1592. Traducteur de la Théologie Naturelle de Rémond de Sébonde, auteur d'un Voyage d'Italie, mais surtout des Essais, le plus ancien des bons livres français. Ses Essais, cinq vol. in-8°. Lefèvre, Paris, 1823.

Marie Stuart.

Avant de quitter l'époque funeste de nos guerres civiles, et d'arriver aux tems heureux où Henri IV rétablit la paix, je ne dois pas oublier de faire mention d'une princesse, aussi belle qu'infortunée, qui cultiva avec succès les lettres françaises. Marie Stuart, reine de France, au milieu des factions les plus animées contre l'autorité royale, veuve à la fleur de son âge, montant ensuite sur le trône d'Ecosse, trahie par tous ceux qui devaient lui être le plus attachés, précipitée de ce trône, et mourant sur l'échafaud, après une captivité de dix-huit ans, a mérité, par ses malheurs inouïs, l'intérêt de la postérité. Parmi les maux cruels qu'elle éprouva, et les inquiétudes cruelles dont elle fut souvent tourmentée, il paraît qu'elle trouva dans la littérature une douce consolation. Son éducation en France avait été perfectionnée ; elle savait les langues grecque et latine, et parlait plusieurs langues vivantes. Mais la langue française était celle qu'elle préférait.

Regnier et Malherbe.

Henri IV, vainqueur, rendit à la France la tranquillité qu'elle avait perdue depuis si long-tems. L'époque trop courte de son règne présente deux poètes qu'on peut regarder comme ceux qui, les premiers, ont donné à la langue française la force et la clarté qui la distinguent aujourd'hui. Regnier, né avec ce caractère âcre et

caustique qui convient à la satire, s'exerça dans ce genre. Sa poésie est énergique et serrée ; ses descriptions, qui passent trop souvent les bornes de la décence, offrent des traits frappans que jusqu'à lui la langue française n'avait pu rendre. L'art du dialogue, dont Boileau s'est souvent servi dans ses satires, est employé heureusement par Regnier*; et l'on trouve dans ce poète les premières traces de nos bonnes scènes comiques. Trop enthousiaste de Juvénal†, il eut rarement la grâce et l'aimable philosophie d'Horace‡.

Malherbe prit un vol plus élevé. Il s'exerça principalement dans le genre lyrique, et donna à la langue française l'harmonie, la majesté, et la magnificence d'expression qui conviennent à l'ode. On admira le tour heureux de ses phrases, la vérité de ses descriptions, la justesse et le choix de ses comparaisons. Boileau représente Malherbe comme le législateur du goût, et comme celui qui enseigna le pouvoir d'un mot mis à sa place. La postérité a confirmé ce jugement, et, après deux

* Regnier (Mathurin), né à Chartres en 1573, mort à Rouen en 1613. Poète français, dont on a seize satires, trois épîtres, cinq élégies, etc.

† Juvénal, d'Aquino, poète latin du premier siècle de l'ère vulgaire. Seize satires, distribuées en cinq livres.

‡ Horace, né à Venuse vers l'an 66 avant l'ère vulgaire, mort à l'âge de cinquante-sept ans ; poète latin. Quatre livres d'Odes, un d'Epodes ; un Poème Séculaire ; dix-huit Satires, distribuées en deux livres ; vingt-trois Epitres, aussi en deux livres ; la vingt-troisième traite de l'Art poétique.

siècles, les poésies de Malherbe font encore les délices de tous les amateurs de la langue française*.

On sera plus à portée de juger la manière d'écrire de Regnier et de Malherbe, en rapprochant deux morceaux où ils ont traité le même sujet. Après que le feu des guerres civiles fut éteint, lorsque les factions furent anéanties, lorsqu'enfin la France respira sous un chef aussi grand dans la guerre que dans la paix, les deux poètes célèbrèrent cette heureuse époque.

Regnier, en s'adressant à Henri IV, dit:—

Je ne veux point me taire,
Où tout le monde entier ne bruit que tes projets;
Où ta bonté discourt au bien de tes sujets,
Où notre aise et la paix ta vaillance publie,
Où le discord éteint et la loi rétablie,

* Malherbe (Fr.), né à Caen en 1556, mort à Paris en 1628; poète français. Odes et autres poésies, traduction d'un livre de Tite-Live, et de quelques Lettres de Sénèque. Voici ce que Boileau dit de lui:—

" Enfin Malherbe vint et le premier en France,
Fit sentir dans ses vers une juste cadence,
D'un mot mis à sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit la muse aux règles du devoir.
Par ce sage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les stances avec grâce apprirent à tomber,
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.
Tout reconnut ses lois; et ce guide fidèle
Aux auteurs de ce tems sert encor de modèle."

Art Poétique, chant premier.

Annoncent ta justice ; où le vice abattu
Semble, en ses pleurs, chanter un hymne à la vertu.

On voit que le poëte habitué au genre satirique, s'élève, autant qu'il le peut, à la hauteur de son sujet ; mais que les expressions n'y répondent pas assez. Ecoutons Malherbe, et nous verrons un premier exemple de la poésie noble et éloquente. Le poète fait une prière à Dieu :—

Conforme donc, Seigneur, ta grâce à nos pensées ;
Ote-nous tous ces objets qui, des choses passées
Ramènent à nos yeux le triste souvenir ;
Et comme sa valeur maîtresse de l'orage,
A nous donner la paix a montré son courage,
Fais luire sa prudence à nous l'entretenir.
La terreur de son nom rendra nos villes fortes,
On n'en gardera plus ni les murs, ni les portes ;
Les veilles cesseront au sommet de nos tours ;
Et le peuple, qui tremble aux fureurs de la guerre,
Si ce n'est pour danser n'aura plus de tambour.

* * * * * * *

Nous ne verrons plus ces fâcheuses années
Qui pour les plus heureux n'ont produit que des pleurs ;
Toute sorte de biens comblera nos familles ;
La moisson de nos champs lassera nos faucilles,
Et les fruits passeront les promesses des fleurs.

On ne peut s'empêcher d'être frappé d'admiration, en pensant aux progrès que Malherbe fit faire à la langue française, et en se rappelant que ce grand poète naquit neuf ans après la mort de Marot. Quelle différence entre les idiomes de ces deux poètes ! On penserait qu'ils n'ont point écrit dans la même langue ; et cepen-

dant ils ont vécu dans le même siècle ; les mêmes personnes ont pu les voir. Les causes d'un changement si prompt doivent être attribuées à l'esprit de société qui continua de se perfectionner, et à la protection que les derniers Valois donnèrent aux lettres, quoique leurs malheurs, et les erreurs auxquelles ils furent entraînés, dussent étouffer en eux le goût des arts.

Un critique sévère pourrait relever dans le morceau de Malherbe que j'ai cité, la *valeur* qui montre son *courage* à donner la paix. Encore cette faute disparait-elle par l'heureuse tournure des vers. Du reste, quelles images frappantes ! Quel retour mélancolique vers les malheurs passés ! Quel art dans les constructions ! Quelle élégance dans les alliances de mots !

On a vu quelle influence Regnier et Malherbe ont eue sur la formation de la langue française. Le dernier surtout affectait un purisme rigoureux, et ne souffrait point qu'on blessât en sa présence les règles du langage. Admis quelquefois à la cour, il se permettait de reprendre avec chaleur ceux qui s'exprimaient incorrectement. Le roi, élevé dans le midi de la France, avait conservé quelques mots et quelques tournures du jargon méridional. Toutes les fois qu'il lui en échappait devant Malherbe, le poète les relevait sans ménagement ; et ce bon prince loin de s'en fâcher, reconnaissait, sous le rapport du langage, l'autorité du premier écrivain de son tems. On peut attribuer à cette cause la pureté et l'élégance d'expression qui se sont conservées long-tems à la cour de France.

Racan.

Racan, élève de Malherbe, ne réussit point dans le genre qui avait fait la gloire de son maître. Le goût de la campagne, un caractère d'esprit qui le portait à peindre des images douces, lui inspirèrent des pastorales où il évita l'exemple des Italiens, dont les poésies champêtres n'avaient pas la simplicité du genre. Racan s'appesantit un peu trop peut-être sur les détails minutieux de la vie rurale. Il ne chercha point assez à rendre ses peintures gracieuses ; il employa quelquefois des expressions peu dignes de la poésie. Quand il voulut prendre un ton plus élevé, il échoua*.

La mort prématurée de Henri IV, les troubles qu'on redoutait sous un roi faible, semblaient présager la décadence des lettres, lorsque Richelieu, en s'emparant du gouvernement, leur donna une impulsion plus forte, et prépara les succès du règne de Louis XIV.

Richelieu.

Le goût exclusif du cardinal pour la poésie dramatique fut la première cause de la supériorité de notre théâtre, et contribua peut-être, en bornant l'ambition des poètes français aux succès de la scène, à rendre notre

* Racan, né en 1589, mort en 1670, de l'Académie française. Bergeries, Poésies Chrétiennes, Discours contre les Sciences, Mémoires sur la Vie de Malherbe. Œuvres de Racan, Paris, Coustelier, 1724, 2 vol. in-8°.

versification moins propre à l'épopée. Du moins est-il à remarquer que, pendant le siècle de Louis XIV, aucun de nos bons poètes n'essaya de faire un poème épique. En adoptant, pour la poésie noble, les alexandrins à rimes régulières, dont le dialogue dramatique rompt heureusement la monotonie, on nuisit aux narrations et aux descriptions épiques qui n'ont pas le même avantage. Avant le règne de Louis XIII, l'art du théâtre, quoique très répandu, n'avait produit aucun ouvrage avoué par le goût.

Richelieu, dans le tems où il terrassait le parti calviniste et humiliait la haute noblesse, au milieu des soins les plus importans et les plus pénibles, se délassait par la culture des lettres. Poussé plutôt par son penchant pour toute espèce de celébrité, que guidé par un goût éclairé, il rassembla autour de lui un certain nombre de poètes qui travaillaient avec lui aux ouvrages qu'il faisait représenter sur un magnifique théâtre construit dans son palais*.

* Le Cardinal de Richelieu fut fait principal Ministre de Louis XIII par lettres patentes du 21 Novembre, 1629. C'est Richelieu qui a établi l'Imprimerie Royale; les frais de cet établissement coutèrent trois cent-soixante mille livres: Trichet du Frêne était chargé de la correction: Cramoisi était l'imprimeur, et Sublet Desnoyers en était le surintendant.

CHAPITRE IX.

Formation de l'Académie française.

La protection que Richelieu accordait aux lettres, quoique peu éclairée, en répandit le goût dans presque toutes les classes de la société. Quelques hommes de lettres, voulant épurer et perfectionner la langue, s'assemblaient alternativement chez l'un d'eux pour se communiquer leurs lumières et pour fixer leurs doutes. Le bruit des travaux de cette réunion parvint jusqu'au cardinal. Il sentit de quelle utilité pouvait être une assemblée permanente des hommes les plus célèbres de la littérature, qui s'occuperaient constamment à étudier le génie de notre langue, à donner aux mots une juste acception, à prononcer sur les incertitudes d'une syntaxe, alors peu claire, à déterminer enfin les changemens ou les modifications que l'on pouvait faire au langage. Comme aucun genre de gloire n'était indifférent à Richelieu, il changea en institution publique une réunion privée de quelques hommes instruits, et se déclara le fondateur de cette institution, à laquelle il donna le nom d'*Académie française**. L'exécution de cette idée, la plus juste

* Des lettres patentes furent formées au mois de Janvier, 1635, pour la fondation de l'Académie française, qui ne furent enrégis-

peut-être que ce ministre ait eue sur les moyens de fixer la langue française, est sans contredit une des causes qui ont le plus contribué à son perfectionnement. Les travaux de cette compagnie eurent d'abord peu d'éclat. Elle recueillait les matériaux de ce dictionnaire célèbre, dont on a blâmé le plan, auquel on a reproché plusieurs défauts, mais qui, malgré ses détracteurs, est un monument digne du beau siècle où il a été perfectionné*.

Le premier ouvrage remarquable de l'Académie fut fait à l'occasion d'une tragédie qui eut un succès jusqu'a-

trées que le 10 Juillet, 1637. Les académiciens avaient commencé de s'assembler dès l'année 1634. Les premiers officiers furent M. de Serisai, directeur; M. Desmarests, chancelier, et M. Conrart, secrétaire.

L'Académie est maintenant remplacée par l'Institut Royal, séant à Paris, palais des Beaux-Arts, quai Conti, N° 23. Cette société savante est composée de 163 membres, et divisée en quatre classes. La première classe des Sciences Mathématiques est composée de soixante-trois membres, et de huit associés étrangers ; elle a cent correspondans. La seconde classe, de la Langue et de la Littérature Française, s'occupe de la confection du Dictionnaire de la Langue, et, sous le rapport de la langue, de l'examen des ouvrages importans de Littérature, d'Histoire, et de Sciences. Elle est composée de quarante membres et d'un secrétaire perpétuel. Les objets dont s'occupe la troisième classe, d'Histoire et de Littérature anciennes, sont plus nombreux. Les recherches de ses quarante érudits ont pour but la connaissance des Langues Savantes, des Antiquités, des Monumens, de l'Histoire. La quatrième classe, des Beaux-Arts, est composée de vingt-huit membres.

* Voici le titre de la meilleure et dernière édition de cet ouvrage. Dictionnaire de l'Académie française, cinquième édit. 2 vol. in-4°, Paris, 1814.

lors sans exemple. Corneille avait donné le Cid ; cette pièce dont le sujet, peut-être le plus heureux de tous ceux qui ont été mis sur la scène, réunissait tous les genres de beautés. Jamais les passions n'avaient été peintes avec autant de charme, de vérité, et d'énergie ; jamais l'intérêt n'avait été porté à un aussi haut degré ; jamais la langue française n'avait eu un caractère aussi noble et aussi soutenu. Le cardinal de Richelieu et les poètes qui lui étaient attachés, jaloux d'un triomphe auquel ils sentaient qu'il leur était impossible d'atteindre, ne négligèrent rien pour dénigrer notre premier chef-d'œuvre dramatique. L'Académie eut ordre de l'examiner, et d'en faire une critique, sous le double rapport de l'art dramatique et du style. La compagnie, de qui l'on attendait une satire amère, eut le courage de ne point servir aux passions du ministre. Elle examina la pièce ; mais loin de la déchirer, elle la jugea avec beaucoup de réserve et de modération. Elle donna le premier exemple de cette critique mesurée et décente, qui a pour but d'éclairer, non de blesser, et qui se concilie très bien avec l'estime publique que l'on a pour le talent dont on se permet de relever quelques fautes.

CHAPITRE X.

Grands progrès de la langue française sous Corneille.

Je ne m'arrêterai point sur les autres poètes dramatiques rivaux et contemporains de Corneille. Mairet et Tristan débrouillèrent un peu l'art théâtral; Duryer composa quelques scènes énergiques dans ses tragédies de Scévole et de Saül. Mais aucun d'eux ne corrigea la langue. Rocrou, seul à cette époque, écrivit quelquefois purement et éloquemment. Un petit nombre de vers de son *Hercule mourant* et de son *Antigone,* deux scènes de *Venceslas,* sont restés dans la mémoire des amateurs de la bonne littérature. Je ne m'étendrai pas plus sur quelques poètes de ce tems-là, tels que Théophile, Gombaud, Mainard, parce qu'ils furent très inférieurs à Malherbe et à Regnier.

Il était réservé au grand Corneille de consommer la révolution que ces deux auteurs avaient faite dans la langue poétique. Il n'est point dans mon sujet de chercher à donner une idée des talens dramatiques. Je n'examinerai point l'étonnante variété de ses conceptions, la savante combinaison de ses plans, son aptitude à

peindre différentes mœurs, et à donner aux hommes le caractère qui leur convient, suivant les époques et les pays où ils ont vécu. Je ne m'attacherai point à faire remarquer cet art dont il est le créateur, et qui consiste à lier les scènes, à les faire dépendre l'une de l'autre, à en former, pour ainsi dire, un tissu qui compose l'ensemble régulier d'une pièce de théâtre.

Ceux qui, dans le siècle dernier, ont voulu rabaisser Corneille, ont moins attaqué ses plans que son style, qu'ils ont trouvé souvent incorrect et barbare. Avant d'examiner jusqu'à quel point leurs critiques sont fondées, je crois devoir faire observer que ce grand homme a excellé dans tous les genres de style poétique. Les amateurs superficiels, qui ne connaissent l'auteur de *Cinna* que d'après les témoignages de ses détracteurs, pensent en général que ce poète, souvent déclamateur, n'a réussi que lorsqu'il a eu à peindre des sentimens qui approchent de l'exagération. Il me semble utile de les faire revenir de cette erreur, en leur indiquant les beautés nombreuses et variées que présente le style de Corneille*.

Personne n'a encore révoqué en doute que l'amour, tel qu'il doit être, lorsque des obstacles qui semblent invincibles lui sont opposés, ne fût peint dans le Cid avec le style le plus touchant. Un ton chevaleresque aug-

* Corneille (Pierre) né à Rouen en 1606, mort à Paris en 1684, de l'Académie française. Le père du théâtre français ; auteur du Cid, des Horaces, de Cinna, de Polyeucte, et de vingt-huit autres pièces de théâtre. Ses Œuvres avec le commentaire de Voltaire, Genève, 1774, huit vol. in-4°.

mente encore sa pureté et sa délicatesse. Le rôle de Chimène, le plus dramatique qui ait été tracé, est écrit avec autant de naturel que d'énergie, et presque jamais l'emphase ni les déclamations ne le refroidissent. Les modèles de la grande éloquence, de la discussion théâtrale, de la plus profonde logique, ne se trouvent-ils pas dans les *Horaces*, dans *Cinna* et dans *Pompée*? Quel amateur des lettres n'a pas retenu les beaux vers dans lesquels le jeune Horace est aussi modeste que grand, les imprécations de Camille, et le récit de Tite-Live*, embelli par la plus noble diction? Qui ne connaît les belles scènes de Cinna? Qui n'admire encore le rôle de Cornélie? L'amour du trône, les tourmens de l'ambition, ne sont-ils pas tracés dans le rôle de Cléopatre avec une force et une châleur qu'aucun poète n'a jamais surpassées? La dignité et la noblesse de la diction ne répondent-elles pas à la hauteur du sujet? Toutes les beautés poétiques de la religion Chrétienne ne sont-elles pas employées dans Polyeucte? Quelle variété de style ne fallait-il pas pour peindre un jeune homme qui ne balance pas à se séparer d'une tendre épouse, qui, comblé de tous les dons de la fortune, se décide à partager la palme des martyrs; une femme vertueuse qui se trouve placée entre l'époux qu'elle aime par devoir et l'amant qui eut ses premiers soupirs? Quelle modestie, quelle douçeur dans le rôle de Pauline! Quelle majesté dans celui de Sévère! Quelle abnégation de soi-même dans le personnage de Polyeucte! Quel enthousiasme dans celui

* Tite-Live, de Padoue, historien latin, sous Auguste.

de Néarque ! La langue française ne prend-elle pas, dans cet admirable ouvrage, toutes les diverses formes qui conviennent à tant de sentimens opposés ?

Corneille semblait avoir épuisé tous les genres de style qu'on peut employer dans la tragédie. On devait penser qu'après avoir su exprimer les passions tendres, les passions violentes, et les sentimens les plus sublimes, il ne lui restait plus qu'à parcourir de nouveau la route qu'il avait frayée. Cependant, on ne le vit pas sans étonnement offrir à l'admiration du public une pièce dont le principal personnage, en butte à toutes les intrigues d'une cour perfide, n'oppose à ses adversaires qu'une ironie sanglante qui a toute la dignité du style tragique. Le *rôle* de Nicomède donna l'exemple du parti qu'on peut tirer de la langue française, pour exprimer noblement le mépris qu'inspirent de lâches ennemis, et pour faire rire de leurs attaques imprudentes, sans démentir la fierté d'un grand caractère.

On a vu que Corneille avait été le créateur du style tragique, et qu'il lui avait fait prendre plusieurs formes différentes. J'ai cru inutile de rapporter l'exposition d'*Othon*, et la belle scène de *Sertorius*, où le poète montre jusqu'à quel point on peut anoblir les raisonnemens politiques et les rendre dignes de la majesté de la tragédie.

Mais ce qui doit mettre le comble à l'étonnement de ceux qui étudient le génie de Corneille, c'est qu'après avoir créé l'art de la tragédie, il ait encore fait la première comédie où l'on trouve un comique décent et naturel, où l'on remarque cette aisance et cette légèreté

qui doivent caractériser le genre, où l'on admire enfin cette gaîté soutenue dans le style et les situations, si éloignées des bouffonneries qui étaient alors en possession du théâtre. Le *Menteur* précéda les comédies de Molière. Dans cette pièce qui est restée, le principal rôle est rempli de détails charmans ; l'auteur y prend alternativement tous les tons ; les narrations variées qu'il met dans la bouche du *Menteur*, réunissent toutes les sortes de beautés comiques, et le récit du pistolet surtout, est d'un naturel, d'une gaîté piquante que Molière lui-même n'a pas surpassés. Le rôle du valet crédule qui est toujours la dupe de son maître, quoiqu'il connaisse bien son caractère, contribue à faire ressortir le personnage du *Menteur*, et par des naïvetés exprimées dans un style toujours gai, jamais bouffon, augmente le comique de la situation.

Nous avons vu Corneille exceller dans la tragédie et dans la comédie. Qui croirait qu'il méritât le même succès dans un genre dont l'on attribue généralement l'invention à Quinault* ? Jusqu'à présent vous n'avez

* Quinault (Philippe), de Paris, né en 1636, mort en 1688, de l'Académie française ; poète français. Tragédies, Comédies, Epigrammes, Poésies diverses, Alceste, Armide, Thésée, Atys, et autres opéras. Ses Œuvres en cinq vol. in-12°, Paris, 1778.

Un littérateur célèbre fait ainsi mention de cet écrivain : " Quinault n'est pas du nombre des écrivains qui ont ajouté à la " richesse et à l'énergie de notre langue : il est un de ceux qui ont " le mieux fait voir combien on pouvait la rendre souple et flexible. " S'il paraît rarement animé par l'inspiration du génie des vers, il " parait très familiarisé avec les grâces ; et comme Virgile nous " fait reconnaître Vénus à l'odeur d'ambroisie qui s'exhale de la

remarqué dans les œuvres de Corneille que les peintures terribles de l'amour tragique, l'expression des sentimens sublimes qui semblent élever l'homme au-dessus de lui-même, et le premier modèle du style de la comédie. Maintenant vous allez y voir le tableau de l'amour tendre et naïf; et vous pourrez observer que l'auteur de Cinna ne tombe point dans la fadeur que l'auteur de l'art poètique reprochait justement à Quinault. Corneille avait soixante-sept ans, lorsqu'il fut invité à remplir un canevas d'opéra fait par Molière. Le poète sembla rajeunir pour contribuer aux plaisirs de Louis XIV. Son style, toujours énergique et nerveux, parut se détendre, si je puis m'exprimer ainsi; et la plus douce éloquence succéda aux traits vigoureux de ses autres ouvrages*.

Corneille, lorsqu'il eut vaincu la ligue puissante qui s'était formée contre le Cid, jouit pendant quelque tems de toute l'étendue de la réputation qu'il méritait. Par

" chevelure et des vêtemens de la déesse, de même, quand nous " venons de lire Quinault, il nous semble que l'amour et les grâces " viennent de passer près de nous."—*La Harpe, Cours de Littérature ancienne et moderne*, tome 6.

* Molière pressé par le tems, fut obligé d'avoir recours à Pierre Corneille pour achever le célèbre opéra de Psyché. Ce grand homme agé de soixante-quatre ans, composa les quatre derniers actes, à l'exception des premières scènes du second et du troisième. Ce talent fier et sublime s'abaissa jusqu'au genre de Quinault; et l'on ne peut être assez étonné de le voir surpasser l'auteur d'Armide, dans la douceur et la délicatesse des sentimens qui conviennent à un sujet tel que Psyché.

un accord unanime, il était placé au premier rang des poètes. Tous les livres du tems sont pleins des éloges dont on paraissait vouloir l'accabler.

Après avoir cherché à prouver que tous les genres de beautés poétiques se trouvent dans les ouvrages du grand Corneille, je vais indiquer les défauts dont il n'a pu se garantir. On verra que ses fautes tiennent presque toutes au goût du tems où il écrivit, et que ses beautés ne sont qu'à lui seul.

A l'époque où Corneille entra dans la carrière des lettres, la littérature espagnole était très répandue en France. Anne d'Autriche* avait introduit à la cour une langue sonore et majestueuse, dans laquelle avaient été composés plusieurs ouvrages qui avaient alors une grande réputation. Tous les poètes dramatiques savaient cette langue, et cherchaient à faire passer sur notre théâtre des pièces que notre indigence dans cette partie de la littérature nous faisait regarder comme des chefs-d'œuvre. Les auteurs espagnols, doués d'une imagination vaste et brillante, avaient fait quelques bonnes scènes théâtrales ; mais plus jaloux d'inspirer la curiosité, que d'exciter cette sorte d'intérêt qui ne peut naître que d'un sujet simple, ils s'étaient étudiés à compliquer leurs canevas dramatiques, et la représentation de leurs pièces exigeait une attention scrupuleuse, qui, comme le dit Boileau, d'un divertissement faisait une fatigue. Ils ne suivaient

* Anne d'Autriche, fille de Philippe III, mariée en 1615 à Louis XIII, morte en 1666.

aucune règle dans leurs compositions informes, et les trois unités leur étaient absolument inconnues*. Leur manière d'écrire était aussi vicieuse que leurs conceptions. Obligés de travailler pour un peuple dont la politesse était cérémonieuse et composée, dont le goût avait quelque chose d'exalté et à qui, la simplicité des anciens ne pouvait plaire, ils avaient adopté un style souvent emphatique et boursoufflé ; et lorsqu'ils avaient voulu peindre les passions, ils avaient substitué des raisonnemens froids aux mouvemens énergiques qu'elles doivent inspirer.

L'inconvénient d'imiter des modèles vicieux et d'exagérer leurs défauts se fit sentir surtout dans les commencemens de notre théâtre. Corneille ne put se préserver entièrement du mauvais goût qui était répandu dans les meilleures compagnies de son tems. Mais,

* Dans la Poésie Dramatique, les critiques ont établi trois sortes d'*unités*, savoir : une *unité* d'action, une *unité* de tems, et une *unité* de lieu.

Ces trois *unités* sont communes à la Tragédie et à la Comédie. L'*unité* d'action est la seule qui soit essentielle dans l'Epopée.

L'*unité* d'action exige que le drame ne roule que sur une action principale et simple, à laquelle se rapportent et se subordonnent les épisodes ou les incidens qui naissent du sujet.

Dans la Tragédie, l'*unité* d'action est formée de l'*unité* de péril ; et dans la Comédie de l'*unité* d'intrigue.

L'*unité* de tems consiste en ce que la durée de l'action dramatique soit renfermée dans l'intervalle d'un soleil à l'autre, lequel est de vingt-quatre heures.

L'*unité* de lieu exige que non seulement le lieu général où une action se passe, comme un pays, une ville, soit déterminé, mais encore le lieu particulier, comme un palais, un vestibule, un temple. —*A. Caillot, Dictionnaire de Littérature.*

dans le choix qu'il fit des auteurs espagnols dont il voulut embellir les ouvrages, on ne peut méconnaître un homme supérieur. Le sujet du Cid, comme je l'ai dit, était un des plus heureux qu'on pût trouver, avait été traité par deux poètes espagnols. Corneille se l'appropria: il en fit un chef-d'œuvre. L'Héraclius de Calderone* était un chaos où le mauvais goût et les fausses combinaisons étaient portés à un degré difficile à concevoir. Le poète français en fit une pièce régulière, où cependant il suivit un peu trop les traces de ses modèles. Dans la suite il puisa encore chez les Espagnols le sujet de *Don Sanche d'Arragon*, qui pour la conduite et pour le style est inférieur à Héraclius. On ne doit pas oublier aussi qu'il trouva dans ce théâtre informe l'idée du *Menteur*. Mais outre que la première pensée d'une comédie de caractère est peu importante, puisque tout dépend de l'exécution, on doit remarquer encore que la liaison des scènes, et surtout le style vraiment comique de cette pièce, appartiennent entièrement à Corneille.

Quoique ce grand poète ait embelli et perfectionné tout ce qu'il a emprunté des Espagnols, on ne peut révoquer en doute qu'en général le style de presque toutes ses pièces ne porte quelque empreinte des défauts qu'on a reprochés aux Calderone et aux Lopez de Véga†. Ce

* Calderone de la Barca, né en 1601, auteur de pièces dramatiques et autres œuvres en espagnol; recueillies en 21 vol. in-4°, Madrid, Sancha, 1776.

† Lopez de Véga, Espagnol, né en 1562, mort en 1635, poète dramatique, etc. Ses Œuvres en vingt-et-un vol. in-4°, Madrid, 1776.

poète, en faisant sa lecture habituelle des auteurs espagnols, avait été porté naturellement à concevoir beaucoup d'estime pour Sénèque et pour Lucain*, tous deux nés en Espagne, et qui semblaient avoir servi de modèles aux écrivains modernes de ce pays. C'est encore ce goût vicieux qui avait influé sur le génie de Corneille, et qui avait fait dire à Boileau, dans un moment d'humeur :

> Tel s'est fait par ses vers distinguer dans la ville,
> Qui jamais de Lucain n'a distingué Virgile.

Ces défauts ne se trouvent que très rarement dans les bonnes pièces de Corneille, et ils disparaissent sous le grand nombre de beautés franches, hardies, et sublimes.

J'ai cherché à donner une idée juste du talent de Corneille, et de l'influence qu'il a eue sur les premières années du siècle de Louis XIV. Je n'ai pas dissimulé ses défauts, mais j'ai cru devoir distinguer ceux dont il ne pouvait se garantir, de ceux auxquels il a été entraîné par son goût pour les auteurs qu'il a surpassés.

* Lucain, né à Cordoue vers l'an 38 de l'ère vulgaire, mis à mort par Néron en 65. Poète latin, auteur de la Pharsale, poème épique en dix livres, traduit en vers français par Brébeuf.

CHAPITRE XI.

Perfectionnement de la langue française sous Louis XIV.

Poètes de ce siècle.

PENDANT que Corneille donnait *Attila, Pulchérie*, et *Suréna*, dernières pièces de Corneille, dans lesquelles, lorsque le feu de sa jeunesse se fut éteint, les beautés diminuèrent, et les fautes devinrent plus fréquentes, Racine faisait représenter ses chefs-d'œuvre. Quoique Pascal ait fait paraître les *Lettres provinciales* avant les premières tragédies de Racine, je n'en parlerai que lorsque je m'occuperai des prosateurs, qui, autant que les poètes, ont illustré le grand siècle de notre littérature. Il m'a semblé que je devais sacrifier ici l'ordre chronologique à la clarté et à la méthode ; et séparer, en conséquence, nos chefs-d'œuvre de poésie de nos chefs-d'œuvre en prose. Je vais donc commencer par passer en revue tous les grands poètes qui ont fleuri sous le règne de Louis XIV.

Racine.

Racine perfectionna la langue poétique, mais ce ne fut pas sans effort. On remarque, que dans ses deux premières tragédies il luttait avec peine contre le vieux langage, et qu'il ne put s'empêcher d'employer quelques expressions et quelques tournures de phrase qu'il a ensuite cru devoir bannir de la langue; mais Racine ne donna une idée juste de la perfection à laquelle il devait arriver que dans Andromaque, qui eut le même succès que le Cid.

Rappellerai-je des vers qui sont gravés dans la mémoire de tous ceux qui ont quelque goût pour les lettres françaises? Examinerai-je avec un soin minutieux des tragédies qui, depuis un siècle, ont épuisé l'admiration des lecteurs et des commentateurs? « Racine a tout fait, « (disait Voltaire,) il n'y a qu'à écrire au bas de chaque « page : beau, pathétique, harmonieux, sublime!"

En effet, il est impossible de faire sentir cette pureté soutenue dans le style, cette raison supérieure qui préside à toutes les pensées, cette convenance parfaite du langage de tous les personnages que peint le poète, cet heureux choix de mots qui semblent réunis sans effort, cette harmonie continuelle et variée qui fait disparaître la monotonie de nos alexandrins, et qui produit sur toutes les oreilles délicates l'effet d'une musique enchanteresse. On doit lire Racine, si l'on veut se former une idée de son génie. Les observations littéraires ne sont utiles que lorsqu'un poète présente des défauts mêlés à des

beautés. Elles peuvent préserver les jeunes gens d'une admiration aveugle pour des idées fausses ou pour de mauvaises alliances de mots ; dans Racine, elles seraient superflues, et l'on peut tout admirer sans craindre de compromettre son goût*.

Je crois devoir répondre à quelques critiques qui ont été faites dans le dix-huitième siècle par les admirateurs outrés de Voltaire. On a prétendu que Racine n'avait su peindre que des Juifs, et que le coloris local manquait à ses pièces.

En commençant par Andromaque, je ferai observer que le personnage d'Oreste répond parfaitement à l'idée que les anciens nous en ont laissée. Malheureux dans tout ce qu'il entreprend, il paraît frappé de cette fatalité terrible qui l'entraîne malgré lui au crime. C'est lui qui porte à la cour d'Epire l'infortune qui le suit constamment. A son aspect, la paix est bannie, les passions les plus violentes sont excitées, et une catastrophe affreuse se prépare. Le rôle d'Andromaque renferme peut-être le tableau le plus pur des mœurs des anciens. Aucun ornement moderne ne dépare le caractère de la veuve d'Hector et de la mère d'Astianax. Hermione est telle que doit être la fille de Ménélas. Elle a toute la fierté de la famille des Atrides. On lui a reproché un peu

* Racine (Jean), né à la Ferté-Milon en 1693, mort à Paris, en 1699, de l'Académie française, et de celle des inscriptions et belles-lettres, historiographe avec Boileau. Cantiques, Idylles, Epigrammes, et douze Tragédies ; Histoire de Port-Royal, Lettres à Boileau, etc. Ses Œuvres, 7 vol. in-8°, publiées par Louis Aimé Martin, douzième édit. Paris, 1822.

de coquetterie, mais on n'a pas remarqué que les emportemens, les artifices, le dépit d'une femme outragée, ne tiennent ni aux tems, ni même aux mœurs. S'est-on jamais avisé de relever, dans Homère, la coquetterie d'Hélène? On a donc mal-à-propos critiqué, dans la tragédie d'*Andromaque*, un des caractères les plus vrais que Racine ait tracés.

Britannicus mérite t-il le reproche de n'avoir point de coloris local? Il faut être de bien mauvaise foi, pour oublier que, dans cette tragédie admirable, Racine a su faire passer dans notre langue poétique les traits les plus frappans et les plus profonds de Tacite. Néron, entre le vice et la vertu, désignés par les caractères de Narcisse et de Burrhus ; dégoûté d'une épouse dont la constance le fatigue, se familiarisant avec le crime par les exemples récens du règne de Claude ; Agrippine, toujours dévorée d'ambition, voyant son crédit se perdre à la cour d'un fils pour lequel elle a tout sacrifié; Burrhus, cherchant à la calmer, défendant par une politique sage le prince dont il désapprouve en secret les actions, et s'exposant à une disgrâce par les vertueuses remontrances qu'il ose faire à son empereur ; Britannicus enfin, n'opposant que la franchise imprudente d'un jeune-homme aux artifices d'une cour corrompue ; toutes ces combinaisons dramatiques, rendues plus belles et plus frappantes par un style constamment assorti aux mœurs, aux caractères et aux situations, ne sont-elles pas des modèles où l'on remarque toutes les ressources que la tragédie peut puiser dans l'histoire.

Tout le monde convient que, dans *Bajazet*, le rôle

d'Acomat est un chef-d'œuvre. On n'a peut-être pas assez remarqué que ce rôle renferme tout le génie de l'empire turc. On y voit les abus du despotisme, on distingue facilement que la mort d'Amurat et l'élévation de Bajazet ne changeront rien au gouvernement. Le sérail seul éprouvera une révolution. Il n'appartient qu'au génie de placer des vues si profondes dans un ouvrage dramatique. Il faudrait citer tout ce rôle, si l'on voulait chercher jusqu'à quel point le style répond à la situation et aux projets du visir. On s'accorde moins sur le rôle de Roxane. Ce n'est point une princesse à qui l'éducation a donné la modestie et la décence qui conviennent à son sexe ; c'est une esclave élevée au rang de favorite, qui n'a aucune délicatesse, dont rien ne contient la passion furieuse, et qui consent à pardonner à son amant, s'il veut voir périr celle qu'il aime. La diction enchanteresse de Racine pouvait seule faire réussir ce rôle, le plus difficile peut-être qu'un poète dramatique pût tracer. Plusieurs critiques ont reproché de la faiblesse au personnage de Bajazet ; mais ils n'ont pas fait réflexion que ce jeune prince, enfermé dans le sérail dès son enfance, partagé entre une princesse qu'il aime et une femme dont son sort dépend, devait nécessairement avoir quelques irrésolutions produites par son inexpérience, et par la situation difficile où il se trouve. Cependant le poète ne laisse point échapper une occasion de montrer la générosité et l'élévation de son caractère. Bajazet dit au visir :

> La mort n'est pas pour moi le comble des disgrâces,
> J'osai tout jeune encor la chercher sur vos traces,

Et l'indigne prison où je suis enfermé
A la voir de plus près m'a même accoutumé.

Lorsque Roxane lui offre sa grâce à condition qu'il verra périr Atalide, Bajazet lui répond :

Je ne la recevrais que pour vous en punir;
Que pour faire éclater aux yeux de tout l'empire
L'horreur et le mépris que cette offre m'inspire.

Ces exemples suffisent pour prouver que Bajazet n'a point la faiblesse qui lui a été si souvent reprochée. Il n'a aucune crainte de la mort, et montre toutes les dispositions à devenir un grand prince, s'il est délivré de sa captivité.

La haine que les peuples de l'Orient avaient conçue pour les Romains; l'indignation qu'avaient dû leur inspirer ces conquérans, qui n'avaient aucun respect pour les droits des nations, et qui employaient leur politique à les asservir en les divisant, n'avaient été peintes que par Corneille dans *Nicomède*. Mais le principal personnage de cette dernière pièce n'avait peut-être pas une réputation assez avouée par les historiens, pour produire tout l'effet qu'on pouvait attendre de cette aversion implacable et invétérée. L'excellent goût de Racine, qui voulait traiter cette situation vraiment théâtrale, le porta à choisir Mithridate, ce roi qui fit trembler les conquérans du monde, et qui ordonna la mort de cent mille Romains. Pour peu que l'on veuille examiner cette tragédie, on ne doutera plus qu'elle ne peigne, avec la plus grande vérité, les mœurs du tems, et qu'elle ne rappelle parfaitement les historiens d'où elle est tirée. Mithridate n'a-t-il pas les vertus et les vices que lui attribuent toutes les traditions

historiques? Racine le représente vaincu, mais son abaissement ne le rend-il pas plus terrible et plus théâtral? Le caractère de ses deux fils ne contribuent-ils pas à former le tableau dramatique le mieux composé? Pharnace ressemble à son père pour la fausseté, il l'atteint presque dans l'art d'entraîner ses ennemis dans le piège; mais il n'a aucune de ces grandes qualités qui balançaient les vices de Mithridate. Xipharès possède les vertus brillantes de son père, il a pour les Romains la même haine, le même courage le rend invincible dans les combats; mais il n'est pas, comme Mithridate, traître et cruel. Son caractère est noble, généreux, et doit fixer tout l'intérêt. On voit que, par cette combinaison pleine de raison et de génie, les deux fils ressemblent à leur père d'une manière différente et donnent lieu au contraste le plus heureusement calculé. Que dirai-je de Monime? De ce rôle si tendre, et en même tems si décent? Quelques critiques lui ont trouvé trop de politesse, et une couleur trop moderne. Il suffit de leur répondre, que Monime n'est point née dans le royaume barbare du Pont: elle a vu le jour sous le ciel heureux de la Grèce; elle a été élevée dans le pays le plus policé qu'il y eût alors. Racine devait donc lui donner un langage et une politesse inconnus à la cour de Mithridate. En cela il a donc parfaitement conservé le coloris local. Je n'ai point parlé des beaux développemens du caractère de Mithridate, et des moyens qu'il propose à ses enfans pour porter la guerre jusque sous les murs de Rome. Ces morceaux sublimes sont trop connus.

Il n'y a que les détracteurs les plus injustes, et les plus

outrés, qui aient osé attaquer le coloris d'*Iphigénie*. Ce chef-d'œuvre a été examiné avec soin par Voltaire, qui en a fait ressortir les beautés avec une sorte d'enthousiasme. Je ne puis rien ajouter à ce qu'a dit ce poète célèbre. Heureux s'il eût toujours été aussi juste envers Racine ; et si, dans sa vieillesse, il n'eût point dénigré avec autant d'indécence que d'acharnement la tragédie d'*Athalie*.

Le rôle de Phèdre est le plus beau de notre théâtre. On ne se lasse point d'admirer l'art avec lequel Racine a su peindre les divers mouvemens d'une passion furieuse.

Toutes ces observations me semblent prouver que jamais poète dramatique ne poussa plus loin que Racine la fidélité pour le coloris local.

Cette digression, sur le coloris qui convient aux diverses tragédies, pourrait, au premier coup-d'œil, paraître sortir de mon sujet ; mais je ferai observer que, sans le style, il n'y a point de coloris dans la poésie. En effet, Racine n'a dû qu'à sa diction toujours variée, toujours pure, toujours élégante, cette aptitude à peindre les hommes de tous les lieux et de tous les tems.

Si l'on peut lui reprocher d'avoir quelquefois sacrifié au goût de son siècle, on ne trouve jamais des exemples de cette faute dans les principaux personnages de ses pièces. Ils ne pourraient, à la rigueur, se faire remarquer que dans quelques vers des rôles de Pyrrhus, de Junie, d'Atalide et d'Aricie. Je ne parlerai point d'*Athalie* ; les détracteurs de Racine ont avoué qu'il avait su peindre les Juifs. Je terminerai ce que j'ai à dire sur ce grand poète par un examen d'*Esther*, tragédie trop peu estimée,

où Racine a cependant employé autant d'art et de talent que dans ses autres chefs-d'œuvre.

Vous ne trouverez point dans cette pièce les passions violentes mises en jeu ; vous n'y verrez point de ces rivalités, de ces excès, de ces crimes, produits par un sentiment dont l'empire est si puissant sur les hommes, et qui sont un des principaux ressorts de nos tragédies. *Esther* est d'une espèce particulière. Jamais caractère plus pur n'a été mis sur la scène. La vertu la plus touchante, la piété la plus tendre, la plus douce sensibilité, le courage modeste qui convient à une femme, composent ce caractère fait pour inspirer le plus vif intérêt. Il se déploie en partie dans la première scène. Esther raconte à une de ses amies, dont elle est séparée depuis long-tems, comment elle est parvenue au trône. L'Ecriture-Sainte avait pu donner au poète une idée de la modestie simple et sans affectation de la nièce de Mardochée. "Le jour vint, lit-on dans le chapitre premier du "livre d'*Esther*, auquel elle devait être présentée au roi, "en son rang. Elle ne demanda rien pour se parer ; "mais l'eunuque Egée, qui avait soin de ces vierges, lui "donna pour cela tout ce qu'il voulut ; car elle était "parfaitement bien faite, et son incroyable beauté la ren-"dait aimable et agréable à tous ceux qui la voyaient." Combien Racine n'a-t-il pas embelli et fait ressortir les principales parties de ce tableau :

> Peut-être on t'a conté la fameuse disgrâce
> De l'altière Vasthi dont j'occupe la place,
> Lorsque le roi, contre elle enflammé de dépit,
> La chassa de son trône ainsi que de son lit.

Mais il ne put sitôt en perdre la pensée.
Vasthi régna long-tems dans son âme offensée.
Dans ses nombreux états il fallut donc chercher
Quelque nouvel objet qui l'en pût détacher.
De l'Inde à l'Hellespont ses esclaves coururent;
Les filles de l'Egypte à Suse comparurent;
Celles même du Parthe et du Scythe indompté,
Y briguèrent le sceptre offert à la beauté.
On m'élevait alors solitaire et cachée,
Sous les yeux vigilans du sage Mardochée.

* * * * * *

Du triste état des Juifs jour et nuit agité,
Il me tira du sein de mon obscurité;
Et sur mes faibles mains fondant leur délivrance,
Il me fit d'un empire accepter l'espérance.
A ses desseins secrets, tremblante, j'obéis;
Je vins, mais je cachai ma race et mon pays.
Qui pourrait cependant t'exprimer les cabales
Que formait en ce lieu un peuple de rivales,
Qui toutes disputant un si grand intérêt,
Des yeux d'Assuérus attendaient leur arrêt.
Chacune avait sa brigue et de puissans suffrages.
L'une d'un sang fameux vantait les avantages,
L'autre pour se parer de superbes atours,
Des plus adroites mains empruntait le secours;
Et moi pour toute brigue, et pour tout artifice,
De mes larmes au ciel j'offrais le sacrifice.

Elle raconte ensuite, avec autant de modestie, comment elle a trouvé grâce devant Assuérus. Mais un morceau de poésie qui l'emporte encore sur les vers qu'on vient de lire, c'est celui où elle dit qu'elle a réuni près d'elle plusieurs jeunes filles d'Israël qui l'aident à supporter le poids de sa grandeur. Jamais, j'ose le dire, les

grâces et la délicatesse de la langue française n'ont été portées plus loin par aucun poète.

Cependant mon amour pour notre nation
A rempli ce palais des filles de Sion,
Jeunes et tendres fleurs par le sort agitées,
Sous un ciel étranger comme moi transplantées.
Dans un lieu séparé des profanes témoins,
Je mets à les former mon étude et mes soins;
Et c'est là que, fuyant l'orgueil du diadême,
Lasse de vains honneurs et me cherchant moi-même,
Aux pieds de l'Eternel je viens m'humilier,
Et goûter le plaisir de me faire oublier.

Quelle douceur! Quelle harmonie! La métaphore des *jeunes fleurs* présente surtout une idée charmante. On a dit que cette peinture n'était qu'une allusion à l'établissement de Saint-Cyr, fondé par Madame de Maintenon*; mais on ne s'est pas rappelé que dans l'Ecriture, il est souvent parlé des *jeunes filles* israëlites qu'Esther avait auprès d'elle.

Mardochée vient annoncer à Esther la ruine prochaine

* Maintenon (Françoise d'Aubigné, marquise de) naquit en 1635. Destinée à éprouver toutes les rigueurs et toutes les faveurs de la fortune, orpheline et élevée avec la plus grande dureté chez une de ses parentes, elle se crut heureuse d'épouser en 1631 le fameux Scarron. Sa beauté et son esprit la firent bientôt distinguer. Après la mort de son mari, le roi lui confia l'éducation du duc de Maine. Voilà l'origine de sa fortune, son mérite fit tout le reste. Elle sut plaire au roi, et on a lieu de croire qu'il l'épousa secrètement. Elle a écrit des lettres publiées en 9 vol. in-12°. Elles sont des modèles de pureté, de style, et de raison. Après la mort du roi, elle se retira à St. Cyr, où elle mourut en 1719.

des Israëlites, il lui explique la démarche que ses frères attendent d'elle. La craintive Esther balance d'abord : on punit de mort tous ceux qui osent entrer chez le roi sans avoir été appelés. Son épouse même n'est point exceptée de cette loi cruelle. Cependant, aux exhortations éloquentes de Mardochée, elle reprend courage et se dévoue pour Israël. Sa timidité inspire autant d'intérêt, que son dévouement d'admiration. Mardochée la quitte, et elle adresse à Dieu cette prière, qu'on ne peut lire sans attendrissement.

O mon souverain roi,
Me voilà donc tremblante et seule devant toi !
Mon père mille fois m'a dit dans mon enfance,
Qu'avec nous tu juras une sainte alliance,
Quand pour te faire un peuple agréable à tes yeux,
Il plut à ton amour de choisir nos ayeux ;
Même tu leur promis de ta bouche sacrée
Une postérité d'éternelle durée.
Hélas ! ce peuple ingrat a méprisé ta loi ;
La nation chérie a violé sa foi.
Elle a répudié son époux et son père,
Pour rendre à d'autres dieux un honneur adultère.
Maintenant elle sert sous un maître étranger,
Mais c'est peu d'être esclave, on la veut égorger.
Nos superbes vainqueurs insultant à nos larmes,
Imputent à leurs dieux le bonheur de leurs armes,
Et veulent aujourd'hui qu'un même coup mortel
Abolisse ton nom, ton peuple, et ton autel.

Quelle ferveur dans cette prière ! Que l'aveu des crimes des Israëlites est heureusement placé dans la bouche pure de la vertueuse Esther ! La majesté des

faibles. Serait-ce Mardochée ? Ecoutons-le exhorter Esther à se sacrifier pour Israël :

Quoi ! lorsque vous voyez périr votre patrie,
Pour quelque chose, Esther, comptez-vous votre vie ?
Dieu parle ; et d'un mortel vous craignez le courroux !
Que dis-je ? Votre vie, Esther, est-elle à vous ?
N'est-elle pas au sang dont vous êtes issue ?
N'est-elle pas à Dieu dont vous l'avez reçue ?
Et qui sait, lorsqu'au trône il conduisait vos pas,
Si, pour sauver ce peuple, il ne vous gardait pas ?
Songez-y bien, ce Dieu ne vous a point choisie
Pour être un vain spectacle aux peuples de l'Asie,
Ni pour charmer les yeux des profanes humains.

Mardochée ajoute :

Et quel besoin son bras a-t-il de nos secours ?
Que peuvent contre lui tous les rois de la terre ?
En vain ils s'uniraient pour lui faire la guerre.
Pour dissiper leur ligue, il n'a qu'à se montrer :
Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer.
Au seul son de sa voix, la mer fuit, le ciel tremble :
Il voit comme un néant tout l'univers ensemble ;
Et les faibles mortels, vils jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étaient pas.

A-t-on jamais vu une telle profusion de beautés poétiques ? Cette éloquence ne doit-elle pas tout entraîner ? Le personnage de Mardochée, que par une adresse extrême Racine n'offre qu'un moment aux regards, a-t-il un rôle faible ?

Le rôle d'Aman est un des plus profonds que Racine ait imaginés. Ce ministre cruel peint d'un seul trait sa situation et son caractère.

J'ai su de mon destin corriger l'injustice,
Dans les mains des Persans, jeune enfant apporté,
Je gouverne l'empire où je fus acheté.

Ce trait rassemble tout de suite les mœurs de l'Orient. Un esclave gouverne l'empire où il fut acheté. Tous les vices de ces gouvernemens monstrueux se développent à l'instant au lecteur. Du sein de la fange, s'élèvent des hommes qui portent dans les emplois publics le penchant honteux de la servitude. Rampans avec leurs maîtres, ils poussent à l'excès l'insolence avec leurs inférieurs. Tout autre, qu'un esclave parvenu, aurait-il pu ordonner la mort d'un peuple entier, parce qu'il a été bravé par un individu de cette nation? On reconnaît dans cette combinaison la raison supérieure de Racine. Remarquez la suite de ce caractère, lorsqu'Aman se plaint d'Assuérus:

Il sait qu'il me doit tout, et que, pour sa grandeur,
J'ai foulé sous les pieds, remords, crainte, pudeur;
Qu'avec un cœur d'airain exerçant sa puissance,
J'ai fait taire les lois, et gémir l'innocence.

Ce caractère, soutenu par tout le talent de Racine, fait le plus heureux contraste avec la pureté et la douceur d'Esther.

Le rôle d'Assuérus est le moins théâtral; mais tout le monde conviendra qu'il est bien supérieur au personnage du roi, dans le *Cid*. On doit observer que, dans cette pièce, Racine a banni les confidens. Elise est une ancienne amie qu'Esther revoit après une longue absence; Hidaspe est un officier du palais, qui n'a qu'un entretien

avec Aman. Tharès est la femme de ce ministre ; il est naturel qu'il s'explique avec elle sans déguisement.

Les chœurs d'*Esther* sont aussi beaux que ceux d'*Athalie*. On connaît le talent de Racine pour le genre lyrique. Je ne citerai qu'un morceau, dont l'idée est prise dans le fameux pseaume, *super flumina Babylonis**.

Déplorable Sion, qu'as-tu fait de ta gloire ?
Tout l'univers admirait ta splendeur,
Tu n'es plus que poussière ; et de cette grandeur,
Il ne nous reste plus que la triste mémoire.
Sion, jusques au Ciel élevée autrefois,
Jusqu'aux Enfers maintenant abaissée !
Puissé-je demeurer sans voix,
Si dans mes chants, ta douleur retracée,
Jusqu'au dernier soupir, n'occupe ma pensée !

Je n'ai pas besoin de faire admirer la pureté et l'harmonie de ce chant divin.

Racine réussit aussi dans la comédie. Les vers des *Plaideurs* sont devenus proverbes ; mais lorsque cette pièce parut, Molière avait déjà perfectionné le style comique. Personne mieux que Racine,

Ne sut d'un trait piquant aiguiser l'épigramme.

Ses *Lettres aux solitaires de Port-Royal* ont été comparées aux *Provinciales*. C'est annoncer assez qu'il excella dans la prose.

Tout ce que je viens de dire sur ce grand poète ne pourra donner qu'une opinion bien imparfaite des beautés

* C'est le pseaume CXXXVII.

dont ses tragédies étincellent. Je le répète, il faut le lire pour le bien connaître. A la représentation, il est impossible de saisir toutes les délicatesses du style. On sera étonné, toutes les fois qu'on reprendra ce poète inimitable, d'y trouver des beautés nouvelles, et de ces aperçus profonds qui n'appartiennent qu'à l'homme de génie.

A cette époque, la langue poétique fut irrévocablement fixée. On sut quels mots devaient être admis dans la poésie, quels mots devaient en être rejetés. Racine augmenta la clarté de ce langage, en bannissant les inversions obscures de nos poètes. Il conserva celles qui s'accordaient avec le génie de notre langue ; et, pour la dédommager (si je puis m'exprimer ainsi,) de la perte qu'il lui fit éprouver, il multiplia ces belles métaphores, ces heureuses alliances de mots, dont la hardiesse disparaît aux yeux du lecteur vulgaire, par la justesse et par le parfait accord des pensées.

Boileau Despréaux.

Un poète aussi pur que Racine, son ami et son censeur sévère, contribua presqu'autant que lui à épurer la langue poétique*. Il donna des préceptes et des exemples. Le siècle de Louis XIV dut à Boileau la chute

* Boileau Despréaux, né en 1637, mort en 1711. Poète français très célèbre, ami intime de Racine. Douze Satires, douze Epitres, Art Poétique, le Lutrin, Poésies diverses, Traduction du Traité du sublime de Longin, etc. Ses Œuvres, édit. stér. d'Herhan, 3 vol. in-8°, Paris, 1810.

d'une multitude d'auteurs qui jouissaient d'une réputation usurpée, et dont les succès, s'ils avaient été prolongés, auraient déshonoré la plus belle époque de notre littérature. Tout plia devant Despréaux ; et tant qu'il vécut, ses jugemens furent adoptés et confirmés par le public. Comme si ce nom eut encore inspiré le respect et la crainte, même après la mort de celui qui l'avait porté, pendant long-tems personne ne s'éleva contre les ouvrages de Boileau. La Motte, dans tous ses paradoxes sur l'épopée, sur la tragédie, et sur la poésie en général, ne cite Despréaux qu'avec respect*. L'abbé Trublet qui, avec beaucoup moins d'esprit, poussa plus loin l'erreur des faux systêmes, osa le premier attaquer ce colosse littéraire†. Boileau, dans la dernière édition qu'il donna de ses œuvres, avait, pour ainsi dire, révélé son secret au public ; il avait indiqué les principes qui l'avaient guidé dans ses travaux, et les causes des succès qu'ils avaient obtenus. Après avoir établi que les ouvrages d'esprit ne réussissent que s'ils ont un certain sel, et un

* La Motte-Houdard, né en 1672, mort en 1731, de l'Académie française. Tragédies en vers et en prose, Odes, Fables, Eglogues ; l'Iliade abrégée en vers français ; Réflexions sur la Critique ; Réponse à la onzième Réflexion de Boileau sur Longin. Œuvres de La Motte en onze volumes in-12°, Paris, 1754.

† Trublet (N. Ch. Jos.), né à Saint-Malo en 1697, mort en 1770, de l'Académie française. Essais de Littérature et de Morale, 1762, 4 vol. in-12°. Dans le second tome, vingt pages de remarques sur la sixième préface de Boileau ; Panégyriques des Saints, etc. 1764, 2 vol. in-12° ; Mémoires sur la vie de Fontenelle, 1761, in-12°.

certain agrément propre à piquer le goût général des hommes, Boileau ajoute : " Que si on me demande ce " que c'est que cet agrément et ce sel, je répondrai " que c'est un je ne sais quoi qu'on peut beaucoup " mieux sentir que dire. A mon avis, néanmoins, " il consiste principalement à ne jamais présenter " au lecteur que des pensées vraies et des ex- " pressions justes. Qu'est-ce qu'une pensée neuve, " brillante, extraordinaire ? Ce n'est point, comme se " le persuadent les ignorans, une pensée que personne " n'a jamais eue, ni dû avoir. C'est au contraire une " pensée qui a dû venir à tout le monde, et que quel- " qu'un s'avise le premier d'exprimer." Boileau cite pour exemple la fameuse réponse de Louis XII : " *Un* " *roi de France ne venge point les injures d'un duc* " *d'Orléans*. D'où vient, ajoute-t-il, que ce mot frappe " d'abord ? N'est-ce pas aisé de voir, que c'est parce " qu'il présente aux yeux une vérité que tout le monde " sent, et qu'il dit mieux que tous les beaux discours de " morale, qu'*un grand prince, lorsqu'il est une fois sur* " *le trône, ne doit plus agir par des mouvemens parti-* " *culiers, ni avoir d'autres vues que la gloire et le bien* " *général de son état ?*"

Ces principes de Despréaux devraient être sans cesse présens à l'esprit de tous ceux qui écrivent, soit en prose, soit en vers. C'est en les suivant, que l'auteur de l'Art Poétique a su se préserver de l'emphase qu'on prend souvent pour de la force, de l'obscurité à qui l'on donne le nom de profondeur, et qu'il a toujours été plein de raison, de clarté et de naturel.

Marmontel dans son *Essai sur le goût*, soutient contre

l'auteur de l'*Art Poétique*, Lucain et Quinault; il appelle Boileau un *critique peu sensible*. On pourrait demander à quoi peut servir la sensibilité dans la satire. Mais à l'époque où Marmontel écrivait, c'était la mode d'être sensible. On mettait du sentiment dans tout. Une discussion politique, un ouvrage de science, le compte qu'un ministre rendait de son administration, n'auraient point été lus s'ils n'avaient annoncé la *profonde sensibilité* de leur auteur. On pourrait s'étendre davantage sur cette mode singulière du dix-huitième siècle, qui de nos jours a encore plusieurs partisans*.

Dans ses *Elémens de Littérature*, ouvrage qui devrait être un livre classique, Marmontel traite Boileau avec encore plus d'injustice. Il lui trouve moins de verve qu'à Régnier. Il lui reproche de n'avoir pas saisi le côté moral du siècle de Louis XIV, de n'avoir pas peint *l'avidité des enfans impatiens de succéder, les folles dépenses de deux époux, les fantaisies, le jeu vorace, le luxe ruineux*. Marmontel n'était pas de bonne foi, ou il avait peu lu Boileau. En effet, l'avidité des héritiers n'est-elle pas peinte dans la cinquième épitre:

Oh! que si cet hiver un rhume salutaire,
Guérissant de tous maux mon avare beau-père,
Pouvait, bien confessé, l'étendre en un cercueil,
Et remplir sa maison d'un agréable deuil;

* Marmontel (J. Franç.), né à Bort en Limosin en 1719, mort à Aboville en 1799, de l'Académie française, Détracteur de Boileau. Ses Œuvres, Paris, 1787, etc. en 32 vol. in-8° (et in-12°), conte- 'es Contes moraux, Bélisaire, des Elémens de Littérature, des es, des Opéras comiques, des Mémoires, d'excellentes ie Grammaire.

Que mon âme, en ce jour de joie et d'opulence,
D'un superbe convoi plaindrait peu la dépense !
Disait le mois passé, doux, honnête et soumis,
L'héritier affamé de ce riche commis.

Quels tableaux plus complets des dépenses outrées, des fantaisies, du jeu vorace, du luxe ruineux, que ceux de la *Satire sur les femmes*, où le poète passe en revue toutes ces folies, en employant tour-à-tour le ridicule et la sévérité ? Boileau ne s'est pas borné aux sujets moraux indiqués par Marmontel. Il a peint encore, dans la *Satire cinquième*, le ridicule de la noblesse qui n'est pas soutenue par la vertu ; dans la huitième, l'inconstance et la folle vanité des hommes ; dans la onzième, les faux préjugés sur l'honneur ; dans l'*Epître à M. de Seignelai*, la sotte et basse flatterie.

Je ne m'étendrai point sur l'*Art Poétique* où Boileau a, comme je l'ai dit, toujours joint l'exemple au précepte. C'est dans ce poème que l'on peut observer l'étonnante variété de son talent poétique. S'il parle de la tragédie et de l'épopée, son style prend de la noblesse et de la hauteur ; s'il parle de l'élégie, il devient tendre ; s'il parle de l'idylle, il devient simple ; s'il parle du sonnet, il devient serré et précis. Le Lutrin prouve que Despréaux n'était dépourvu ni de verve, ni de fécondité, comme le prétendait Marmontel. Quelle ordonnance dans ce poème ! Quelle vérité dans les caractères ! Quelle pureté, quelle élégance dans la diction ! Quelques critiques se sont plaints de ce que le Lutrin finissait d'une manière triste ; mais ils n'ont pas remarqué que le res-

pect que l'auteur devait à la religion lui prescrivait de revenir à des idées sérieuses, après s'être permis un léger badinage sur une dispute ecclésiastique où il ne s'agissait cependant que d'une vaine préséance.

Les heureuses alliances de mots, les métaphores hardies, sont presque aussi fréquentes dans Boileau que dans Racine. On a vu :

> De timides mortels,
> Trembler aux pieds d'un singe assis sur leurs autels ;
> Et sur les bords du Nil, les peuples imbécilles,
> L'encensoir à la main, chercher les crocodiles.

Quelle image que ces peuples qui cherchent des crocodiles l'encensoir à la main !

Boileau parle d'un poète qui

> S'en va mal-à-propos, d'une voix insolente,
> Chanter du peuple Hébreu la fuite triomphante.

Remarquez l'expression de *fuite triomphante*. Cette alliance de mots n'avait point d'exemple. Elle ne pouvait s'appliquer qu'à Moïse.

Tout le monde connaît le tableau de la Mollesse, dans le *Lutrin*. Je ne ferai remarquer que ces vers :

> Les plaisirs nonchalans folâtrent à l'entour.
> L'un pétrit dans un coin l'embonpoint des chanoines ;
> L'autre broye en riant le vermillon des moines.

L'harmonie, la grâce, peuvent-elles aller plus loin ?

Je deviendrais trop long, si je voulais rappeler toutes les beautés de ce genre, dont les poésies de Boileau sont

remplies. Ses détracteurs ont prétendu qu'il n'avait pas su peindre des images douces et agréables. Je ne citerai qu'une description champêtre, qui a sans doute servi d'exemple à l'élégant traducteur des Géorgiques. Le poète, fatigué de la ville, va passer quelques jours dans une campagne. Son talent satirique paraît l'abandonner, il ne sait plus exprimer que le charme des objets dont ses yeux sont frappés :

C'est un petit village, ou plutôt un hameau,
Bâti sur le penchant d'un long rang de collines,
D'où l'œil s'égare au loin dans les plaines voisines.

La Seine coule au bas de ces coteaux ; l'auteur peint les habitations des villageois creusées dans le roc :

La maison du Seigneur, seule un peu plus ornée,
Se présente au dehors de murs environnée.
Le soleil, en naissant, la regarde d'abord,
Et le mont la défend des outrages du nord.

Ici, ajoute le poète :

Dans un vallon bornant tous mes desirs,
J'achète à peu de frais de solides plaisirs.

Il fait ensuite le tableau des amusemens de la campagne :

Quelquefois, aux appâts d'un hameçon perfide,
J'amorce, en badinant, le poisson trop avide,
Ou d'un plomb qui suit l'œil et part avec l'éclair,
Je vais faire la guerre aux habitans de l'air.
Une table, au retour, propre et non magnifique,
Me présente un repas agréable et rustique.

Boileau termine enfin ce charmant tableau par une imitation d'Horace : *O rus, quando ego te aspiciam** !

O fortuné séjour ! ô champs aimés des cieux,
Que pour jamais, foulant vos prés délicieux,
Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,
Et, connu de vous seuls, oublier tout le monde.

Une plus douce philosophie peut-elle être exprimée par des vers plus élégans ? On doit examiner avec soin la peinture de la pêche et de la chasse, qui est un modèle de poésie descriptive†.

* Hor. liv. II, sat. vi, v. 60.

† Boileau chérissait la société de Molière, il révérait en lui le plus ingénieux censeur des folies humaines ; il l'appelait le contemplateur, le philosophe ; et c'était n'être pas indigne de ce dernier nom que de sentir si bien à quel point il convenait à l'auteur du Misanthrope. Quand Louis XIV voulut savoir quel était le premier poète, il n'est pas étonnant que Boileau ait nommé Molière ; mais quand Louis demanda quel génie avait le plus honoré la littérature française du dix-septième siècle, Despréaux, indiquant encore Molière, eut la gloire de proclamer le premier le jugement des sages.

Le plus intime ami de Boileau fut Racine. Cette liaison commença en 1664, à l'occasion d'une ode et de quelques observations de Boileau sur cette pièce. Ces deux poètes n'ont cessé depuis de se consulter mutuellement sur leurs ouvrages : genre de relation qui entre deux écrivains est le plus digne aliment et la plus sûre épreuve de l'amitié. Jamais ce commerce d'estime et de franchise ne fut plus fidèle ; jamais deux poètes n'ont pris à la gloire l'un de l'autre un intérêt si vif et si tendre.—*M. Daunou, Discours sur le caractère des ouvrages de Boileau et sur leur influence.*

Molière.

La langue poétique était formée ; mais elle n'aurait pas eu une influence assez forte sur la langue de conversation. Celle-ci, au commencement du siècle de Louis XIV, était, dans la meilleure compagnie, pleine d'affectation et de recherche. Les lettres et les poésies de Voiture avaient fait une espèce de révolution dans le langage familier. On avait outré les défauts de cet auteur, à qui l'on avait accordé une trop grande réputation*. On ne savait rien exprimer d'une manière naturelle ; on avait banni une multitude de mots qui servent à exprimer nos idées habituelles ; et l'on y avait substitué des termes pompeux, qui contrastaient d'une manière singulière avec les objets dont on voulait parler. Il fallait, pour détruire cet abus, qu'il parût un homme dont le génie acquît assez d'empire sur son siècle, pour livrer à un ridicule ineffaçable ces vaines recherches d'expressions, et ces subtilités métaphysiques qui avaient tant de partisans. Molière† opéra ce changement en donnant les *Précieuses ridicules*. Pour avoir une idée de la dif-

* Voiture (Vincent), né à Amiens en 1598, mort à Paris en 1648, membre de l'Académie française, qui prit le deuil quand il mourut. Œuvres de Voiture, Paris, 1729 ou 1745, 2 vol. in 12°, contenant les Lettres et ses Poésies diverses, Epîtres, Elégies, Sonnets, Rondeaux, Ballades, Chansons.

† Molière (J. B. Poquelin de), de Paris, né en 1620, mort en 1673. Le premier des poètes comiques. Ses Œuvres, Paris, 1823, 6 vol. in-8°, par M. Petitot.

ficulté qu'il dut éprouver, il faut se souvenir qu'à cette époque, le nom de *précieuse* était un titre honorable pour une femme, et que Madame de Sévigné et Madame de La Fayette dont l'esprit était si naturel et si éloigné de toute affectation, avaient été citées avec éloge dans un Dictionnaire des Précieuses. Aussi Molière eut-il soin d'appeler sa comédie les *Précieuses ridicules*, et proteste-t-il, dans sa préface, qu'il n'a pas voulu attaquer les *véritables Précieuses*. Cette pièce fit tomber absolument le faux bel-esprit de l'hôtel de Rambouillet*. *On*

* Catherine de Vivone épousa le marquis de Rambouillet au commencement du règne de Louis XIII. Une grande fortune, un caractère aimable, le goût des lettres, attirèrent chez elle une nombreuse société. Les esprits respirant à peine des fureurs de la ligue, aimaient à goûter des plaisirs tranquilles : on se réunissait tous les jours chez Madame de Rambouillet ; on s'entretenait de science et de poésie, on faisait tous ses efforts pour être aimable; et la galanterie réprimée par la vertu à toute épreuve de la marquise, se déguisait sous un raffinement de sentiment et de pensée qui semblait n'avoir pour objet que les rapports secrets de l'âme. Cette maison fut beaucoup plus brillante, lorsque la célèbre Julie d'Angennes, fille de Madame de Rambouillet parut dans le monde.

Molière a couvert de ridicule un grand nombre de travers, mais il n'en est pas qu'il ait détruit aussi complètement que ceux qu'on reprochait à la société de l'hôtel de Rambouillet. La délicatesse affectée, la recherche puérile d'expressions, les graves dissertations sur des riens, des sentimens romanesques qui faisaient le fond des conversations de cette société fameuse, enfin les manières et le jargon des précieuses ont entièrement disparu. Qu'on se figure que les gens les plus éclairés de la cour se faisaient honneur d'être de cette société ; qu'à Paris et dans les provinces on ne croyait avoir le bon ton que si l'on parvenait à l'imiter; que le célèbre Montausier avait épousé Mademoiselle de Rambouillet; que Bos-

doit remarquer que la comédie, qui débarrassa la langue française du fracas pédantesque dont elle était surchargée, fut un des premiers essais de Molière. Quels chefs-d'œuvre ne promettait pas un tel ouvrage? Dans plusieurs de ses autres pièces, il suivit toujours le même projet de corriger la langue et d'épurer le goût. Il fit abandonner aux médecins l'habitude du langage scientifique, qui n'était pas à la portée de leurs malades; il contribua à former cette manière noble et simple de s'exprimer, qui convient aux hommes de la cour; enfin il fit perdre à la bourgeoisie une certaine grossièreté qu'elle avait conservée, malgré les prodiges de tous les arts offerts à ses yeux, et une crédulité aveugle qui la livrait à tous les fourbes qui cherchaient à la tromper. Dans

suet et Fléchier avaient fait leurs premiers essais dans cette maison; et l'on comprendra quel ascendant Molière avait su prendre sur son siècle, puisqu'il parvint à frapper de ridicule ce qu'on adorait depuis tant d'années.

La comédie ne corrige point les vices des hommes; elle enseigne seulement à les cacher. Lors même qu'elle attaque quelques travers, si elle parvient à les détruire, c'est pour leur en substituer d'autres. Il n'en fut pas ainsi de l'espèce de défaut qui caractérisait l'hôtel de Rambouillet; les femmes qui donnaient le ton dans cette maison sentirent bientôt qu'il fallait le changer; chez les plus jeunes, la coquetterie eut plus de part à cette conduite que la conviction. Elles quittèrent facilement la pruderie et l'apprêt pour prendre des grâces naturelles. Peut-être ce changement fit-il perdre à la société l'extrême décence qu'elle avait eue jusqu'alors; peut-être le respect pour les femmes, si nécessaire aux bonnes mœurs, fut-il trop diminué; car, il ne faut pas se le dissimuler, l'hôtel de Rambouillet n'était pas en tout aussi ridicule qu'on se le figure aujourd'hui.—*Tableau des mœurs du dix-septième siècle, par M. Petitot.*

une comédie-ballet, à laquelle il n'attachait presqu'aucune importance, on le voit persister dans le même dessein. Le *Mariage forcé* offre deux philosophes, l'un sceptique, l'autre partisan d'Aristote, qui étalent tout le jargon des anciennes écoles, et qui en font sentir le ridicule. Le langage mystique est imité, dans *Tartuffe*, avec une vérité qui étonne dans un homme qui devait peu fréquenter les dévots. Mais c'est dans le premier acte de sa comédie du *Misanthrope*, et dans les *Femmes savantes*, qu'il se montra encore plus le défenseur du bon goût. A la première représentation du *Misanthrope*, le parterre fut un moment à balancer s'il trouverait bon ou mauvais le sonnet d'Oronte. Cela prouve combien la majorité du public était encore séduite par le faux goût. L'excellent esprit de Molière se montre dans la critique qu'il fait faire par Alceste. Ce grand observateur avait senti que toute pensée fausse ne pouvait être bien exprimée :

> Ce style figuré dont on fait vanité,
> Sort du bon naturel et de la vérité ;
> Ce n'est que jeu de mots, qu'affectation pure,
> Et ce n'est pas ainsi que parle la nature.

Je ne quitterai point cette admirable pièce, sans rappeler que jamais meilleur ton ne fut introduit sur le théâtre. Le ridicule y est noble, si je puis m'exprimer ainsi ; et c'est peut-être l'effort le plus extraordinaire qu'ait fait le créateur de la comédie française. Le fougueux Alceste, le prudent Philinte, la coquette Célimène, la douce Eliante, la prude Arsinoé, le pédant Oronte, les deux marquis, forment, par leurs caractères, les contrastes les plus piquans ; il résulte de leur rapproche-

ment les scènes les plus comiques et les plus spirituelles; enfin ils composent cet ensemble heureux et inimitable qu'on ne se lassera jamais d'admirer. Les *Femmes savantes* montrèrent le ridicule des bourgeoises qui veulent cultiver les lettres et les sciences, et qui sacrifient leur devoir et les grâces de leur sexe à un vain pédantisme. Les caractères d'Armande et d'Henriette développent parfaitement cette idée. Le public avait fait trop de progrès dans le langage, depuis le *Misanthrope*, pour que Molière se crût obligé de faire la critique des deux pièces de vers de Trissotin. Au contraire, les éloges dont on accable ce mauvais poète servent à faire apercevoir tous ses défauts. Il faut remarquer que, dans cette pièce, Molière présente un homme de la cour qui, par son langage élégant et simple, fait ressortir les phrases pédantesques de Trissotin et de Vadius.

Je ne ferai point observer les beautés théâtrales des pièces de Molière ; je ne parlerai point du rôle inimitable d'Agnès, du personnage aussi passionné que comique d'Arnolphe, du second acte de l'*Ecole des maris*, où toutes les ressources de la comédie sont déployées ; je n'analyserai point le caractère de l'*Avare*, si supérieur à celui de Plaute ; je ne ferai point remarquer que tous les personnages qui entourent Harpagon, et une multitude de circonstances telles qu'un jour de fête, des projets de mariage, un repas à donner, etc, contribuent à rendre plus forte et plus dramatique la situation de l'*Avare* ; je ne m'étendrai pas sur le *Tartuffe*, où se trouve l'intrigue la plus savante que Molière ait conçue ; je n'examinerai

point le *Bourgeois gentilhomme*, le *Malade imaginaire*, et cette foule de petites pièces où l'on trouve toujours ce profond talent d'observation, et ce comique plein de force, qui n'ont jamais appartenu qu'à Molière.

Obligé de multiplier ses pièces pour un théâtre dont il était directeur, il négligea quelquefois son style. Quelques grands esprits de son tems, et principalement Boileau et Fénélon, lui en firent le reproche*. On trouve souvent dans ses premières pièces quelques mots vieillis, quelques phrases incorrectes ; mais en général sa prose est élégante, naturelle, et surtout parfaitement assortie aux personnages qu'il fait parler ; ses vers sont pleins d'énergie et de verve. On a remarqué qu'aucun poète n'avait senti mieux qui lui l'harmonie des vers libres. *Amphitryon* peut être regardé comme un modèle en ce genre.

* Molière se lia avec un grand nombre de gens de lettres : Boileau, La Fontaine, Chapelle, l'abbé de Vayer, Guilleragues, le voyaient fréquemment. Tous ces hommes, la plupart très-célèbres, avaient la plus grande estime pour lui ; ils admiraient son génie extraordinaire, et le sens profond qui régnait dans ses discours ; souvent ils le prenaient pour juge dans leurs démêlés littéraires. Molière fut, de toute sa société, celui qui apprécia le mieux La Fontaine. Racine, Boileau lui-même, ne sentirent pas assez son génie : frappés de la singularité de ses manières, de ses distractions continuelles, de la difficulté qu'il éprouvait à s'exprimer, ils abusaient quelquefois de sa crédulité, et le tournaient en ridicule. Un jour qu'ils avaient poussé la plaisanterie très loin, Molière dit tout-bas à l'un d'eux : *Ne nous moquons pas du bon-homme, il vivra peut-être plus que nous tous.*—*Vie de Molière, par M. Petitot.*

Regnard.

Regnard, qui fut le successeur de Molière, l'égala quelquefois dans la gaîté du style. On remarque même, dans cet auteur, des alliances de mots comiques que l'auteur du *Misanthrope* n'a pas connues. Mais quelle différence entre Molière et Regnard, pour la conception des pièces, pour les vues morales, et pour le fonds des idées? Molière ne doit jamais ses plaisanteries à un bon mot isolé ; il les puise dans son sujet ; elles naissent de la situation, et leur effet est toujours sûr. Regnard, au contraire, s'abandonne à sa gaîté naturelle ; il place les mots plaisans sans faire une distinction toujours juste de leur convenance. Il fait rire, mais il s'éloigne quelquefois de la vraisemblance, et ne donne pas aux connaisseurs cette satisfaction complète qu'ils trouvent dans les ouvrages du père de la comédie. Le caractère des deux auteurs explique cette différence. Molière était profond observateur, et par conséquent triste dans le monde ; son tempérament était bilieux, son esprit irascible. Regnard était épicurien ; il ne voyait que des plaisanteries à faire sur les travers de la société ; il saisissait plutôt le rôle bouffon que le côté ridicule d'un personnage. De-là ses rôles un peu chargés, et le défaut absolu de cette énergie qu'avait Molière*.

* Regnard (J. Franç.) né à Paris en 1647, mort en 1710, poète comique. Le Joueur, le Distrait, le Légataire, etc. ; la Satire des Maris, en réponse à la Satire X de Boileau ; le Tombeau de Despréaux ; Dédicace des Ménechmes à Despréaux. Œuvres de Regnard, Paris, Didot, 1789 et 1790, 6 vol. in-8°.

Le style de Regnard est plein de facilité et de grâces ; mais on y relève quelques négligences échappées à la paresse de l'auteur. Malgré ces défauts on lira toujours avec plaisir les vers du *Joueur*, du *Distrait*, et la prose comique et piquante du *Retour imprévu*.

La Fontaine.

Nous avons vu les grands poètes du siècle de Louis XIV s'exercer dans la poésie noble, et dans celle qui a pour objet de peindre les ridicules et les travers des hommes. On aurait pu regretter le genre naïf des siècles précédens, si La Fontaine, digne contemporain des Corneille, des Racine, et des Molière, n'avait su faire entrer dans ses fables la manière perfectionnée de Marot, et le petit nombre de bonnes plaisanteries que l'on trouve dans Rabelais. La Fontaine jouit dans son tems des suffrages qu'il avait mérités, quoique des raisons étrangères à la littérature l'aient privé des bienfaits de Louis XIV.

Cet auteur n'était point tel que quelques littérateurs ont voulu nous le représenter. Comme tous les bons poètes du siècle de Louis XIV, il travaillait beaucoup ses ouvrages. Ses distractions continuelles étaient produites par l'attention constante qu'il donnait à ses poésies. Quand, pour aller à l'Académie, il disait qu'il prenait le chemin le plus long, c'était pour s'occuper seul de quelque idée qui le tourmentait. Les anecdotes de sa vie privée, qu'on a beaucoup exagérées, ne prouvent rien contre la manière dont il faisait ses ouvrages. « Je « vous donnerai ces deux livres de La Fontaine, (dit

"Madame de Sévigné,) et quand vous devriez vous "mettre en colère, je vous dirai qu'il y a des endroits "jolis et d'autres ennuyeux. On ne veut jamais se con- "tenter d'avoir bien fait; et, en voulant mieux faire, on "fait plus mal." Ce témoignage d'une femme, qui fut la protectrice de La Fontaine, me paraît irrécusable. Il répond victorieusement à l'idée fausse que dans le dix-huitième siècle on s'est formée de ce poète*.

On a depuis long-tems fait sentir le charme des meilleures fables de La Fontaine. J'examinerai une fable dont la réputation est moins grande, et je m'efforcerai de faire connaître la manière de cet écrivain.

Les Loups et les Brebis.

Après mille ans et plus de guerre déclarée
Les loups firent la paix avec les brebis.
C'était apparemment le bien des deux partis;
Car si les loups mangeaient mainte bête égarée,
Les bergers de leur peau se faisaient maints habits.
Jamais de liberté, ni pour les pâturages,
  Ni d'autre part pour les carnages.
Ils ne pouvaient jouir qu'en tremblant de leurs biens.
La paix se conclut donc, on donne des otages,
Les loups leurs louveteaux, et les brebis leurs chiens.
L'échange en était fait aux formes ordinaires,
  Et réglé par des commissaires.

* La Fontaine (Jean de), né à Chateau-Thierri en 1621, mort à Paris en 1695, de l'Académie française. Poète: Fables, Contes, Pièces de Théâtre, etc. Ami de Boileau, de Molière, et de Racine. Ses Œuvres, 6 vol. in-8°, Paris, 1814.

Au bout de quelque tems que messieurs les louvats,
Se virent loups parfaits et friands de tuerie,
Ils vous prennent le tems que dans la bergerie
Messieurs les bergers n'étaient pas,
Etranglent la moitié des agneaux les plus gras,
Les emportent aux dents, dans les bois se retirent.
Ils avaient averti leurs gens secrétement ;
Les chiens qui, sur leur foi, reposaient sûrement,
Furent étranglés en dormant.
Cela fut sitôt fait, qu'à peine ils le sentirent.
Tout fut mis en morceaux, un seul n'en échappa.
Nous pouvons conclure de là
Qu'il faut faire aux méchans guerre continuelle.
La paix est fort bonne de soi,
J'en conviens ; mais de quoi sert-elle
Avec des ennemis sans foi ?

Cette fable est remarquable par sa moralité. Ordinairement La Fontaine ne prescrit que des vertus douces ; il montre le bonheur dans une sorte d'insouciance. Il paraît ici sortir de son caractère, en voulant qu'on fasse aux méchans une guerre continuelle.

Le style de cette fable est plein de charme et d'ingénuité : elle commence d'un ton pompeux ; c'est un moyen que La Fontaine employait souvent, et qui donne aux sujets qu'il traite une importance comique très-agréable. La paix était nécessaire aux deux partis :

Car si les loups mangeaient mainte bête égarée,
Les bergers de leur peau se faisaient maints habits.

Peut-on rendre avec plus de raison, et d'une manière plus précise, une idée qui semblait demander des développemens ? Remarquez, en outre, que la tournure est pleine d'originalité et de comique.

La paix se conclut, on donne des otages, l'échange est fait, il est réglé par des commissaires. Voilà encore des exemples de cette importance donnée adroitement aux petits sujets. Messieurs les bergers, sur la foi des traités, n'étaient point dans la bergerie; les louveteaux devenus grands, saisissent cette occasion pour emporter la moitié des agneaux les plus gras. Messieurs les chiens, encore plus confians que les bergers, sont étranglés en dormant:

Cela fut sitôt fait, qu'à peine ils le sentirent.

Ce récit est admirable. Quelle grâce et quelle simplicité dans le dernier vers! Je dois faire observer deux légères tâches dans le style de cette fable:

Ni d'autre part pour les carnages.

Carnage ne se dit qu'au singulier. *Réposaient sûrement*. *Sûrement* n'est point le synonyme de *en sûreté*. En général, le style de La Fontaine présente quelques-unes de ces petites incorrections. Il a aussi pris dans Marot et dans Rabelais plusieurs mots qui ne sont plus d'usage.

Les Contes de La Fontaine ont quelques-unes des beautés des fables, mais les défauts y sont en plus grand nombre. Ses poésies diverses sont faibles: on n'y remarque que son élégie sur la disgrâce de Fouquet*, qui

* Nicolas Fouquet, marquis de Belle-Isle; Surintendant des finances, en 1653; condamné au bannissement perpétuel, par commissaires, en 1664; mort ignoré en 1680. La Fontaine, sensible aux malheurs de son bienfaiteur, et sans craindre d'offenser les en-

est un modèle dans ce genre. Son Roman de *Psyché* a le mérite du naturel et de l'invention. Sa comédie du *Florentin* est restée, non à cause du plan qui est vicieux, mais à cause des détails de style.

Madame Deshoulières.

Chaulieu donna le premier l'idée de l'aisance et de la légèreté qui doivent caractériser les pièces fugitives*. La Fare, dans sa vieillesse, avait excellé en ce genre. Chapelle avait mêlé heureusement les vers à la prose dans son Voyage avec Bachaumont†. La description du château de Notre-Dame-de-la-Garde, dont Scudéry était gouverneur, est pleine de gaîté. J'ai déjà dit que Chapelle n'était pas l'inventeur des poésies à rimes redoublées. Madame Deshoulières acquit beaucoup de réputation par ses poésies, et surtout par ses Idylles‡.

nemis puissans de ce ministre, eut le courage de se montrer publiquement un de ses plus zélés défenseurs. C'est-là la raison pour laquelle La Fontaine fut le seul des hommes illustres de son tems qui n'eut aucune part aux bienfaits de Louis XIV.

* Chaulieu (Guill. Anfrye de), né à Fontenai en Normandie, en 1639; mort à Paris en 1720. Riche abbé, le premier des poètes négligés. Ses Œuvres, 1 vol. in-18°, Paris, édit. stér. d'Herhán.

† Chapelle (Cl. Emman. Luiller), né en 1616, mort en 1686, ami de Boileau, etc. Voyage avec Bachaumont; quelques pièces fugitives en vers et en prose.

‡ Deshoulières (Madame), née à Paris en 1638, morte dans la même ville en 1694. Ses poésies (et celles de sa fille), Paris, 1753, 2 vol. in-12°; Paris, 1799, 2 vol. in-8°.

Thomas Corneille.

Parmi les poètes qui, sans s'être distingués par des chefs-d'œuvre, ont fait des ouvrages très estimables, on doit distinguer Thomas Corneille. Ses tragédies d'*Ariadne* et du *Comte d'Essex* se sont soutenues malgré les critiques de Voltaire. On trouve le bon style de la comédie dans le *Festin de Pierre*, le *Baron d'Albikrak*, la *Comtesse d'Orgueil*, et l'*Inconnu*. Plusieurs personnes ignorent que Thomas Corneille fit des ouvrages en prose très-utiles et très-estimés de son tems. On lui doit des notes très-judicieuses sur un ouvrage grammatical de Vaugelas, un Dictionnaire universel Géographique et Historique, et un Dictionnaire des Arts, dont les encyclopédistes ont profité pour la partie de leur ouvrage qui concerne les métiers*.

* Corneille (Thomas), né à Rouen en 1625, mort à Paris en 1709, de l'Académie française et de celle des Inscriptions et belles-lettres. Auteur d'Observations sur la Langue Française, à la suite de celles de Vaugelas, etc.

CHAPITRE XII.

Prosateurs du siècle de Louis XIV.

Une dispute ecclésiastique fit naître le premier ouvrage où la prose française fut fixée et perfectionnée. On devine aisément que je veux parler des *Provinciales* de Pascal. Balzac avait donné à son style de l'harmonie et une sorte de dignité ; mais cet auteur, si vanté de son tems, n'avait écrit que sur des sujets frivoles, avec emphase et affectation*. Le style de Montaigne, nourri d'idées et sans prétention, était bien supérieur aux phrases vides et sonores de Balzac.

Pascal.

Pour donner une idée juste des *Provinciales* et des autres ouvrages de Pascal, il est nécessaire que j'ex-

* Balzac (J. L. Guez de), né à Angoulême en 1592, mort en 1654, fut le premier de nos écrivains qui se distingua dans le style épistolaire ; il publia un recueil de lettres, qui eut long-tems une vogue extraordinaire. C'est Balzac qui, dans son testament, a fondé le prix de l'éloquence qui se distribuait tous les ans par l'Académie française, et qui a inspiré une émulation générale et utile à la littérature.

plique ce que c'était que cette fameuse réunion des solitaires de Port-Royal*, quels furent les motifs de leur scission avec l'église romaine, et des persécutions dont ils furent l'objet. L'ouvrage posthume d'un évêque d'Ypres, appelé *Jansénius*, fut imprimé à cette époque. Quoique très-obscur, il eut le succès qu'obtiennent toujours les livres où l'on espère trouver une nouvelle doctrine. Arnauld, docteur de Sorbonne, et plusieurs ecclésiastiques estimables, crurent trouver dans cet ouvrage les principes de Saint-Augustin dévèloppés d'une manière différente et orthodoxe. La Sorbonne

* L'Abbaye de Port-Royal s'était élevée à la plus haute réputation de vertu et de régularité sous le gouvernement de la mère Angélique Arnauld. Cette fille célèbre, soigneuse d'augmenter la gloire de son petit empire par tous les moyens que pouvait avouer la religion, avait attiré, dans une maison particulière attenante au monastère des champs, plusieurs hommes éminens en savoir et en piété, qui, dégoûtés du monde, venaient chercher au désert le recueillement et la tranquillité chrétienne : tels étaient ses deux frères, Arnauld d'Andilly* et Antoine Arnauld ; ses neveux, Lemaître, et Sacy traducteur de la Bible ; Nicole, Lancelot, Hermant, etc. La principale occupation de ces solitaires était d'instruire la jeunesse : c'est dans leur école que Racine puisa la connaissance des langues grecque et latine, le goût de la saine antiquité, et les principes de ce style harmonieux et enchanteur qui le caractérise, et qui lui a donné la première place sur le Parnasse français.—*M. Bossut.*

* Arnauld d'Andilly, né à Paris en 1589, mort dans la même ville en 1674. Traducteur de l'Historien grec Joseph, des œuvres de Sainte Thérèse, etc. ; auteur d'un poème sur la vie de Jésus-Christ, et de plusieurs autres poésies chrétiennes. Il a laissé aussi deux volumes de Mémoires sur sa propre vie.

effrayée de cette espèce d'innovation, examina le livre ; cinq propositions en furent extraites et condamnées*. Arnauld et ses partisans convinrent que les propositions étaient erronées, mais ils nièrent qu'elles existassent dans le livre de Jansénius. Cet aveu ne satisfit point leurs adversaires ; et quoique dans la Sorbonne soixante docteurs se fussent rangés du côté d'Arnauld, il succomba. Les Jésuites se déchainèrent contre le docteur condamné. On trouvera peut-être peu important aujourd'hui de connaître à fond l'objet de cette dispute ; je me bornerai à l'indiquer. Dans les propositions de Jansénius, on avait cru remarquer que le prélat donnait à *la grâce* trop d'efficacité, et qu'il détruisait ainsi la liberté de l'homme. On avait pensé que cette doctrine tenait un peu du manichéisme, et l'on comparait la grâce efficace au bon principe, et les passions humaines au mauvais. Les

* La Sorbonne qui était devenue, Selon Mézerai, le concile perpétuel des Gaules, l'Aréopage de l'Eglise, et le flambeau de la foi, n'était dans le commencement qu'une communauté de pauvres écoliers établis par Robert de Sorbonne. Comme Saint-Louis avait contribué à cet établissement, et en avait même posé la première pierre, Robert ne voulut pas prendre le titre de Fondateur, et se contenta de celui de *Proviseur*. Le cardinal de Richelieu, en la même qualité, choisit cette demeure pour sa sépulture, après l'avoir rebâtie avec une magnificence vraiment royale. Le Mausolée qui s'y voit est le chef-d'œuvre du célèbre Girardon.

Je suppose que la Sorbonne est maintenant remplacée par la Faculté de Théologie, à Paris, rue St. Jacques, N° 115, ancien Collége du Plessis. Six Professeurs y enseignent le Dogme ; la Morale Evangélique, l'Histoire et la Discipline ecclésiastique, l'Hébreu, l'Ecriture-Sainte et l'Eloquence Sacrée.

Jansénistes s'appuyaient sur quelques passages de Saint-Augustin; mais leurs adversaires leur répondaient que ce père, ayant eu à combattre les Pélagiens, qui accordaient tout à la raison de l'homme, n'avait pu se dispenser de renforcer le pouvoir de la grâce, et qu'il avait rectifié dans ses rétractations les erreurs qui avaient pu lui échapper. Des raisons si sages auraient probablement ramené Arnauld, si la persécution ne l'eût fait chef de parti. Ce docteur, aussi savant que religieux, et régulier dans sa conduite, se laissa entraîner à la vaine gloire de former, dans l'Eglise et dans l'Etat, une espèce d'opposition*. Arnauld fatigué des tracasseries qu'il éprouvait à Paris, se retira, avec quelques-uns de ses amis, dans une petite maison qui dépendait du convent des religieuses de Port-Royal-des-Champs, dont sa sœur, la fameuse mère Angélique, était supérieure. Ces solitaires, parmi lesquels se trouvèrent depuis l'éloquent avocat Lemaître, le célèbre de Sacy son frère, Nicole†, fameux par ses *Essais de Morale*, Lancelot et le duc de Chevreuse, ne se bornèrent point à défendre le parti qu'ils avaient adopté, ils s'occupèrent de la composition de quelques livres utiles à la jeunesse. On vit sortir de Port-Royal les *Méthodes Latine et Grecque*, la *Logique*, ouvrage

* Arnauld (Antoine), né à Paris en 1612, mort à Bruxelles en 1694, a laissé de nombreux ouvrages qu'on a recueillis en 45 vol. in-4°.

† Nicole (Pierre), né à Chartres en 1625, mort à Paris 1695. Beaucoup d'écrits théologistes. Il a (sous le nom de Wendrock) traduit en latin les Provinciales de Pascal.

fait pour le duc de Chevreuse et la *Grammaire générale**. Ce dernier ouvrage fut le fruit des conversations d'Arnauld et de Lancelot. De l'aveu de tous ceux qui travaillent à l'instruction de la jeunesse, ces livres élémentaires sont les meilleurs qui aient été faits. Ils réunissent la précision à la netteté ; les principes développés avec méthode se gravent facilement dans l'esprit ; les définitions sont claires, et donnent une idée parfaitement juste des objets qu'on y traite. Le caractère principal des écrits de Port-Royal fut une logique serrée, et une élégance d'expression, qu'on regardait alors comme incompatibles entre elles. L'obstination d'Arnauld et de ses partisans entraîna par la suite la ruine de Port-Royal, et la dispersion des religieuses, qui n'avaient jamais rien entendu à ces disputes théologiques.

J'ai dit que les Jésuites avaient attaqué vivement Arnauld : ses amis prirent la résolution de leur répondre, et le choix qu'ils firent de celui qui devait défendre leur cause, prouve leur discernement profond. Pascal, génie précoce, qui serait peut-être devenu l'homme le plus étonnant de son siècle, si une mort prématurée ne l'eût enlevé à l'éloquence et à la religion, fut chargé d'écrire contre les Jésuites. Ayant appris, seul, les premières parties des mathématiques ; parvenu à onze ans, sans le

* Voici les titres de ces ouvrages : Nouvelle Méthode pour apprendre facilement la Langue Grecque, in-8°, Paris, 1819 ; Nouvelle Méthode pour apprendre facilement la Langue Latine, in-8°, Paris, 1819 ; La Logique, ou l'Art de penser, in-12°, Delalain, Paris, 1816.

secours d'aucun maître, jusqu'à la trente-deuxième proposition d'Euclide, géomètre fameux à dix-sept ans, il abandonna les sciences à trente, pour se livrer à l'éloquence religieuse*. Ses *Lettres provinciales*, dont tout le monde parle, et que peu de personnes connaissent, ce livre que Boileau, avec une exagération excusable par le dessein qu'il avait de déconcerter un jésuite, mettait au-dessus des chefs-d'œuvre de l'antiquité, fut lu dans sa nouveauté avec cet intérêt et cette avidité que fait naître la perfection d'un style piquant et original, lorsqu'elle est jointe aux passions de l'esprit de parti.

Les premières Lettres provinciales ont pour objet de rappeler l'état de la question, et de défendre Arnauld contre ses adversaires; elles eurent un grand succès, mais elles ne produisirent aucun effet favorable au client de Pascal. L'auteur, irrité de cette espèce de défaite, crut porter un coup mortel aux Jésuites, en dévoilant la morale de leurs casuistes. Quelques-uns de ces pères avaient, dans leur solitude, imprudemment discuté les points de morale les plus importans. Le défaut d'usage du monde, le désir de ramener les grands à la religion, en leur rendant sa pratique facile, les avaient entraînés à quelques erreurs dont la publicité pouvait être dangereuse. Cette faute n'était point celle des Jésuites français, qui, sous Louis XIV, étaient des hommes aussi

* Pascal (Blaise), né à Clermont en Auvergne en 1623, mort à Paris en 1662. Mathématicien, Physicien, Théologien; écrivain du premier ordre. Ses Lettres Provinciales, ses Pensées, et ses autres œuvres, ont été rassemblées en cinq vol. in-8°, Lefèvre, Paris, 1819.

vertueux qu'instruits. Pascal qui, dans la dispute, avait surtout le talent de pousser les conséquences aussi loin qu'elles pouvaient aller, profita de l'avantage qu'il avait sur les Jésuites, les accabla avec les armes du ridicule et de la dialectique, et fut peut-être la première cause de leur destruction dans le siècle suivant. Il est difficile de donner une idée juste du style de ces Lettres. Une matière qui, au premier coup-d'œil, paraît si aride, prend sous la plume de Pascal une couleur agréable ; jamais le langage pédantesque de l'école ne se fait apercevoir parmi des plaisanteries intarissables. L'auteur présente à son lecteur, auquel il ne suppose aucune connaissance du sujet de la dispute, les objets dans un ordre et sous un point de vue qui les lui fait concevoir aussitôt. Au milieu de ces discussions, on rencontre quelquefois des traits de la plus haute éloquence. Je ne citerai qu'un passage sur la vérité. L'auteur s'adresse aux Jésuites : « Vous croyez avoir la force et l'impunité, mais je crois « avoir la vérité et l'innocence. C'est une étrange et « longue guerre que celle où la violence essaie d'op- « primer la vérité. Tous les efforts de la violence ne « peuvent affaiblir la vérité ; et ne servent qu'à la relever « davantage. Toutes les lumières ne peuvent rien pour « arrêter la violence, et ne font que l'irriter encore plus. « Quand la force combat la force, la plus puissante dé- « truit la moindre ; quand on oppose les discours aux « discours, ceux qui sont véritables et convaincans con- « fondent et dissipent ceux qui n'ont que la vanité et le « mensonge. Mais la violence et la vérité ne peuvent « rien l'une sur l'autre. Qu'on ne prétende pas de là,

" néanmoins, que les choses soient égales ; car il y a cette
" extrême différence, que la violence n'a qu'un cours
" borné par l'ordre de Dieu, qui en conduit les effets à
" la gloire de la vérité qu'elle attaque ; au lieu que la
" vérité subsiste éternellement et triomphe enfin de ses
" ennemis, parce qu'elle est éternelle et puissante comme
" Dieu même."

Ce style serré, noble et soutenu, devait étonner les lecteurs, lorsqu'ils ne connaissaient encore en prose éloquente que les Lettres et les Traités de Balzac. Les Jésuites accusèrent Pascal d'avoir fait des citations fausses. Il se justifia par ses dernières lettres ; et quoique, dans ces sortes de discussions, celui qui attaque ait presque toujours de l'avantage sur celui qui se défend, l'auteur conserva son immense supériorité.

Pascal, après avoir fait cet ouvrage, où il avait mis peut-être trop d'aigreur, n'entra plus dans aucune dispute. Quoiqu'à la fleur de l'âge, des travaux immenses, les efforts surnaturels d'une imagination ardente, et surtout les suites d'un accident terrible, avaient détruit sa santé, et altéré son humeur*. Dévoré d'une mélancolie pro-

* Voici la narration de l'accident qui lui arriva : Un jour du mois d'Octobre 1654, étant allé se promener suivant sa coutume au pont de Neuilly, dans un carrosse à quatre chevaux, les deux premiers prirent le mors aux dents vis-à-vis d'un endroit où il n'y avait point de parapet, et se précipitèrent dans la Seine. Heureusement la première secousse de leur poids rompit les traits qui les attachaient au train de derrière, et le carrosse demeura sur le bord du précipice : mais on se représente sans peine la commotion que dût recevoir la machine frêle et languissante de Pascal. Il

fonde, il abandonna toute société, il dépouilla tout esprit de parti ; et retiré dans une solitude, il employa ses talens sublimes à la défense de la religion. Pendant les quatre dernières années de sa vie, il s'occupa d'un ouvrage où il voulait démontrer jusqu'à l'évidence la vérité de la religion chrétienne. Il ne se servait pas, pour prouver l'existence de Dieu, de l'harmonie admirable de l'univers ; il se privait de toutes les ressources de l'imagination ; c'était par la raison seule qu'il voulait convaincre l'homme. L'éditeur de ses œuvres a cherché à développer le plan général du grand ouvrage que Pascal avait entrepris. Il me semble que ce plan est indiqué d'une manière plus lumineuse dans une des pensées chrétiennes de l'auteur des *Provinciales*. "A ceux, dit-" il, qui ont de la répugnance pour la religion, il faut " commencer par leur montrer qu'elle n'est point con-" traire à la raison ; ensuite qu'elle est vénérable, et en " donner du respect ; après la rendre aimable, et faire " souhaiter qu'elle soit vraie ; faire voir son antiquité et " sa sainteté, par sa grandeur et son élévation ; et enfin " qu'elle est aimable, parce qu'elle promet le vrai bien." L'habitude de Pascal, lorsqu'il travaillait à un ouvrage, était d'écrire toutes les pensées qui lui venaient sur cet objet ; il les fondait ensuite dans un ensemble régulier.

eut beaucoup de peine à revenir d'un long évanouissement ; son cerveau fut tellement ébranlé, que, dans la suite, au milieu de ses insomnies et de ses exténuations, il croyait voir de tems en tems, à côté de son lit, un précipice prêt à l'engloutir.—*Discours sur la Vie et les Ouvrages de Pascal, par M. Bossut.*

La mort l'ayant surpris avant qu'il eut mis en ordre ce travail, qui aurait été une des plus étonnantes productions de l'esprit humain, il ne nous est resté qu'un petit nombre de pensées, que l'auteur regardait comme des matériaux informes. Dans ces pensées échappées à l'auteur, sans qu'il ait pu prévoir qu'elles seraient publiées telles qu'il les avait écrites, on découvre tout le génie de Pascal. Quelques obscurités, quelques légères incorrections, n'empêchent pas qu'on y admire l'éloquence jointe à la dialectique, la précision la plus rigoureuse, et les tournures les plus piquantes, les plus originales, sans aucun mélange de mauvais goût.

Mallebranche.

La *Recherche de la vérité*, du père Mallebranche, peut être regardé comme un modèle du style qu'on doit employer dans la métaphysique. L'auteur a partagé les erreurs de Descartes*; il n'a pas assez réprimé les

* Descartes, comme tant de grands esprits, n'avait pu se défendre de la tentation de faire un monde, et n'y avait pas mieux réussi. L'erreur la plus naturelle à l'esprit humain, dès qu'il veut atteindre à l'origine des choses, c'est-à-dire, chercher ce qu'il ne trouvera jamais, a toujours été de se mettre tout uniment à la place de l'auteur des choses, et de refaire en imagination l'ouvrage de la pensée divine. Il est donc tout simple que chaque philosophe ait fait son monde, l'un avec le feu, l'autre avec l'eau; celui ci avec l'éther, celui-là avec des atômes. Je ne vous entretiendrai pas sûrement de toutes ces cosmogonies ques les curieux trouveront partout.

Si l'on a renoncé enfin à expliquer la théorie et les moyens de

écarts d'une brillante imagination, mais il développe de grandes vérités morales, et n'est jamais tombé dans l'obscurité et dans la sécheresse des idéologues modernes. Toutes les opinions de Mallebranche ont quelque chose de sublime : son style élève la nature humaine, et la sépare de ce que la matière a de vil et de grossier. Il pense que les rapports de nos esprits avec Dieu *sont* naturels, nécessaires, indispensables ; et que les rapports de nos esprits avec le corps ne le sont pas moins. Les faiblesses inévitables de l'homme sont attribuées à la dégénération d'un état plus parfait. En cela Mallebranche rentre dans les idées de Pascal sur le péché originel.

l'Architecte éternel, c'est depuis que deux génies puissans, l'un en Mathématiques, l'autre en Métaphysique, Newton et Locke, parvenus à démontrer le plus clairement qu'il était possible, celui-là les lois du mouvement, celui-ci les opérations de l'entendement humain, ont en même tems avoué tous les deux l'impossibilité de connaître la cause qui meut les corps, et l'action de la faculté pensante pour mouvoir le corps humain.

La Dioptrique de Descartes, et son application de l'Algèbre à la Géométrie, est une découverte qui l'a mis au rang des inventeurs en Mathématiques. Personne n'ignore les obligations que nous lui avons sous des rapports bien plus étendus, puisque, par la révolution qu'il opéra dans la philosophie spéculative, il fut véritablement le réformateur de l'esprit humain. Il apprit aux hommes à n'affirmer, sur chaque objet, que ce qui était clairement renfermé dans l'idée même de cet objet. C'est ainsi qu'il trouva les meilleures preuves que l'on eût encore données de l'existence d'un premier être, de l'immatérialité des esprits, et de l'immortalité de l'âme ; et son excellent livre *de la Méthode* réduisit en démonstration des vérités de sentiment.—*La Harpe, Lycée.*

Selon l'auteur de la *Recherche de la Vérité*, les sens ne sont donnés à l'homme que pour conserver son corps, et le garantir des dangers dont il est environné. Si l'homme se livre à leur impulsion, soit pour contenter sa curiosité, soit pour trouver des plaisirs, il ne peut que commettre des erreurs. De notre impuissance à lutter contre les sens, résultent les égaremens et les crimes de l'humanité. Les preuves de ce systême sont tirées des nombreuses erreurs de nos sens. Deux hommes ne sentent pas l'un comme l'autre ; il y a autant de différence dans les sensations que dans les formes des individus. Les sens nous trompent sur l'étendue, la figure et la nature des objets. Ils sont fidèles et exacts, pour nous instruire des rapports que les corps qui nous environnent ont avec les nôtres ; mais ils sont incapables de nous apprendre ce que ces corps sont en eux-mêmes. Il faut se servir des sens pour conserver sa santé et sa vie ; mais on ne peut trop les mépriser quand ils veulent s'élever jusqu'à soumettre l'esprit. On voit que cette philosophie ramène à toutes les idées morales qui assurent la durée et le bonheur des sociétés : elle apprend à vaincre les orages des sens, et à consulter une raison indépendante du plaisir et de la douleur. Il peut y avoir des erreurs dans l'ensemble de cette doctrine, mais du moins ces erreurs ne peuvent être d'aucun danger*. Le style de Mallebranche répond à la sublimité de ses idées; re-

* Mallebranche (Nicolas), oratorien, né à Paris en 1638, mort dans la même ville en 1715, de l'Académie des sciences. Entretiens sur la Métaphysique, plusieurs écrits polémiques contre Arnauld, etc.

marquez avec quelle éloquence il peint l'incertitude de l'homme qui veut percer des mystères supérieurs à la raison humaine. « On appréhende avec sujet, dit-il, de « vouloir pénétrer trop avant dans les ouvrages de Dieu: « on n'y voit qu'infinité partout, et non seulement nos « sens, notre imagination, sont trop limités pour les « comprendre ; mais l'esprit même, tout pur et tout dé- « gagé qu'il est de la matière, est trop grossier et trop « faible pour pénétrer le plus petit des ouvrages de « Dieu. Il se perd, il se dissipe, il s'éblouit, il s'effraie « à la vue de ce qu'on appelle un *atôme*, selon le lan- « gage des sens ; mais toutefois l'esprit pur a cet avan- « tage sur les sens et sur l'imagination, qu'il reconnaît « sa faiblesse et la grandeur de Dieu, et qu'il aperçoit « l'infini dans lequel il se perd ; au lieu que nos sens « rabaissent les ouvrages de Dieu, et nous donnent une « sotte confiance qui nous précipite aveuglément dans « l'erreur.» Cette modestie d'un esprit supérieur, cette clarté dans les idées, cette éloquence dans la diction, ne sont-elles pas bien au-dessus du style ordinaire de nos Traités de Matérialisme, où la présomption imprudente de l'homme est aussi repoussante que l'obscurité et la sécheresse des pensées ?

La Bruyère.

Le tableau complet des mœurs et des travers du siècle de Louis XIV fut fait par un homme que l'on peut regarder comme le plus grand observateur qui ait existé. La Bruyère composa ce recueil unique dans son genre,

des réflexions que les premières classes de la société purent fournir à un esprit doué du tact le plus délicat, sur les nuances des devoirs de l'homme et sur les convenances de mœurs*. On pourrait reprocher quelques erreurs de goût à ses réflexions sur les ouvrages d'esprit. L'ancienne réputation de Rabelais et de Ronsard avait pu l'égarer; mais ce qu'il dit sur les hommes, sur les femmes, sur la cour, sur les usages, sur les jugemens, sur les esprits forts, est un modèle de raison et de justesse. Son style est vif et naturel; le tour de ses phrases est varié et original. La Bruyère fut, comme tous les grands hommes de son siècle, le défenseur de la religion. Ses argumens contre les esprits forts ont quelque rapport avec ceux de Pascal. Les jeunes gens qui se destinent à la diplomatie, doivent lire avec attention la digression de la Bruyère sur les fonctions des ambassadeurs. Ils y trouveront développés, avec une sagacité étonnante, tous les moyens de réussir dans une négociation.

De la Rochefoucault.

Les *Maximes de la Rochefoucault* sont loin de pouvoir être comparées aux *Caractères*. Le style de cet ouvrage a beaucoup de rapport avec celui des écrivains du dix-huitième siècle. On peut reprocher avec justice à

* La Bruyère, né à Dourdan en 1639, mort à Versailles en 1696; de l'Académie française, auteur des *Caractères*, l'un des meilleurs livres en prose du dix-septième siècle. Œuvres de la Bruyère, édit. stér. d'Herhan, 1803, 3 vol. in-12°.

la Rochefoucault, d'ailleurs si estimable par les vertus qu'il déploya dans ses dernières années, d'avoir affaibli l'enthousiasme que doivent inspirer les grandes actions, d'avoir trop réussi à étouffer dans l'homme les nobles sentimens de l'amitié, du courage, et de la générosité ; d'avoir enfin développé les premiers germes du systême de l'intérêt personnel, dont on a tant abusé dans le siècle suivant.

Madame de Sévigné.

Dans la revue des écrivains du grand siècle, on ne doit point oublier Madame de Sévigné, qui devint auteur classique sans le savoir. Ce n'est pas dans un extrait qu'on pourrait faire connaître ce mêlange d'aisance, d'abandon, de grandes idées ; ce naturel dans les tableaux et les récits, cette variété charmante des objets dont s'occupe une femme qui nous fait partager, pour quelques momens, ses passions, ses goûts, ses souvenirs, et même ses préjugés. Le respectable abbé de Vauxcelles, que la mort vient d'enlever aux lettres*, caractérise très-bien le style de Madame de Sévigné. " Cette plume, (dit-il,) devint la plus infatigable, la plus soutenue, la plus simple, la plus brillante, la plus variée, la plus semblable à elle-même, dont on ait jamais recueilli les lettres†."

* En 1803.

† Sévigné (Marie de Rabutin, marquise de), un des ornemens de la cour et du règne de Louis XIV, naquit en 1625. Elle fut élevée par Marie de Coulanges sa mère, et par l'abbé de Coulanges

Madame de Lafayette.

Je ne quitterai point les moralistes, parmi lesquels j'ai cru devoir placer Madame de Sévigné, sans faire mention de Madame de Lafayette, qui la première abandonna les traces de la Calprenède et de Mademoiselle Scudéri, pour donner au style du roman le naturel et les grâces qui lui conviennent*.

Mézerai—Le père Daniel—Vertot—Saint-Réal.

Le siècle de Louis XIV produisit quatre historiens célèbres ; Mézerai, le père Daniel, Vertot, et Saint-Réal. Le premier mérita un grand succès par de profondes connaissances politiques, et par un style précis et nerveux. Lié dans sa jeunesse avec Richelieu, lorsque celui-ci fut nommé orateur du clergé aux Etats de 1514,

son oncle, le même dont il est tant parlé dans ses lettres sous le nom de *bien bon*. Elle savait le latin, l'italien, et l'espagnol. A l'age de dix-huit ans elle épousa Henri, marquis de Sévigné. Elle a eu un fils et une fille, dont on sait combien il est parlé dans ses lettres. Demeurée veuve à l'age de vingt-cinq ans, elle ne songea jamais à se remarier. Elle mourut en 1696. Madame de Sévigné, dit Voltaire, était la première personne de son siècle pour le style épistolaire, et surtout pour conter des bagatelles avec grâce. Ses lettres sont remplies d'anecdotes, écrites avec liberté et d'un style qui peint et anime tout ; elles sont recueillies en 8 vol. in-12°.

* Lafayette (Marie-Magdeleine de la Vergne, comtesse de). Sa princesse de Clèves, et sa Zaïde, furent les premiers romans où l'on vit les mœurs des honnêtes gens, et des aventures naturelles décrites avec grâce. Morte en 1693.

il fut à portée d'étudier nos usages, nos mœurs, nos lois, et notre ancienne constitution. Les ouvrages de Mézerai se ressentirent des études qu'il avait faites. On n'avait pas encore vu un tableau aussi fidèle et aussi complet des événemens qui composent notre histoire. Le style de cet auteur, qui écrivit dans le commencement du règne de Louis XIV, a un peu vieilli; cependant on le lit toujours avec intérêt; et la méthode scrupuleuse de l'historien dédommage de quelques détails minutieux et inutiles*.—Le père Daniel chercha à se frayer une route nouvelle dans une carrière difficile. Ses récits ont moins de sécheresse que ceux de son prédécesseur; les faits y sont disposés d'une manière plus intéressante; et le style du jésuite a une correction et une élégance inconnues à Mézerai.—Vertot eut plus d'éloquence et de mouvement. Le choix qu'il fit des sujets qu'il traita dut influer sur son talent†. Les Révolutions des Empires offrent à la curiosité des lecteurs ces mouvemens politiques où les grands caractères se déploient, où les passions violentes se développent et se combattent, où les désastres inséparables du bouleversement donnent à l'histoire un intérêt que ne peut avoir la peinture des époques plus heureuses et plus tranquilles. *Les Révolutions romaines, celles de Suède*, et la *Conjuration de*

* Mézerai, né près de Falaise en 1610, mort à Paris en 1683, secrétaire de l'Académie française. Auteur d'une Histoire de France, en 3 vol. in-fol.

† Daniel (Gabriel), historiographe de France, né à Rouen en 1649, a rectifié les fautes de Mézerai sur les première et seconde races. Mort en 1728.

Portugal, assurent à l'abbé de Vertot une place distinguée parmi les bons historiens. *L'Histoire de Malte,* que l'auteur composa dans sa vieillesse, est très inférieur aux ouvrages dont je viens de parler*.—Saint-Réal a été admiré dans le dix-huitième siècle, quoiqu'il eût été peu estimé tant qu'il a vécu. On ne peut attribuer cette faveur qu'à quelques idées hardies que l'auteur a introduites dans ses récits. On a reproché à Vertot de l'inexactitude, et l'on n'a pas remarqué que le *Don Carlos* de Saint-Réal, la *Conjuration de Venise,* n'étaient que des nouvelles bien écrites, et que le style seul distinguait cet auteur du romancier Varillas. La *Vie d'Octavie,* puisée dans de bonnes sources, et écrite avec grâce et élégance, est le meilleur ouvrage de Saint-Réal, et cependant celui dont on ait le moins parlé†.

L'éloquence chrétienne est un des plus beaux titres que le siècle de Louis XIV ait à l'admiration des siècles futurs. Arrêtons-nous un moment sur les difficultés que durent éprouver les grands hommes qui se distinguèrent dans cette carrière. Lors des premiers siècles de l'Eglise, les ministres de l'Evangile avaient des réformes à faire, et des changemens à opérer dans la discipline ecclésiastique ; ils avaient des idolâtres à convertir, des hérésiarques à combattre, des empereurs à appaiser. Leurs discours produisaient sur-le-champ des effets favorables à

* Vertot (René-Aubert de), né en Normandie en 1655, mort en 1735. Ses *Révolutions,* en 7 vol. in-8°, Paris, 1795, Renouard.

† Saint-Réal (G. de), né à Chambéri en 1620, mort en 1692. Ses Œuvres en 8 vol. in-12°, Paris, 1757.

la religion. On peut se rappeler Saint-Augustin, employant son éloquence à détruire des fêtes profanes qui s'étaient maintenues dans l'église d'Hippone; Saint-Chrysostôme, recueillant dans son église Eutrope, ancien favori d'Arcadius, monstre qui avait abusé de son crédit sur un empereur trop faible, qui s'était livré à tous les excès, et que le peuple voulait massacrer. Le vénérable père de l'Eglise implore la grâce du coupable qui se repent, montre au peuple l'image présente de la fragilité des grandeurs humaines, et rappelle cette belle maxime : *vanité des vanités!* Quel beau champ pour l'éloquence! On peut se représenter Saint-Ambroise fermant à Théodose les portes de l'Eglise après le massacre de Thessalonique; trait peut-être unique dans l'histoire, et qui fait autant l'éloge de l'empereur que du ministre des autels!

Les prédicateurs modernes n'avaient point les mêmes ressources. La religion, sous Louis XIV, était fondée sur des bases inébranlables. Ils n'avaient à combattre que les vices des hommes et cette incrédulité cachée, plus difficile à détruire que l'idolatrie. Je vais m'efforcer de donner une idée du parti qu'ils ont su tirer de leur situation, et des ressources qui leur restaient.

Bourdaloue.

Bourdaloue peut être considéré comme le père de l'éloquence chrétienne. Il avait pour principe de ne jamais employer le langage des passions pour les combattre ; il craignait, par une éloquence trop vive, de les

réveiller plutôt que de les détruire. On voit qu'il s'était privé lui-même des plus puissans moyens qui sont à la disposition de l'orateur. Il y substitua une logique serrée et puissante. L'incrédule ne put échapper à ses raisonnemens victorieux. Profond dans la connaissance des livres saints, nourri de la doctrine des Pères, il terrassait le vice par des autorités accablantes. On lui a reproché un peu de sécheresse dans le style, trop d'antithèses, des divisions et des subdivisions trop multipliées. Ces défauts tiennent au motif respectable qui avait dirigé ce grand prédicateur. Ceux qui veulent apprendre à raisonner avec méthode, et connaître tous les secrets de la dialectique, doivent le lire avec attention*.

Massillon.

Massillon avait un système opposé. Il crut qu'on ne pouvait convertir les hommes qu'en cherchant à toucher et à émouvoir fortement leurs cœurs. De là l'expansion affectueuse pour des frères égarés, qui caractérise l'éloquence de cet orateur. Aucun prédicateur, avant Massillon, n'avait pénétré plus avant dans les replis cachés du cœur humain. Connaissant parfaitement un monde corrompu, dont il déplore les faiblesses et les égaremens, il combat les vices de toutes les classes de la

* Bourdaloue, Jésuite, né à Bourges en 1632, mort à Paris en 1704 ; Prédicateur. Ses Sermons en 16 vol. in-8°, Paris, 1707, et années suivantes.

société, il en développe les suites funestes, et il va chercher au fond d'une conscience agitée les vaines excuses que le pécheur invente pour se tromper lui-même. Tantôt ministre d'un Dieu irrité, il remplit les grands de la terre d'un salutaire effroi, en leur peignant la fin terrible du mauvais riche ; tantôt, organe consolant de la clémence divine, il rassure son auditoire par le tableau du retour de l'enfant prodigue, et par la conversion de la femme pécheresse.

Outre cette éloquence entraînante qui tient au style nombreux et périodique, Massillon avait de ces traits sublimes qui ne s'expriment que par quelques mots. Louis XIV venait de mourir ; ce roi, si grand aux yeux des hommes, avait disparu de la terre qu'il avait remplie du bruit de sa gloire. Massillon fait son éloge funèbre, et commence ainsi : Dieu seul est grand, mes frères !

Une cause peut ajouter à l'effet des sermons de Massillon. Il les prononça devant Louis XIV dans des tems de malheur, lorsque ce colosse de grandeur s'écroulait et semblait expier devant Dieu l'orgueil de ses anciennes victoires. Massillon prêcha ensuite devant Louis XV, agé de dix ans. C'est dans ces sermons, qui portent le nom de *Petit Carême*, et qui sont proportionnés à l'âge du jeune prince, que l'on trouve cette morale douce, ces grâces touchantes, ce tendre intérêt, que Massillon seul a su joindre à l'éloquence religieuse*.

* Massillon (J. B.), né à Hières en 1663, mort à Clermont en Auvergne en 1742 ; Oratorien, évêque de Clermont, de l'Académie française. Prédicateur très-célèbre, excellent écrivain. Ses Sermons en quinze vol. in-12°, Paris, 1745.

Massillon peut être compté parmi les grands moralistes, et sous ce rapport être mis à côté de la Bruyère. On trouve fréquemment dans ses sermons des portraits frappans, qui annoncent la plus profonde connaissance du cœur humain ; il peint l'homme du siècle, désabusé de tout, insupportable à lui-même et à ceux qui l'entourent. "Jetez les yeux vous-même, (dit-il,) sur " une de ces personnes qui ont vieilli dans les passions, " et que le long usage des plaisirs a rendues également " inhabiles et au vice et à toutes les vertus. Quel nuage " éternel sur l'humeur ! Quel fond de chagrin et de " caprice ! Rien ne plaît, parce qu'on ne saurait plus " soi-même se plaire : on se venge sur tout ce qui nous " environne, des chagrins secrets qui nous déchirent. Il " semble qu'on fait un crime au reste des hommes de " l'impuissance où l'on est d'être encore aussi criminel " qu'eux ; on leur reproche en secret ce qu'on ne peut " plus se permettre à soi-même, et l'on met l'humeur à " la place des plaisirs." Est-il possible de mieux peindre le vide affreux qu'éprouve, lorsqu'il vieillit, l'homme qui n'a confié son bonheur qu'à des jouissances frivoles et passagères ?

Fénélon.

Fénélon est regardé comme un auteur religieux, puisque la plus grande partie de ses ouvrages a la Religion pour objet. Moins éloquent que Massillon, dans la chaire, il se distingua par des ouvrages d'un genre

différent. Observateur profond, moraliste plein de douceur dans son livre de l'*Education des Filles*, politique et religieux dans la direction de la conscience d'un roi; moins piquant, mais plus instructif que Lucien, dans les *Dialogues des Morts*; rival de Cicéron dans les *Dialogues sur l'Eloquence*, et digne élève d'Homère dans *Télémaque*, il eut un charme, un abandon dans le style, qui lui furent particuliers, qui ne peuvent se sentir que par une lecture suivie, et qui par conséquent ne sauraient être indiqués dans des citations isolées*.

Flèchier.

L'oraison funèbre était plus favorable à l'éloquence que les sermons. Le sujet était fixé d'une manière certaine : la pompe funèbre de l'église, le deuil des auditeurs, la mort d'un personnage illustre; tout devait inspirer à l'orateur des idées touchantes et élevées. Fléchier eut, pendant sa vie, de grands succès dans cette carrière; mais ses Oraisons funèbres, tant de fois citées dans les rhétoriques, ne sont peut-être pas dignes de l'admiration que leur accorde Rollin†, lorsqu'il les met presque au-

* Fénélon, né au Querci en 1651, mort en 1715 à Cambrai; de l'Académie française. Ses Œuvres impr. par Didot en 9 vol. in-4°.

† Rollin (Charles), de Paris, né en 1661, mort en 1740, professeur, recteur de l'Université de Paris, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, littérateur, historien. Traité des Etudes, Histoire Ancienne, Histoire Romaine, etc. Œuvres com-

dessus des discours de Bossuet. Fléchier prodigue trop les antithèses, il sacrifie quelquefois la justesse d'une idée au désir de faire une période arrondie; enfin il épuise souvent une belle pensée, par une abondance de mots qui ne flattent que l'oreille. On pense donc qu'il ne faut le proposer pour modèle aux jeunes gens, qu'avec des correctifs et des restrictions. Il paraît surtout nécessaire de leur indiquer les *faux brillans* qui peuvent les éblouir plus facilement que les beautés réelles. On doit cependant excepter de ce jugement, peut-être trop sévère, l'éloge de Turenne*; les défauts y sont beau-

plètes, avec la continuation de l'Histoire Romaine, par Crevier, 60 vol. in-8°, et Atlas in-4°, Paris, 1807.

Crevier parle ainsi de cet excellent écrivain : " Nul attrait plus " puissant n'a fait chérir de toute l'Europe tout ce qu'a écrit M. " Rollin, que celui de la vertu, qui respire dans son livre à chaque " page. On ne peut s'empêcher d'aimer un écrivain qui fait " éclater partout le respect pour la religion, l'amour de tout ce qui " est bon et louable, la candeur et la droiture de la plus belle âme " qui fut jamais."—*Rhétorique Française, par Crevier.*

Montesquieu a dit aussi de Rollin : " Un honnête homme a par " ses ouvrages d'histoire enchanté le public. C'est le cœur qui " parle au cœur ; on sent une secrète satisfaction d'entendre parler " la vertu : c'est l'abeille de la France."—*Œuvres diverses.*

* Turenne (Henri, vicomte de), fils de Henri de la Tour d'Auvergne, duc de Bouillon, naquit à Sedan en 1611. La nature et l'éducation concoururent également à former ce grand homme. Son goût pour les armes se décida par l'étude de la vie des grands capitaines. Maréchal-de-camp à vingt-trois ans, il obtint le bâton de Maréchal de France à trente-deux. Si l'on excepte la victoire des Dunes, qu'il gagna sur les Espagnols et qui fut suivie de la prise de Dunkerque, Turenne n'a jamais fait de conquêtes écla-

coup plus rares que dans les autres ouvrages de Fléchier, et l'on y trouve des beautés du premier ordre*.

Bossuet.

Je terminerai cette longue suite des auteurs qui ont fleuri dans le grand siècle, par Bossuet, le dernier père de l'Eglise, qui fut aussi illustre comme historien et comme théologien, que comme orateur. Ses *Variations* sont un ouvrage plein de force et de méthode. Le *Discours sur l'histoire universelle* est un modèle dans un genre absolument nouveau. On y voit les générations se succéder et se chasser, pour ainsi dire, les unes les autres ; les rois sont précipités du haut de leurs trônes dans l'abyme de l'éternité ; la politique des peuples, leurs victoires, leurs révolutions, tout enfin se conforme aux volontés d'un Dieu qui préside constamment à ces grandes catastrophes de l'espèce humaine. L'auteur peint d'un seul trait les caractères des princes, la législation des Etats, les opinions des peuples ; et il en tire une conclusion sublime sur la fragilité des grandeurs de l'homme.

tantes, ni livré de ces grandes batailles dont la décision rend une nation maîtresse de l'autre ; cependant, comme il a toujours su réparer ses défaites, et exécuter de grandes choses avec peu de moyens, il fut regardé comme le plus habile capitaine de l'Europe. Il fut tué en 1675, auprès du village de Saltzbach.

* Fléchier (Esprit), né dans le comtat d'Avignon en 1632, mort en 1710 ; évêque de Nîmes, membre de l'Académie française. Œuvres complètes, Nîmes, 1782, dix vol. in-8°.

" Ainsi, (dit-il au Dauphin,) quand vous voyez passer
" comme en un instant devant vos yeux, je ne dis pas les
" rois et les empereurs, mais ces grands empires qui ont
" fait trembler tout l'univers ; quand vous voyez les As-
" syriens anciens et nouveaux, les Mèdes, les Perses,
" les Grecs, les Romains, se présenter devant vous suc-
" cessivement, et tomber, pour ainsi dire, les uns sur les
" autres ; ce fracas effroyable vous fait sentir qu'il n'y a
" rien de solide parmi les hommes, et que l'inconstance
" et l'agitation sont le propre partage des choses hu-
" maines." Bossuet peint en profond politique les causes de la chute de l'empire des Perses. Les soldats de Darius étaient plongés dans la mollesse ; mais suivant les expressions de l'évêque de Meaux, l'armée des Grecs, médiocre à la vérité, pouvait être comparée *à ces corps vigoureux où il semble que tout soit nerf, et où tout est plein d'esprits.* La décadence de l'Empire romain offre à Bossuet de nouveaux moyens de développer ses grandes vues sur la prospérité et la ruine des Etats.

Bossuet, après avoir cherché, d'après la politique humaine, les causes des grandes révolutions, rapporte tout aux décrets de l'Etre éternel qui dispose des Empires. Cette conclusion a un caractère de sublimité auquel ne pourront jamais atteindre les narrations qui n'ont pour objet que de retracer les fureurs et les folies des hommes. " Ce long enchaînement de causes particu-
" lières (dit Bossuet), qui font et défont les empires, dé-
" pend des ordres secrets de la divine providence. Dieu
" tient, du plus haut des cieux, les rênes de tous les

" royaumes. Il a tous les cœurs en sa main ; tantôt il " retient les passions, tantôt il leur lâche la bride, et par " là il remue tout le genre humain. Veut-il faire des con- " quérans ? Il fait marcher l'épouvante devant eux, et " il inspire à eux et à leurs soldats une hardiesse invin- " cible. Veut-il faire des Législateurs ? Il leur envoie " son esprit de sagesse et de prévoyance ; il leur fait " prévenir les maux qui menacent les Etats, et poser les " fondemens de la tranquillité publique. Il connaît la " sagesse humaine toujours courte par quelque endroit ; " il l'éclaire, il étend ses vues, et puis il l'abandonne à " ses ignorances. Il l'aveugle, il la précipite, il la con- " fond par elle-même ; elle s'enveloppe, elle s'embarrasse " dans ses propres subtilités, et ses prétensions lui sont " un piège. Dieu exerce par ce moyen ses redoutables " jugemens, selon les règles de sa justice toujours infail- " lible." Ces mouvemens variés, cette rapidité en- traînante, cette éloquente simplicité dans les expressions, sont le caractère du style de Bossuet.

Mais c'est dans ses Oraisons funèbres qu'il est plus généralement connu. Sa diction, pleine de force et de nerf, devient touchante quand la situation l'exige. Jamais orateur chrétien ne profita plus que Bossuet du caractère et de la situation des personnages dont il déplorait la mort. Lisez l'Oraison funèbre de la reine d'Angleterre*, vous y verrez une reine passant et repas-

* Henriette-Marie, fille d'Henri IV, et épouse de Charles I, roi de la Grande-Bretagne ; la plus malheureuse princesse de sa maison ; elle avait presque toutes les grandes qualités de son père. Morte en 1669.

sant les mers pour porter des secours à son époux; les tempêtes et les vagues la respectent. Vous admirerez le contraste du moment où elle s'embarqua pour aller partager la couronne d'Angleterre, avec celui où elle quitta cette île fameuse dans laquelle la tête de son époux devait tomber sur un échafaud. Quelles sublimes leçons!

Dans l'Oraison funèbre de Madame*, vous remarquerez, s'il est possible, de plus grandes beautés. Une princesse, agée de vingt-six ans, les délices de la Cour, célèbre par son esprit et par sa beauté, meurt subitement. L'église est tendue de noir, le cercueil est dans le chœur, la Cour est assemblée, et Bossuet monte en chaire. Placé entre l'autel et le cercueil, il commence par peindre la mort dans toute son horreur; les grandeurs du monde, la beauté, les plaisirs, finissent dans le tombeau. L'auditoire est pénétré de terreur ; la pensée de la destruction pèse sur tous les cœurs, les épouvante, et les jette dans une morne consternation. L'orateur se tourne alors vers l'autel ; les grandes idées de l'éternité et de l'immortalité de l'âme se réveillent et se développent ; l'espérance renaît, et l'âme éprouve une sorte de soulagement. Aucun genre d'éloquence peut-il égaler, dans cette circonstance, l'éloquence chrétienne ?

L'éloge du grand Condé termina la carrière oratoire

* Henriette-Anne, fille de Charles I, roi d'Angleterre, petite-fille de Henri le Grand, épouse de Philippe, Monsieur, frère unique de Louis XIV, princesse chère à la France par son esprit et par ses grâces ; morte à la fleur de l'âge, en 1670.

de Bossuet*. On vit ce pasteur vénérable annoncer qu'il déposait le sceptre de l'Eloquence, et qu'il voulait se borner désormais à la pratique des plus humbles vertus chrétiennes. C'était afin de se rapprocher des pauvres, de les soulager, de les instruire ; c'était pour aller faire aux enfans le catéchisme dans l'église de Meaux, que Bossuet quittait une Cour dont il était regardé comme le directeur spirituel. Quel tableau, que la mort d'un héros, et la retraite du plus grand des orateurs chrétiens ! " Heureux (dit Bossuet), si averti par " mes cheveux blancs, du compte que j'ai à rendre de " mon administration, je réserve au troupeau que je dois " nourrir de la parole de la vie, les restes d'une voix qui " tombe, et d'une ardeur qui s'éteint†."

* Condé (Louis II de Bourbon, prince de), surnommé le Grand, naquit à Paris en 1621, de Henri II, prince de Condé.

La plupart des grands capitaines le sont devenus par degrés. Condé naquit général ; l'art de la guerre semblait en lui un instinct naturel. A vingt-deux ans il gagna la bataille de Rocroy sur les Espagnols. Après une longue carrière militaire, dont il a terni la gloire par une faute que rien ne peut justifier (car il porta les armes contre sa patrie), carrière qu'il a illustrée par de brillantes victoires, telles que celles de Fribourg, de Nortlingue, etc. et par la prise de Dunkerque à la vue de l'armée espagnole, Condé se retira à Chantilly, où il cultiva les lettres au sein de la gloire et de la tranquillité. Il mourut en 1686.

† Bossuet (Jacq. Bénigne), né à Dijon en 1627, mort à Paris en 1714 ; évêque de Condom, puis de Meaux, membre de l'Académie française. Ses Œuvres, Versailles, 1815, 40 vol. in-8°.

CHAPITRE XIII.

Causes morales et politiques qui ont influé sur le génie des écrivains de ce siècle.

A LA mort de Mazarin*, lorsque Louis XIV voulut gouverner par lui-même, les circonstances ne pouvaient être plus favorables pour perfectionner la langue. La plus grande partie des chefs-d'œuvre de Corneille avaient paru; et ceux qui les avaient admirés étaient dignes de sentir l'harmonie des vers de Racine. L'Etat était tranquille dans l'intérieur; et le jeune monarque, qui méditait déjà ses grands projets, avait jugé, comme François 1er, que le règne le plus brillant s'obscurcit et s'éclipse dans la postérité, s'il n'est pas célébré par les écrivains contemporains. Colbert† fut donc chargé d'encourager

* Guilio Mazarini, cardinal, n'eut point de lettres-patentes de premier ministre, mais il en fit les fonctions. Nous lui devons le traité des Pyrénées, qui fut suivi du mariage de Louis XIV avec l'Infante d'Espagne, et fit beaucoup d'honneur à son génie et à sa politique.

† Jean-Baptiste Colbert s'avança uniquement par son mérite; Contrôleur-général en 1664, on peut le regarder comme le fondateur du commerce, et le protecteur de tous les arts. Mort en 1683.

les gens de lettres. Ce ministre, peu instruit en littérature, s'adressa d'abord à Chapelain, auteur d'une grande réputation, et qui n'avait pas encore publié ce poème barbare dont le nom seul rappelle les satires de Boileau. Chapelain eut la bonne foi d'accueillir Racine, jeune encore ; ou plutôt, son défaut de goût l'empêcha d'entrevoir la carrière que devait remplir l'auteur de la *Nymphe de la Seine.* Qui le croirait ? Les premiers vers de Racine furent corrigés par Chapelain*.

Tout, dans ce siècle, contribuait à exciter le génie des auteurs. La magnificence des fêtes que donnait le monarque, les monumens qu'il élevait, l'éclat de ses victoires dont la gloire rejaillissait sur toute la nation, le nom français respecté par l'étranger, le goût décidé du prince pour les ouvrages d'esprit, devaient, en forçant l'admiration générale, enflammer l'émulation de ceux qui avaient le sentiment de leurs forces, et produire ces efforts du travail et de l'imagination qui répandirent en si peu de tems, dans l'Europe entière, la langue de Racine et de Pascal.

L'inégalité des conditions, si nécessaire dans tout état policé, ne fut point un obstacle pour ceux que leur génie appelait, soit à de grandes places, soit aux faveurs du prince. Les dignités de l'Eglise furent la récompense de l'éloquence chrétienne. Mascaron† fut évêque ;

* Chapelain (Jean), de Paris, né en 1595, mort en 1674. Versificateur français. Odes : la Pucelle, poème héroïque en 12 chants, de 1200 vers chacun, Paris, 1656, in-fol.

† Mascaron (Jules), de Marseille, né en 1634, évêque de Tulle et puis d'Agen. Ses Oraisons funèbres sont écrites éloquemment,

Fléchier, né dans l'obscurité, eut le même rang ; Bossuet joignit à l'épiscopat l'honneur de travailler à l'éducation du Dauphin* ; Bourdaloue, qui par des vœux indissolubles s'était interdit toute prétention aux honneurs ecclésiastiques, fut admis à la Cour et recherché dans la meilleure compagnie de la capitale. Racine, Boileau, Molière, jouirent de toutes les faveurs qu'un homme de lettres peut espérer. Quels chefs-d'œuvre ne devaient pas produire la nature de ces récompenses, et l'heureux discernement dans le choix de ceux qui en étaient honorés ! Remarquez bien qu'aucun de ces hommes célèbres ne sortit de son état. Racine et Boileau furent toujours poètes ; et suivant les lois de l'Eglise, qui méconnaît pour ses ministres les distinctions humaines, les orateurs de la chaire furent seuls appelés à des dignités qui paraissaient étrangères à leur naissance.

Les mœurs, quoiqu'un peu galantes, au commencement de ce règne fameux, eurent constamment toute la sévérité extérieure. On ne fit pas, comme sous le règne suivant, une gloire de la séduction ; on n'éleva point les trophées déshonorans d'une corruption profonde ; on ne regarda point comme un honneur d'être le fléau de la tranquillité des pères et des époux : le bon goût, la perfection du langage, étaient intimement liés à cette décence des mœurs. On sait ce qu'ils ont perdu, lorsque le vice n'a plus connu de frein.

mais elles ne peuvent cependant pas être comparées à celles de Bossuet. Mort en 1703.

* Louis, Dauphin, nommé Monseigneur, le seul enfant de Louis XIV qui vécut, né le 1 Nov. 1661, mort le 14 Avril, 1711.

Le caractère principal des bons auteurs du siècle de Louis XIV fut le naturel et la vérité. Ce fut à la religion qu'ils durent ce caractère*. L'écrivain qui croit à la religion a des bases certaines, il ne fatigue point son imagination en cherchant à pénétrer des mystères inaccessibles à notre faiblesse; il ne se livre point au délire de ses pensées; il ne corrompt point sa raison et son style, par de vaines recherches et par des subtilités contraires au bon goût. L'incrédule, au contraire, s'abandonne en aveugle à la raison humaine, si faible pour expliquer tout ce qui est surnaturel; il entasse systêmes sur systêmes, il s'égare dans un labyrinthe d'idées qui se contredisent; son style, employé à peindre les écarts d'une imagination incertaine et insensée, perd le naturel et la vérité. Cette opinion n'a été justifiée que par trop d'exemples.

Dans ce siècle si fécond en grands hommes et en belles actions, voyez Corneille employer sa vieillesse à

* On pourra objecter que les grands écrivains de l'antiquité n'étaient point chrétiens. Je répondrai que la philosophie ancienne, privée des lumières de la révélation, avait des bases fixes en Religion, en Morale, en Politique. C'était véritablement l'amour de la sagesse. Etrangère à l'esprit de parti, respectant dans ses écarts mêmes la morale et les gouvernemens établis, elle cherchait avec simplicité et bonne foi la vérité, et le souverain bien qu'elle ne séparait point de la vertu. Les philosophes anciens, dont les principes n'ont pas été conformes à cette doctrine, sont aussi ceux qui, comme écrivains, ont acquis une réputation moins brillante et moins pure. On relit sans cesse Virgile avec délices; et le pinceau hardi de Lucrèce étonne plus qu'il ne touche.— *M. Petitot.*

traduire un des plus beaux livres mystiques, Racine enseignant la religion à ses enfans, Boileau lui consacrant ses vers, Molière la respectant, La Fontaine armé d'un cilice, et Madame de Sévigné préférant un sermon à un spectacle ; voyez Pascal méditant la défense de la foi ; voyez s'unir, dans une si belle cause, la dialectique de Bourdaloue, les grâces insinuantes de Fénélon, l'abondance de Fléchier, la douce éloquence de Massillon, et les foudres de l'Eglise mises dans les mains de Bossuet pour terrasser l'incrédulité et l'hérésie. Admirez le grand Condé s'humiliant devant la majesté de la religion, Turenne n'ayant d'espoir qu'en sa providence, et Louis XIV enfin courbant devant elle son front couronné de lauriers.

CHAPITRE XIV.

Dix-huitième siècle.

J. B. Rousseau.

Après ce beau siècle, les mœurs changèrent et le goût changea avec elles. Le langage cynique, où l'oubli des bienséances fut souvent porté à l'excès, remplaça la langue décente d'une Cour où la politesse avait été perfectionnée. Bientôt on trouva de la monotonie dans les chefs-d'œuvre; et pour flatter le goût d'un public blasé, on eut recours aux tours de force, aux termes ampoulés, aux sentimens exagérés; les jeux de mots, les expressions détournées de leurs véritables acceptions, les frivoles jeux d'esprit, firent oublier la gaîté franche et naïve de nos bonnes comédies. Cette révolution ne se fit point avec lenteur; elle fut opérée par les auteurs mêmes que l'on peut regarder comme ayant tenu aux deux siècles. Fontenelle et la Motte y contribuèrent puissamment. Avant de parler d'eux, je ne dois pas oublier de faire mention de J. B. Rousseau, digne élève de Boileau, qui mérita le premier rang dans un genre où nos grands

poètes ne s'étaient pas exercés. Ses Odes, tirées des Pseaumes, ne surpassent point les chœurs d'Athalie et d'Esther ; mais le poète lyrique n'avait point de modèle parfait pour celles dans lesquelles il a traité des sujets profanes. C'est pour quelques unes de ces odes sublimes qu'il doit être placé parmi les bons auteurs classiques. L'ode au Comte du Luc est un de ses chefs-d'œuvre. Le Comte, fatigué par de longs travaux, avait une très faible santé ; le poète, dans son délire, suppose qu'il est doué des talens d'Orphée :

Ah ! si ce dieu sublime échauffant mon génie,
Ressuscitait pour moi de l'antique harmonie
Les magiques accords ;
Si je pouvais du ciel franchir les vastes routes,
Ou percer par mes chants les infernales voûtes
De l'empire des morts ;

Je n'irais point, des Dieux profanant la retraite,
Dérober aux destins, téméraire interprête,
Leurs augustes secrets ;
Je n'irais point chercher une amante ravie,
Et la lyre à la main, redemander sa vie
Au gendre de Cérès.

Le poète, nouvel Orphée, parle à Pluton en faveur de son bienfaiteur, et il ajoute ces beaux vers :

C'est ainsi qu'au-delà de la barque fatale
Mes chants adouciraient de l'orgueilleuse Parque
L'impitoyable loi ;
Lachésis apprendrait à devenir sensible,
Et le double ciseau de sa sœur inflexible
Tomberait devant moi.

Le mouvement de cette ode, son plan qui, dans un

beau désordre, présente tous les caractères d'une profonde combinaison, l'harmonie des vers, la magnificence des expressions, forment un des plus beaux morceaux poétiques de notre langue.

Rousseau créa en France le genre des Cantates ; non seulement il fut bien supérieur aux poètes italiens, mais il n'eut point d'imitateurs dans son pays. Dans sa vieillesse, il écrivit plusieurs épîtres et plusieurs allégories en vers marotiques. Le succès de ses épigrammes lui avait donné du goût pour ce langage vieilli, qui n'a de charmes que dans les petites poésies malignes, ou dans les *récits* naïfs. Rousseau, malheureusement, n'avait point la naïveté de La Fontaine. C'est ce qui explique pourquoi ses derniers ouvrages eurent peu de succès[*].

Crébillon.

Crébillon obtint de grands succès dramatiques ; et sa tragédie de ***Rhadamiste*** mérita d'être placée à coté des chefs-d'œuvre de la scène française. Trop de négligence dans son style, une fougue d'imagination qui détruisait quelquefois la netteté de ses idées, un goût trop vif pour les sentimens romanesques, nuisirent aux développemens du talent vraiment original de ce grand poète[†].

* Rousseau (J. Bapt.), né à Paris en 1671, mort à Bruxelles en 1741, poète français. Odes, épitres, épigrammes, quatre comédies en vers, et trois en prose, poésies diverses, lettres.

† Crébillon (Prosper Jolyot de), né à Dijon en 1674, mort à Paris en 1762, de l'Académie française. Auteur de neuf tragé-

La Motte.

La Motte, qui n'avait eu que de faibles succès dans la poésie, à laquelle il avait consacré toute sa jeunesse, prit dans un âge avancé, le parti de s'élever contre un art qu'il avait cultivé sans sortir de la médiocrité. Cette composition avec son amour propre l'entraîna à combattre indistinctement toutes les anciennes règles de la littérature ; il les considéra comme des préjugés qu'un siècle éclairé doit proscrire. Bientôt il entassa sophismes sur sophismes dans les discours qui accompagnèrent ses tragédies, dans ses réflexions sur Homère, et dans ses autres traités. Un style piquant et agréable, un talent distingué pour la discussion, un soin constant d'éviter le pédantisme, lui procurèrent des succès, d'autant plus grands que ses adversaires n'eurent pas le talent de se faire lire.

Fontenelle.

Fontenelle eut, dans sa jeunesse, le malheur d'être un des détracteurs de Racine. Il paraît que la tragédie d'*Aspar*, dont la chute fut si éclatante qu'elle donna lieu à une épigramme célèbre sur l'origine des sifflets, dé-

dies. Boileau fut fort mécontent, et presque indigné des premières : il faut noter que celles qui ont paru après 1711 ne sont pas les meilleures. Toutefois il y eut un tems où l'on mettait Crébillon en parallèle avec Voltaire ; même avec Corneille et Racine. Ses Œuvres, 2 vol. in-8°, Renouard, Paris, 1818.

goûta Fontenelle d'un genre pour lequel il n'avait aucun talent. Il sentit très-bien qu'il ne parviendrait jamais à une grande réputation pour la poésie. Il se livra donc avec ardeur à l'étude des sciences exactes, où il acquit bientôt des connaissances plus étendues que profondes. Voulant couvrir par les agrémens du bel-esprit l'aridité des sciences, il donna le premier l'exemple de la confusion des styles; innovation que l'on peut considérer comme le signe certain de la décadence d'une langue. Les poésies pastorales du philosophe eurent plus de succès; mais elles furent bientôt négligées, par la raison que le bel-esprit ne supplée jamais long-tems au ton naturel et vrai. L'*Histoire des Oracles* fut un des ouvrages de Fontenelle qui fit le plus de bruit. Plusieurs opinions, cachées cependant avec l'adresse la plus déliée, manquèrent de rendre ce triomphe fatal à l'auteur. La protection d'un ministre alors tout-puissant* sauva Fontenelle. Le livre des Mondes fut encore plus répandu que l'Histoire des Oracles. Le but de l'auteur était de mettre l'astronomie à la portée des esprits les moins éclairés, et surtout des femmes. C'est dans cet ouvrage que les défauts qui résultent de la confusion des styles se font principalement remarquer, et cependant il eut un succès qui dura plusieurs années. Les *Dialogues des Morts* sont au-dessous de tout ce que Fontenelle a écrit

* C'est Marc-René de Paulmi, marquis d'Argenson, alors Lieutenant de police, et depuis Garde-des-sceaux, qui écarta la persécution qui allait éclater contre Fontenelle; et ce philosophe le fait assez entendre dans l'éloge du Garde-des-sceaux d'Argenson, prononcé dans l'Académie des sciences.

en prose ; mais ce sont ses *Eloges* qui sont ses titres les plus justes et les plus durables à l'estime des savans et des gens de lettres. On y trouve de la clarté et de l'élégance ; l'instruction y est offerte sans pédantisme ; et les matières les plus obscures y sont éclaircies et développées avec netteté*.

Fontenelle fut le premier littérateur qui exerça une égale domination sur l'Académie française et sur l'Académie des sciences. D'Alembert† lui suc-

* Fontenelle (Bernard Le Bovier de), né à Rouen en 1657, mort à Paris en 1757 ; de l'Académie francaise, de celle des Inscriptions et Belles-lettres, secrétaire de l'Académie des sciences, neveu de Corneille. Eloges des Académiciens, Poésies diverses, Tragédies, Pastorales, avec un Discours sur l'Eglogue et une Digression sur les Anciens et les Modernes, etc. Ses Œuvres, Paris, 1752, 11 vol. in-12° ; Paris, Bastien, 1790, 8 vol. in-8°.

† D'Alembert (Jean Le Rond), né à Paris en 1717, mort en la même ville en 1784, de l'Académie des sciences. Auteur de la préface de l'Encyclopédie, de plusieurs Eloges, parmi lesquels se trouve celui de Boileau suivi de quarante notes, etc. Œuvres de D'Alembert, Paris, Bastien, an XIII, 18 vol. in-8°.

Voici l'opinion d'un de nos célèbres littérateurs sur cet écrivain, qu'on me saura peut-être gré deciter. " D'Alembert, si l'on écoute " le témoignage impartial des mathématiciens, était un génie du " premier ordre, et il a laissé dans cette carrière des traces de son " passage. On ne s'étonne pas de ce jugement, en lisant la portion " du discours préliminaire de l'Encyclopédie qui a rapport aux " sciences exactes. Peut-être n'a-t-on jamais porté, dans l'examen " de leurs principes et de leurs résultats, plus de finesse et de bonne-" foi. L'analyse qu'il fait de leurs procédés, la manière dont il " montre la vérité, acquérant d'autant plus de certitude qu'on fait

céda, et fut depuis remplacé par le marquis de Condorcet*.

Dans le commencement du dix-huitième siècle, les lumières étaient très-répandues, et les moyens de les acquérir étaient devenus faciles. Plusieurs dictionnaires avaient propagé des connaissances superficielles sur toutes les sciences, mais avaient nui au travail obstiné auquel ceux qui voulaient s'instruire avaient été obligés de se livrer dans le siècle précédent. Cette dangereuse facilité de pouvoir parler de tout sans être remonté aux sources, multiplia les demi-connaissances ; le nombre des auteurs s'accrut, et devint beaucoup plus considérable que sous le règne de Louis XIV. Dans cette multitude innombrable d'écrivains, qui parurent pendant le dix-huitième siècle, on distinguera quatre hommes qui, par leur génie, par leur style, par leurs opinions, ont influé puissamment sur la littérature, sur la philosophie, et sur la politique. Ces hommes sont Voltaire, Montesquieu, J. J. Rousseau, et Buffon.

" abstraction d'un plus grand nombre de circonstances réelles, et " n'étant vraiment complète que lorsqu'elle devient l'identité de " deux signes exprimant la même idée ; tout cela est d'un homme " qui plane de haut sur la science qu'il professe."—*De la Littérature Française pendant le dix-huitième siècle, par M. de Barante, pair de France.*

* Condorcet (Marie-J. Ant. Nic. Caritat de), né à Ribemont en Picardie, en 1743 ; mort à Bourg-la-Reine en 1794 ; de l'Académie française. Mathématicien, philosophe, littérateur, éditeur de Voltaire. Œuvres de Condorcet, en 21 vol. in-8°, Paris, 1805.

Voltaire.

Le premier essai de Voltaire fut une tragédie qui donnait les plus heureuses espérances. A cette époque, les paradoxes de La Motte étaient accueillis par la plus grande partie des gens de lettres, et les défauts du style de Fontenelle se trouvaient dans la plupart des livres nouveaux. Voltaire fut d'abord frappé de cette décadence du goût et de cette confusion de styles qui annonçaient que la langue allait dégénérer. Son opinion, en matière de goût, fut marquée dans ses lettres à La Motte qui suivirent la tragédie d'*Œdipe*. On voit que le jeune poète s'élève avec force contre les innovations qu'on voulait introduire dans la poésie dramatique. Dans la multitude d'ouvrages de différens genres que Voltaire composa, il ne suivit pas avec assez d'exactitude les préceptes qu'il avait donnés lui-même. On n'eut presque jamais à lui reprocher, ni le néologisme, ni des constructions vicieuses ; mais on remarque, surtout dans ses ouvrages en prose les plus sérieux, un penchant invincible à un genre de plaisanterie qui lui était particulier. L'*Histoire de Charles XII* en offre quelques exemples. L'*Essai sur l'histoire générale* est encore moins exempt de ce défaut. Toutes les fois qu'il s'agit des papes, des conciles, des divisions de l'Eglise, l'épigramme est substituée au ton noble et décent qui convient au sujet. Le *Siècle de Louis XIV* est l'ouvrage le plus parfait que Voltaire ait fait dans ce genre. Cependant il offre encore plusieurs traits de plaisanterie qui s'éloignent de la

sévérité de l'histoire. Quelques discussions littéraires de Voltaire, éparses dans l'immense recueil de ses œuvres, sont des modèles de goût, lorsque l'auteur ne s'abandonne pas à ses passions violentes. Cet homme extraordinaire cultiva aussi les sciences; mais une étude aussi aride convenait très-peu à son imagination ardente: suivant l'opinion de ses amis qui étaient le plus à portée de le juger sous ce rapport, il ne fut jamais qu'un savant médiocre. Ses tragédies sont, avec celle de *Rhadamiste et Zénobie,* les plus beaux ouvrages de ce genre qui aient paru depuis Racine. On a reproché avec raison à Voltaire de n'avoir pas été assez sévère sur le choix des ressorts et des moyens, d'avoir été trop prodigue de déclamations philosophiques, et d'avoir trop sacrifié à l'effet théâtral; malgré ces défauts, il sera toujours regardé comme un des poètes qui ont le plus honoré la scène française*. Le poème de la *Henriade* étonna l'Europe,

* Voltaire (Franç.-Marie Arouet de), né en 1694, mort en 1778. Poète épique, dramatique, satirique; historien, philosophe, etc. Illustre dans tous les genres. Ses Œuvres, Kell, 1785, 70 vol. in-8°, ou 92 in-12°.

Qu'on me permette de citer ici l'opinion du célèbre rhétoricien, M. Blair, qui, secouant tout préjugé national, a lu nos chefs-d'œuvre littéraires avec cette étude et cette attention qu'ils méritent, et a ensuite exprimé ses sentimens avec cette impartialité hardie et cette candeur noble qui font honneur à l'homme de lettres. Voici ce qu'il dit de cet auteur, quand il l'examine comme poète tragique: "Voltaire, in several of his tragedies, is inferior "to none of his predecessors. In one great article he has outdone "them all, in the delicate and interesting situations which he has "contrived to introduce. In these lies his chief strength. He is

qui paraissait convaincue que notre poésie ne pouvait convenir à la grande épopée. On vit, pour la première fois, un long poème héroïque en vers alexandrins, dont le style n'était point monotone, et qui pouvait se faire lire sans fatigue. Les défauts du plan, le choix du merveilleux qui n'est point assez épique, les caractères qui ne sont point assez soutenus, ont seuls nui à la *Henriade*, dont le style est généralement noble, harmonieux, et élégant. Les poésies fugitives de Voltaire surpassèrent celles de Chaulieu pour la pureté et l'élégance, mais ne purent les surpasser pour la grâce, et pour une certaine mollesse dont Chaulieu seul connut le charme.

Voltaire fut le premier qui fit connaître aux Français la littérature anglaise. L'enthousiasme qu'il excita pour les philosophes de cette nation donna une nouvelle force à l'esprit d'innovation qui commençait à se répandre. La hardiesse des idées politiques, tout annonça un changement prochain dans les lois et dans le gouvernement de la France.

" not, indeed, exempt from the defects of the other french trage-
" dians, of wanting force, and of being sometimes too long and
" declamatory in his speeches; but his characters are drawn with
" spirit, his events are striking, and in his sentiments there is
" much elevation. His Zaïre, Alzire, Mérope, and Orphan of
" China, are four capital tragedies, and deserve the highest praise.
" What one might perhaps not expect, Voltaire is, in the strain of
" his sentiments, the most religious and the most moral of all tra-
" gic poets."—*Blair's Rhetoric, Lecture XLVI.*

Montesquieu.

Les *Lettres persannes*, de Montesquieu, se ressentirent un peu de l'esprit qui régnait pendant la régence*. Cet ouvrage, qui sous une forme agréable et piquante renferme de grandes vues, peut être regardé comme le premier modèle de cette multitude de livres, qui, pendant le dix-huitième siècle, offrirent un mélange singulier de sérieux et de frivole, de raisonnemens dogmatiques et de tableaux licencieux. Les *Lettres persannes* annoncèrent un génie original; quelques écarts sur la politique, quelques diatribes contre la religion, n'empêchèrent pas les bons juges d'apercevoir dans Montesquieu un observateur profond et juste, dont quelques idées pourraient être altérées par les préjugés nouveaux, mais qui conserverait, du moins en politique, les principes invariables sur lesquels reposent les sociétés.

L'*Esprit des Lois* justifia cette opinion. Le but de Montesquieu, ainsi qu'il l'annonce lui-même, paraît avoir été d'augmenter les connaissances des gouvernans sur le principe, l'étendue, et les bornes de leur pouvoir, et de faire comprendre aux gouvernés qu'il est de leur intérêt de se soumettre aux lois de leur pays.

Ce livre, dangereux peut-être dans un état tranquille et bien organisé, devint utile, lorsque pour sortir de l'anarchie on recourut à des principes fondamentaux. C'est ce qui distingue glorieusement Montesquieu comme phi-

* C'est de la régence du duc d'Orléans, Philippe II, qu'on parle ici.

losophe; c'est ce qui explique pourquoi, lorsque les troubles ont cessé, la réputation de ce grand homme n'a presque point été attaquée.

Le style de Montesquieu est loin d'avoir le nombre et l'harmonie qui distinguent la diction des auteurs du siècle précédent. La recherche d'une précision trop rigoureuse, l'envie de multiplier les traits frappans, ont donné aux écrits de cet auteur un ton quelquefois épigrammatique qui ne convient point à la gravité des objets*.

* Il me semble qu'on ne développe pas assez le noble ouvrage du président Montesquieu, c'est pourquoi je vais prendre la liberté de donner ici ce que M. de Barante en dit: " Montesquieu se " consacra tout entier à étudier, en philosophe, les lois qu'il con- " naissait déjà comme magistrat. Il voulut rechercher comment " les lois positives dépendent des mœurs des peuples, de la forme " du gouvernement, des circonstances physiques du pays, des " événemens historiques, enfin de tout ce qui forme l'ensemble de " chaque nation: ce fut le travail de sa vie. C'est ainsi qu'il a " élevé le monument qui peut-être honorera le plus et son siècle et " son pays. Ce n'est pas cette haute éloquence de Bossuet, pla- " nant au-dessus des empires, jetant un regard d'aigle sur leurs " révolutions et sur leurs débris, se plaçant comme spectateur au- " dessus de la nature humaine pour chercher les voies de la provi- " dence. Il n'y a rien là qui soit directement applicable au bien " des hommes et à la police des sociétés. On y apprend à dé- " daigner, par une sublime exaltation, les plus vastes événemens " de ce monde, pour ne songer qu'à un autre avenir. Mais un " autre genre d'honneur est dû à celui qui offre des leçons prati- " cables, et qui trouve le point précis où les principes des choses se " rattachent à la fois, aux détails positifs de la politique, et à la " connaissance générale et élevée des hommes, de leurs vertus, de

Les *Considérations sur la Grandeur et la Décadence des Romains*, sont le livre où Montesquieu a le plus approché de la perfection sous le rapport du style. Constamment rapide et pressante, la diction a de la force, de

" leurs vices, de leurs diverses tendances. C'est là le caractère " du livre de Montesquieu. On se plaît à voir une âme supérieure, " animant par la grandeur de ses vues la méditation des règles " textuelles qui nous gouvernent. On éprouve tout le charme de " cette chaleur, qui règne dans la région idéale de la philosophie ; " en même tems, un esprit applicable se montre toujours à travers " l'éclat des idées générales, ou des peintures éloquentes.

" Aucun livre ne présente plus de conseils utiles pour le gou- " vernement et l'administration des nations européennes, et surtout " de la France. Montesquieu ne s'est pas perdu dans de vaines " théories ; il s'est pénétré de la connaissance de l'histoire ; il a " démêlé le caractère de ses concitoyens, dans ses rapports avec " leur constitution ; il a voyagé pour comparer les divers gou- " vernemens modernes, et rechercher les traces de leur commune " origine. Qu'il ait attribué trop de pouvoir aux climats et au sol ; " qu'il n'ait pas assez expressément dit que le principe assigné par " lui à chaque forme de constitution doit exister, mais ne se trouve " jamais dans sa perfection, de sorte que le type de ces trois formes " ne saurait se rencontrer sans mélange ; qu'il ait négligé des res- " trictions, qu'on supplée aisément en raisonnant avec bonne-foi ; " qu'il se soit complu quelquefois dans un langage brillant, et qui " semble peu digne de lui et de son sujet : ce sont là des reproches " sans importance. Mais cette passion pour la justice, cette haine " éclairée du despotisme, qui ne se répand point en vagues décla- " mations, qui démêle avec sagacité tout ce qui peut y entraîner " les peuples, qui en démontre toutes les infamies et toutes les ab- " surdités, tantôt avec la raison qui juge, tantôt avec le sentiment " qui s'indigne : voilà ce qui anime d'un bout à l'autre l'Esprit des

la pureté, et de l'élégance. Quelques mots suffisent souvent pour exprimer des vues vastes et profondes. L'histoire romaine, peinte à grands traits dans cet ouvrage peu étendu, se grave facilement dans la mémoire des lecteurs ; le tableau des mœurs a un coloris comparable à celui de Tacite ; les causes secrètes des révolutions importantes sont développées avec une sagacité, et décrites avec une chaleur qui ne peuvent appartenir qu'à un homme de génie.

J. J. Rousseau.

Un homme dont les talens ne se développèrent que fort tard, étonna l'Europe par une sorte d'éloquence qui paraissait n'avoir point été connue des écrivains du siècle précédent. La politique, la morale, prirent sous la plume de J. J. Rousseau, une forme nouvelle ; un attrait invincible attaché à son style, multiplia ses admirateurs et ses partisans ; et l'on ne vit pas sans étonnement le philosophe genevois devenir l'idole d'un monde qu'il affectait de haïr et de mépriser.

Les causes de ce contraste singulier se trouvent non seulement dans la légèreté et dans l'inconséquence des

" lois, et ce qui lui assure à jamais l'amour et l'admiration des gens
" de bien."

Montesquieu, né en 1689, mort en 1755 ; de l'Académie française. Ses Œuvres, avec ses éloges par D'Alembert et Villemain, les notes d'Helvétius, de Condorcet, et de Voltaire ; suivies du Commentaire sur l'Esprit des lois par M. le Comte Destutt de Tracy, pair de France, 8 vol. in-8°, Paris.

français à cette époque, mais dans le caractère de J. J. Rousseau, et dans l'art qu'il eut de se mettre toujours dans une position favorable au succès de ses opinions. Quelques réflexions serviront à éclairer sur le secret de son éloquence. Le succès étonnant du *Discours sur les Sciences et les Arts*, indiqua à Rousseau la route qu'il fallait suivre pour exciter l'admiration et l'enthousiasme du public. La position d'un homme de lettres qui déprime les objets de ses études constantes, avait, par sa singularité, influé beaucoup sur le triomphe du Genevois; ce fut un exemple du parti qu'un auteur pouvait tirer de sa situation personnelle, dans la composition d'un ouvrage systématique. La découverte de ce nouveau moyen de gloire fut pour Rousseau un trait de lumière. Le philosophe alors ne s'occupa qu'à renforcer les avantages de sa position. Il ne connut plus aucune convenance; la société parut lui être devenue en horreur; il s'isola entièrement; et du haut de cette espèce de tribune, qu'il s'était faite avec beaucoup d'art, il put, sans garder de ménagemens, se livrer à toute l'impétuosité de son imagination, dont les productions originales devinrent plus piquantes par la position de l'écrivain.

Rousseau exerça une grande influence sur son siècle. Les hommes nés avec un caractère sérieux et méditatif, que les plaisanteries de Voltaire ne séduisaient pas, lurent avidement les ouvrages du philosophe de Genève; les âmes honnêtes se laissèrent facilement entraîner sous les étendards d'un homme qui semblait porter jusqu'à l'excès l'amour de la vérité et de la vertu, et qui surtout ne négligeait aucun moyen pour émouvoir et attendrir le

cœur. La mode de mettre partout de la *sensibilité*, paraît avoir commencé à Rousseau. Personne n'abusa plus que lui du goût qu'il avait su inspirer aux lecteurs, pour des rêveries vagues auxquelles on attacha une grande importance, lorsqu'on exagéra les délices de la *mélancolie*.

Rousseau passa encore pour être un des plus grands peintres des passions. Plusieurs passages de ses ouvrages justifient cette opinion. Mais on y remarque souvent, plutôt une grande chaleur de tête, qu'une véritable sensibilité*.

Buffon.

Rousseau a été regardé comme un de nos plus grands écrivains en prose, et comme un des peintres les plus éloquens de la nature; mais Buffon méritera toujours de lui être préféré sous l'un et l'autre de ces rapports.

Marchant sur les traces d'Aristote† et de Pline‡, ce grand homme consacra sa vie entière à l'étude de la na-

* Rousseau (Jean-Jacq.), né à Genève en 1712, mort à Ermenonville en 1778. Ses Œuvres, Paris, 8 vol. in-8°, Berlin, 1817.

† Aristote, philosophe grec, né à Stagire vers l'an 384 avant l'ère vulgaire, mort à l'âge de 63 ans. On distingue entre ses nombreux ouvrages, ceux qui traitent de la Rhétorique, de la Poétique, de la Politique, et des Animaux.

‡ Pline, né l'an 23 de l'ère vulgaire. Victime de l'éruption du Vésuve en 79. Auteur latin d'une Histoire naturelle en trente-sept livres.

ture, et accumula cette multitude de matériaux nécessaires à l'édifice immense et majestueux qu'il éleva*. Son style lumineux a constamment une dignité noble qui convient aux objets que l'auteur décrit; l'éloquence, dont sa diction est animée, ne dégénère jamais en déclamation, elle ne se permet aucun écart, elle ne sort jamais du ton qui convient au sujet, et elle se soutient toujours au milieu des détails minutieux dans lesquels le naturaliste est obligé d'entrer. Un des beaux morceaux que l'on admire dans Buffon est la description de l'homme. Pline a traité le même sujet avec assez d'étendue. Il peut résulter du parallèle des deux auteurs, quelques réflexions nécessaires pour bien apprécier Buffon. Les deux naturalistes s'accordent sur les soins à donner aux enfans dès leur naissance. Pline rapporte plusieurs fables reçues dans son tems sur les différentes espèces d'hommes; Buffon puise dans les savans et dans les voyageurs dignes de foi des notions beaucoup plus justes, ses aperçus sont plus profonds, ses conjectures plus fondées. Pline, pour donner une idée de l'homme par excellence, trace le portrait de Cicéron, le libérateur de la patrie; Buffon, plus hardi, peint l'homme en général; le tableau qu'il présente des facultés intellectuelles et physiques de ce chef-d'œuvre de la création, est non seulement éloquent, mais par la variété des couleurs il peut être regardé comme un modèle de

* C'est son Histoire naturelle, une des trois entreprises qui ont signalé le dix-huitième siècle. Buffon, Œuvres complètes, mises en ordre par M. de Lacépède, 76 vol. in-18°, Paris, 1799-1802.

poésie descriptive. Pline, en terminant sa description, s'attriste par la peinture des misères de l'homme. Il répète que la vie est une ombre, que l'on ne doit point se fier au bonheur; et, pour mettre le comble au découragement, après s'être étendu sur les maux de l'humanité, il finit par insinuer que l'âme ne survit point au corps. Buffon, au contraire, élève continuellement l'âme de l'homme, par l'idée qu'il lui donne de sa supériorité sur les autres animaux. En parlant de la mort, il multiplie ses efforts pour en diminuer les horreurs, et pour familiariser l'humanité avec l'arrêt irrévocable de la providence. Le style de l'auteur latin est plein d'harmonie et de douceur; il annonce, dans Pline, un homme qui aimait à raconter des faits extraordinaires, et qui se plaisait à enchanter ses auditeurs par des récits intéressans. Le style de Buffon est plus soutenu, sans avoir moins de charmes; jamais l'auteur ne se livre à des digressions qui l'éloigneraient du sujet qu'il traite.

Tels furent les quatre grands hommes de génie qui, sans se préserver entièrement du goût dominant de leur siècle, ont, par des chefs-d'œuvre, soutenu l'éclat de la littérature française. La fin du dix-huitième siècle s'honore aussi d'avoir vu fleurir le peintre de l'antique Grèce, qui sous le nom d'Anacharsis retraça les mœurs, les rapports politiques de la patrie des Périclès et des Démosthène*; le poète élégant qui sut faire passer dans

* C'est J. J. Barthélemy, auteur du Voyage du jeune Anacharsis en Grèce, vers le milieu du quatrième siècle avant l'ère vulgaire; 7 vol. in-8°, Paris, 1817.

" L'érudition n'avait pas encore (dit M. de Barante) été consacrée

la versification française les beautés didactiques des *Géorgiques* de Virgile* ; l'auteur plein de sel et d'enjouement, qui, sur les traces de Molière, de Boileau, et de Pope, soutint la cause du goût et combattit la fausse philosophie†; enfin le littérateur célèbre qui, après avoir fait retentir sur la scène les noms de *Warwick* et de *Philoctète*, rappela le tems où Quintilien recueillait les débris de la bonne littérature, et donnait, par ses écrits, l'exemple et les préceptes de l'éloquence‡.

" à un pareil emploi. Au lieu de présenter l'aride résultat de ses " travaux, et tout l'échafaudage des recherches, l'abbé Barthélemy " sut mettre l'érudition en action ; et en usa pour tracer un vivant " tableau de l'ancienne Grèce. Cette peinture est aussi animée que " si elle était le fruit de la seule imagination. Le long travail né- " cessaire pour en préparer les matériaux n'a pas refroidi l'auteur ; " on voit qu'il avait devant les yeux tout ce qu'il avait placé dans sa " mémoire : c'est peut-être à ce goût vif pour l'antiquité, où il avait " si bien su se transporter, que le style de l'abbé Barthélemy a dû " quelques rapports éloignés avec le style de Fénélon. Du moins " est-il vrai que Platon l'a par-fois rendu éloquent, comme Homère " avait rendu Fénélon poétique."

* C'est une allusion à Delille, poète célèbre, qui a écrit plusieurs poèmes et de bien bonnes traductions. Les Jardins, l'Homme des champs, sont ses plus beaux poèmes ; et sa traduction du Paradis perdu de Milton, est la meilleure que nous ayons. Ses Œuvres, Paris, 17 vol. in-18°.

† C'est le poète Gresset qui à écrit le Méchant, comédie excellente, plusieurs poèmes, et un Discours sur l'harmonie. Ses Œuvres, Paris, Renouard, 3 vol. in-8°.

‡ Ce Littérateur renommé est La Harpe, né à Paris en 1739, mort dans la même ville en 1803. Pièces de théâtre, Leçons de Littérature au Lycée, en 16 vol. in-8°, etc.

Parmi ceux que le dix-huitième siècle semble avoir légué au dix-neuvième, pour la gloire des lettres françaises, on distinguera le poète élégant et harmonieux qui, en peignant la solemnité du *Jour des morts*, déploya tous les trésors que la sensibilité et la religion peuvent fournir à une imagination forte et brillante, à vingt ans traduisit Pope, traça pendant une longue proscription les premiers chants d'un poème épique, et qui, dans des *dissertations littéraires*, a souvent rappelé la prose des grands écrivains du siècle de Louis XIV*.

On n'oubliera pas non plus l'auteur comique, qui, bannissant de son théâtre les petites nuances, la fausse délicatesse, et les subtilités métaphysiques, fait revivre la gaîté de l'ancienne comédie†.

J'ai cherché à représenter un tableau fidèle des progrès de la langue française, et des causes de sa décadence. On a vu que les nouveaux systêmes, qui se sont succédé si rapidement dans le dix-huitième siècle, ont contribué à la faire dégénérer. Le commencement du dix-neuvième, signalé par l'oubli de ces vaines théories, par le retour aux bons principes, annonce la renaissance des

* C'est M. de Fontanes, membre de l'Institut. Le poème auquel on fait ici allusion a pour titre la Grèce sauvée, ouvrage que ce poète n'a pas encore publié, mais dont on a entendu réciter plusieurs morceaux qui promettent à notre littérature un autre chef-d'œuvre épique.

† Ce disciple de Thalie est Collin-d'Harleville, auteur de l'Inconstant, de l'Optimiste, des Châteaux en Espagne, et de plusieurs épîtres en vers. Théâtre et poésies, 4 vol. in-4°, Paris, 1805.

lettres, et promet à la patrie de Corneille et de Racine une époque semblable à ces tems heureux où la langue latine reprit son ancienne splendeur sous les auspices glorieux de Titus et de Trajan.

FIN.

